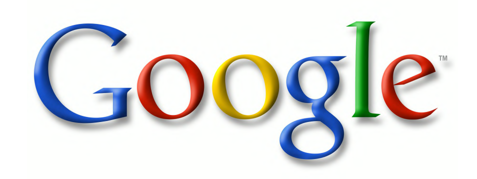




## Conditions:

1) Le prix de l'abonnement est payé d'avance pour un an 9 fl. — kr.
   Pour six mois 5 ,, — ,,
   Pour un mois 1 ,, — ,,
2) Pour un volume par jour — ,, 3 ,,
3) Les personnes qui nous sont inconnues, déposeront le prix de l'ouvrage.
4) Les abonnés qui envoient chercher des livres sont priés de noter chaque fois plusieurs numéro, afin qu'au défaut de l'un, on puisse en donner un autre.
5) Les lecteurs sont priés d'avoir soin que les livres ne soient salis ou endommagés en aucune manière. Au cas contraire ils seront obligés de payer la valeur du livre, selon le prix indiqué dans ce catalogue.

Le cabinet de lecture se trouve Frauenplatz (place de notre dame) Nro. 8. parterre. Il est ouvert chaque jour de 8 heures le matin jusqu' à midi, et de deux heures l'après-midi jusqu' à 6 heures le soir excepté les dimanches.

Les amateurs de la litérature française sont prévenus que la librairie de Joseph Lindauer (Kaufingergasse Nro. 29.) se chargera de toute commission en livres français et fournira les demandes qui lui seront faites dans ce genre, aussi vite que possible et pour un prix modéré.

Munic, Janvier 1849.

Joseph Lindauer.

LE

# JEU DE LA MORT.

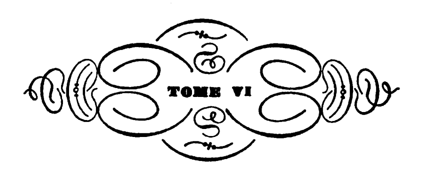
IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

# JEU DE LA MORT

PAR

Paul Féval.

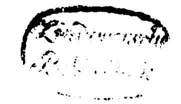



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1850



# XIV

## La romance du Saule.

— Comme elle est pâle ce soir ! se disaient les dilettanti du théâtre de Diane.

Car la Lovely avait attiré au théâtre de Diane, si loin des latitudes choisies où la religion musicale a ses autels, des dilettanti, de vrais dilettanti.

Aussi bien, ce Paris a des yeux de lynx, et aucun diamant ne s'y peut cacher longtemps.

— Comme elle est pâle notre diva ! On dirait qu'elle souffre.

L'orchestre, maigre et insuffisant, essaya ces

mesures larges et plaintives où Rossini prélude au chant d'Ophélia.

Le cœur de Mazurke bondissait dans sa poitrine. Du premier coup d'œil, il avait reconnu Berthe.

Mille pensées se croisaient et se choquaient en lui.

C'était Berthe! Berthe! Dieu l'avait guidé jusque-là en quelque sorte par la main pour la protéger, pour la sauver.

Oh! comme il remerciait Dieu ardemment au fond de son âme!

C'était Berthe, cette mère héroïque dont il avait admiré le dévouement sans savoir, admiré, deviné, comme on devine les énigmes les plus inextricables, dès qu'elles touchent à un être aimé.

C'était Berthe, cette mère martyre qui se mourait à la peine, pour faire ses enfants heureux.

Oh! sa sœur! sa sœur adorée!

La première note qui tomba de la bouche de Berthe lui emplit le cœur.

Il ne bougea plus. Il était pâle comme elle. Et sa vaillante force fléchissait sous l'émotion qui le domptait.

En ce moment, Guérineul aurait pu donner

le signal des sifflets; Mazurke n'aurait pu l'en empêcher, car il ne le voyait pas. Il avait tout oublié. Mais si Guérineul avait donné le signal, Mazurke l'eût assommé sur place.

Les trois loges attendaient et commençaient à s'étonner, car la chanteuse avait presque achevé le premier couplet de la romance du *Saule*.

Au parterre, aux galeries, au paradis, les exécuteurs apostés attendaient aussi.

Un silence complet régnait dans la salle.

Au milieu de ce silence, la voix de Lovely montait pure, large, magnifique d'émoi et de tristesse, comme la pensée du maître.

On dit que le peuple n'aime pas la grande musique. On ment, ou l'on se trompe. Quand la grande musique arrive au cœur du peuple, ce sont des effets violents et soudains qui ne se produisent point dans un autre auditoire. A écouter Malibran, il y avait au cintre des larmes brûlantes qui tombaient sans bruit, tandis que l'amphithéâtre écorchait les exclamations italiennes et que le balcon trépignait de confiance.

Seulement, il faut au peuple certaines interprétations claires et sympathiques. Il ne comprend pas toutes les réputations. Là où il ne trouve que de l'art, il ne s'échauffe pas volontiers. Par-dessus l'art, il demande du cœur.

Le peuple du théâtre de Diane n'était certes pas le peuple des cintres de l'Opéra. Cinq sous la place. C'était le public sans façon et sans peur du boulevard du crime, ce public passionné, amoureux, fougueux, ce public qui crierait : *Panem et circenses!* s'il savait le latin.

Nous ne pouvons pas prétendre que ce public-là, en thèse générale, ne préfère un bon gros mélodrame à toute sorte de musique.

Et cependant la voix de Lovely disant la romance du *Saule* le tenait captif, ce public, et comme écrasé. Pas un bruit, pas un souffle. Il écoutait, il souffrait ce mal enivrant et divin qu'on gagne au contact du génie.

Elle était si belle, cette femme! et son âme vibrait si doucement dans son chant!

Tout ce que la tristesse a de poésie suave, tout ce que la dernière heure a de pieux et de résigné, on l'éprouvait, on le sentait.

Ce n'était plus une cantatrice, oh! non, car sa voix se noyait dans de vraies larmes. C'était la mourante disant son adieu doux et grave; c'étaient l'espoir perdu, la jeunesse et la beauté penchés au seuil froid de la tombe, et implorant comme un refuge le suprême sommeil.

Il y avait dans une loge de face, dont la grille était à demi relevée, un homme tout seul.

Cet homme avait un bandeau sur les yeux.

Ses deux mains pressaient sa poitrine, et des larmes coulaient le long de ses joues.

Cet homme était M. Raymond Lointier, le pauvre aveugle ; cet homme était Lucien.

De sorte que Berthe avait là autour d'elle tous ceux qui l'aimaient.

Elle ne le savait pas. Elle souffrait jusqu'à mourir, se croyant délaissée par les hommes et abandonnée de Dieu.

Lucien était plongé dans une véritable extase, toute pleine d'angoisses, mais toute pleine de délices. Ce qu'il ressentait, il ne faut pas essayer de l'écrire, car le cœur ne dit pas tous ses secrets, et il est de ces mystiques ardeurs que la plume ne rend pas, même à demi.

Il était venu là comme il y venait bien souvent, en cachette, attiré par une force inconnue à laquelle il ne savait point résister. A cette même place, il avait pleuré déjà de souffrance et de joie.

La femme qui chantait n'était pas aveugle ; on le lui avait dit. Donc, ce n'était pas Berthe. Mais elle lui rappelait Berthe ; mais c'était bien Berthe que sa fièvre lui rendait.

Il vivait durant quelques minutes dans le passé. Sa jeunesse renaissait, ressuscitant le bon-

heur et lui ramenant tous ses souvenirs chéris.

Oh ! qu'elle était aimée, cette Berthe qui se mourait dans l'abandon et dans la solitude!

Tiennet, son frère! Lucien, son amant, son mari devant Dieu!...

Un murmure doux courut dans la salle.

Le premier couplet de la romance du *Saule* était achevé.

Quelques applaudissements se firent entendre.

Mazurke respira comme un homme qui s'éveille.

Les nièces disaient :

— Mais on l'applaudit, et personne ne siffle!... Est-ce que ça va se passer en chansons?

Paoli toucha le bras de la marquise.

— Eh bien ! dit-elle, votre M. de Monsigny?...

Oliva se tourna vers Guérineul. Son regard rencontra celui de Mazurke. Elle baissa les yeux comme une jeune fille ; ses tempes battirent, et son front se couvrit de rougeur.

— Oh! oh ! pensa la Milanaise, je ne suis pas amoureuse, moi!... Et j'ai juré que cette Lovely aurait de mes nouvelles... quand je devrais donner moi-même le signal...

La pauvre Lovely en avait eu déjà de ses nouvelles! C'était Paoli qui, sur les indications de M. Fargeau, avait donné l'adresse de la maison

de Marans à la vieille Grièche, en lui inspirant des inquiétudes sur les dix mille francs confiés. C'était Paoli qui avait presque dicté la lettre où Grièche intimait à madame de Marans l'ordre de se rendre au foyer du théâtre de Diane. Et sa tâche n'avait pas été aisée, car Grièche était accoutumée à aimer Lovely comme son enfant, tout en la respectant comme un être supérieur.

Mais quand il s'agit de mal faire, le diable vient en aide à ses créatures. Rien ne leur résiste. Et puis, cette pauvre Grièche aimait si sincèrement ses dix mille francs !

Lovely entamait le second couplet de la romance.

Lucien abaissa un peu la grille de sa loge pour mieux entendre, et afin que les barreaux ne pussent lui enlever, au passage, la millième partie de ces sons qui le mettaient dans le ciel. Paoli l'aperçut et se prit à sourire.

Si Mazurke n'eût pas été tout entier à Berthe dans ce moment, s'il eût pu saisir le regard et le sourire de la Milanaise, que de douleurs évitées !

Mais Berthe chantait ; dans cette salle emplie, il n'y avait pour lui que Berthe.

Une autre personne était là, dans l'ombre, qui ressentait, bien qu'à un degré moindre, les

mêmes émotions que Mazurke. C'était Clémence Lointier, cachée derrière la dentelle épaisse de son voile noir, et appuyée contre la loge de M. Fargeau, à l'angle du couloir conduisant aux stalles du balcon.

Clémence ignorait toute cette longue histoire bretonne qui revivait en ce moment dans les souvenirs de Mazurke. Elle ne savait même pas le nom du château du Ceuil. Mais il y avait des mystères dans le présent encore plus que dans le passé. En reconnaissant, sous le nom de Lovely, au théâtre de Diane, la mère de Gabriel et de Lucienne, elle devinait une partie des secrets du présent. Elle sentait désormais ce qui faisait la force de M. André Lointier contre la famille de Marans.

A ce moment, il y eut en elle quelque chose d'étrange. La figure pâle et souffrante d'Albert se montrait, de l'autre côté de la salle, dans le couloir du balcon. Albert parcourait des yeux les galeries et les loges. Clémence le vit et tressaillit.

Elle savait pourtant qu'Albert devait venir, puisque c'était elle-même qui l'avait appelé.

Mais il y a d'inexplicables pressentiments. La vue d'Albert lui causa une sensation pénible et pleine de frayeur. Elle se demanda de quel droit

elle avait jeté cet homme dans la bataille engagée. C'était un étranger pour ceux que le péril menaçait; c'était un étranger aussi pour elle.

Elle n'avait pas ce qu'il fallait pour le payer.

Albert l'aimait d'amour; tout au plus pouvait-elle l'aimer comme une sœur aime son frère.

A cette heure où Albert, accouru sur son ordre, la cherchait sans pouvoir la découvrir, elle le regarda autrement et mieux qu'elle ne l'avait jamais regardé. Cette tristesse qui était sur le visage du jeune homme, elle lui donna une signification. C'était vraiment comme un stigmate de malheur et comme une menace de mort prochaine.

Clémence le vit ainsi.

Et sous ces lumières, et parmi cette foule, elle eut le frisson qui court le long des veines, dans la solitude nocturne, alors qu'on pense aux morts.

Folie! Albert était jeune, fort, obscur. Sa situation, trop humble, lui épargnait du moins la haine et l'envie : Albert n'avait pas d'ennemis.

Clémence se disait cela; mais sous la riche chevelure noire d'Albert il lui semblait voir un front livide, des yeux creusés.

Que sais-je? elle avait la fièvre, cette pauvre

fille ! A travers le frac élégant d'Albert elle voyait une blessure ouverte et du sang !...

Elle se cacha tout au fond du couloir, ne voulant pas qu'Albert l'aperçût. Elle avait l'esprit frappé. Elle se disait :

« Non, non, je ne veux pas le mêler à toutes ces ténébreuses intrigues... Si je l'aimais, j'aurais le droit... mais je ne l'aime pas... »

Comme elle se renfonçait ainsi dans l'ombre du couloir, la porte de la loge où se tenait M. Fargeau s'entr'ouvrit, et la grosse face de Romblon-Ballon apparut plus rouge et plus brillante de sueur que jamais.

— Eh bien?... dit Fargeau à demi-voix.

— Eh bien!... répliqua Ballon; pou-ouh!... ah! diable!... bon! bon!... les escaliers sont roides à ces petits théâtres de deux sous... Pouh! l'affaire est dans le sac...

— Expliquez-vous.

— Mauvaise, la rue des Fossés !... pou-ouh !... Je les ai mis au coin de la rue de la Tour, et je leur ai dit :

« — Vous verrez venir un beau... un fashionable par la rue d'Angoulême... Il attendra à la porte de derrière... Une femme vêtue de noir, avec un voile de dentelles sur la figure, sortira... Le fashionable la suivra... C'est là

l'ordre et la marche... Quand il passera devant la rue de la Tour, un renfoncement sur la tête et un coup de couteau dans le dos...»

— Vous n'avez pas prononcé le nom de la Lovely?

— Non...

— C'est bien...

Fargeau repoussa la porte de sa loge sur le nez de Romblon, qui fit:

— Pou-ouh! pou-ou-ouh! pouh!

Clémence s'était dressée sur la pointe des pieds. Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour entendre cette conversation, qui avait lieu à voix basse. Mais un seul mot était parvenu jusqu'à son oreille : le nom de la Lovely.

Cette circonstance la confirma dans le dessein qu'elle avait de pénétrer à tout prix auprès de madame de Marans avant sa sortie du théâtre.

M. Fargeau, lui, avait repris sa position au fond de sa loge. La conduite de Mazurke ne lui avait échappé en aucune façon ; mais il attendait... Il attendait la venue du jeune docteur Gabriel, convoqué à cette fête.

Et que lui importait la cabale, si Gabriel venait?

Pour l'assassinat moral que ce bon M. Fargeau voulait commettre, la cabale était comme

le poison où l'on trempe le couteau. A la rigueur le couteau peut tuer sans poison.

Il attendait. Gabriel tardait, il est vrai; mais, jusqu'au dernier moment, il pouvait venir.

Pourquoi la troisième lettre de Fargeau aurait-elle manqué son effet, après le beau succès des deux premières?

De toutes ces passions qui s'agitaient autour de lui, Mazurke ne s'inquiétait point. Il avait oublié l'ouvreuse et la jeune demoiselle qui voulait lui parler; il ne connaissait pas Albert; il n'avait pas vu Lucien; il ne songeait plus à Fargeau.

Le mouvement de Romblon lui avait échappé.

Ces loges qui étaient derrière lui comme des machines de guerre chargées jusqu'à la gueule, cette cabale savamment organisée, tout cela disparaissait et s'effaçait.

Peu lui eût importé en ce moment l'entrée de Gabriel lui-même.

Pardieu! il aurait embrassé Gabriel; il lui eût dit : « A genoux, enfant, à genoux! ta mère est une sainte!... »

Sa joie grandissait.

C'était une de ces allégresses puissantes, profondes, communicatives, qu'éprouvent seule-

ment les cœurs naïfs et forts comme était celui de Mazurke.

Il écoutait; il regardait. Cette douleur poignante qui était dans la voix et sur le visage de Berthe le faisait pleurer et à la fois sourire.

Oh! qu'elle avait souffert! mais comme elle allait être heureuse!

Son âme débordait; il avait peine à contenir les cris de bonheur qui voulaient jaillir de sa poitrine. Il ne se connaissait plus.

---

Quand Lovely cessa de chanter, les mille têtes de la cabale se tournèrent vers les trois loges, attendant le signal.

Mazurke s'éveilla de son rêve enchanté.

— Allons! M. de Monsigny!... dirent les nièces.

Mazurke regarda Guérineul qui avait de la sueur aux tempes. Guérineul regarda les neuf stalles vides de l'orchestre.

— Allons! M. de Monsigny! s'écria Paoli qui n'avait garde d'oublier son humiliation de la veille.

Mazurke lui frappa sur l'épaule.



— Allons! M. de Monsigny! dit-il à son tour avec une gaieté soudaine; applaudissez!

Il joignit l'exemple au précepte.

Paoli saisit le foulard d'un étudiant et leva la main pour l'agiter.

— Applaudissez! répéta Mazurke qui serra le bras du malheureux Guérineul.

Guérineul applaudit.

Et Mazurke, dressant sa haute taille devant les trois loges, dit encore :

— Applaudissez!

Son regard commandait et brûlait.

Le foulard glissa entre les doigts de Paoli.

Et chacun, dans les trois loges, baissant les yeux devant cet œil flamboyant, hommes, femmes, jeunes filles, chacun dompté par une force irrésistible, battit des mains en frémissant.

— Criez : Bravo! dit Mazurke dont la mâle tête rayonnait à contre-jour.

On cria : Bravo!

Et la cabale qui était payée pour faire ce que faisaient les trois loges, la cabale d'applaudir avec frénésie, entraînant le public charmé.

Le théâtre tremblait du parterre aux cintres.

Une ovation folle! un triomphe inouï! Et une pluie de fleurs tombant sur la scène

tandis que le rideau descendait lentement.

La Lovely, plus pâle qu'une morte, changeait de costume dans sa loge.

Elle demandait à Dieu du courage, car elle n'en était qu'aux premières gouttes de son calice d'amertume.

## XV

### Perfidies de Yaume.

Pendant que ces choses se passaient au théâtre de Diane, Yaume se promenait dignement sur le boulevard, où son costume de groom hongrois faisait l'admiration des marchands de coco et des négociants en contre-marques.

La façade de cet établissement national où Cymodocée Tampon, Ida, Fofolle et Zoé conservent les saines traditions de l'art idiot, n'est pas assez large pour qu'un seul factionnaire ne puisse la garder. Yaume était bien sûr de ne pas manquer son homme.

On se souvient qu'il avait pour mission de

s'opposer à l'entrée de M. le docteur Gabriel.

Yaume n'était pas un aigle, mais il avait de la prudence, et sa naïveté n'allait point jusqu'à méconnaître l'existence des sergents de ville.

— Censé, se disait-il en montant sa garde, je préférerais autant que M. Philippe m'eusse chargé d'une ouvrage différente que celle qu'il m'a culquée, comme l'on dit. Le jeune homme de qui dont je dois insister pour qu'il reste à la porte peut prendre la mouche et se vexer par la susceptibilité de son âge... Auquel cas lui faire du chagrin est forcé... Quoi donc! dans des endroits que je sais bien, on lui casserait ses quatre pattes indifféremment que ça n'importerait pas... Mais ici... y a de la chandelle de tous côtés... et ça sent le violon, cette histoire-là!

Il se gratta l'oreille.

—Ah dame! ah dame! reprit-il; ah dame! je ne suis point content!... Mais c'est tout de même, puisque M. Philippe l'a dit.

Deux sergents de ville passaient. Yaume les regarda d'un air aimable et fredonna le soixante et quatorzième couplet de la fameuse chanson vitriâse.

A la différence d'Ajax qui disait à Jupiter : « Donne-moi du jour et sois contre moi ! » Yaume

eût prié le maître de l'Olympe d'éteindre un peu le gaz.

Un fiacre s'arrêta sur la chaussée; un jeune homme sauta sans toucher le marchepied et s'élança vers la façade du théâtre de Diane.

Yaume se planta devant la porte.

C'était bien Gabriel qui arrivait, la figure bouleversée, les habits en désordre, les cheveux épars.

Une troisième lettre anonyme l'avait convoqué au théâtre. On lui promettait qu'il verrait là d'étranges choses. Et le nom de sa mère était dans la lettre.

Au moment où Gabriel passait devant Yaume, celui-ci l'arrêta sans façon.

— Tiens! tiens! s'écria-t-il, v'là qu'est cocasse, par exemple! Est-ce que vous m'auriez censément reconnu, vous?

Gabriel voulut se dégager; mais Yaume vous avait un poignet!

Il faut avouer, cependant, que le pauvre pâtour ne savait pas du tout comment prolonger la scène.

Heureusement un bruit de sabots se fit entendre sur l'asphalte. C'était le cocher du fiacre que Gabriel, dans son trouble, avait oublié de payer.

— Arrêtez-le! criait-il.

Comme certains gentilshommes leur en font voir journellement de toutes les couleurs, à ces pauvres cochers de fiacre, il sont portés à voir partout des escrocs.

Le nôtre hurlait en hâtant la course de ses gros pieds ensabotés :

— Arrêtez le filou ! le voleur !

Et toute la séquelle qui flâne aux abords des théâtres de faire foule aussitôt.

— Un aristo qu'a refait son fiacre ! disaient les uns.

— Un bourgeois qu'a battu son épouse ! disaient les autres.

— Une femme qui vient d'accoucher de cinq jumeaux !

— Ledru-Rollin qui...

— Le petit père Marrast que...

— Le feu à l'Opéra-Comique !

— Des barricades au faubourg Saint-Marceau !...

Et allez ! quinze cents personnes qui se bousculent, des montres volées en quantité, des foulards changeant de poche, et quelques jeunes filles pêchant dans la bagarre une *connaissance honnête !*

Yaume, lui, riait dans sa barbe. Il avait son affaire.

Au centre du groupe, Gabriel se démenait, tenu d'un côté par Yaume, de l'autre par le cocher.

Il ne demandait qu'à payer, le malheureux, mais ses deux mains étaient prisonnières.

— Ah! voleur! ah! coquin! ah! filou! disait le cocher.

— Il paraît, mame Paturel, haranguait madame Hulot sur le trottoir opposé, il paraît que c'est un Polonais qui a voulu enlever la demoiselle de l'horloger d'en face.

— Eh bien! mame Hulot, répliquait madame Paturel, on m'avait dit que c'était un pompier...

— Tâche! interrompit madame Chauvelin, c'est deux polytechniques qui ont eu des raisons ensemble pour la marchande de bouquets des Folies...

M. Flécheux, l'orgueil du passage Vendôme, s'approcha la tabatière ouverte.

— En souhaitez-vous, mesdames?

Ces dames en souhaitaient.

— Il paraîtrait, dit M. Flécheux, que le cintre des Délassements-Comiques s'est écroulé... et qu'il y a cent cinquante personnes d'écrasées... Il fait plus doux qu'hier, pas vrai, ce soir?...

Un sergent de ville s'était fait jour jusqu'au centre de la bagarre.

Gabriel ouvrait la bouche pour s'expliquer, le cocher jurait; Yaume prit une pose parlementaire pour prononcer le discours suivant :

— Mon commissaire, dit-il, si vous ambitionnez censé de savoir la vérité vraie, je vais vous en communiquer...

— Mais..., voulut dire Gabriel.

— La paix, filou! gronda le cocher.

— Donnez-nous le silence, reprit Yaume, à cause du respect que l'on doit à l'uniforme des Français, qu'est porté avec honneur, ici présent, par l'autorité... Y a donc, censément, mon commissaire, qu'étant sur les lieux à y faire mon devoir de ma place, j'ai entendu des cris et vu une personne qui s'en sauvait avec empressement pour s'évader en détalant.

— C'est vrai, c'est vrai! appuya-t-on à la ronde.

— Mais..., voulut encore dire Gabriel.

— Tais ton bec, filou! commanda la foule.

— Filou, poursuivit Yaume, c'est à la loi de décimer si l'invective est juste et convenable... Y a donc censé, mon commissaire, que, dans le doute de ses desseins et voyant sa mauvaise mine, je lui ai posé la main dessus... qu'il m'a

dit alors en roulant des yeux de tigresse :

« — Lâche-moi, propre à rien, ou je t'effondre!... »

— Oh!... protesta le pauvre Gabriel.

C'était en effet un affreux mensonge, et qui fait tache dans la vie jusqu'alors si pure de Yaume le pâtour.

Mais la foule cria :

— Filou, tais ton bec!

— Après? dit le sergent de ville avec la fierté d'un tribunal tout entier.

— Après?... Censé censément des propos dégoûtants qu'il a tenus, sauf respect... Des s..., des b..., que je n'ose pas répéter, sachant les usages de la bonne compagnie... Dieu merci! qu'il en a dit!... Et que les sergents de ville étaient des poupouilles, des socialistes, quoi, de tout, ah! dame!

Perfide pâtour!

—Et qu'il se fichait pas mal insolemment des girondins, tyroliens et hirondelles de potence quelconques, censés attachés à la police du royaume...

— Au poste! prononça l'autorité.

Les dernières paroles de Yaume avaient un peu ramené la foule en faveur de Gabriel, mais on le prenait pour un voleur.

On laissa le cocher et le sergent de ville le traîner vers le poste.

Yaume s'esquiva, bien sûr désormais que M. le docteur Gabriel n'entrerait pas de sitôt au théâtre de Diane.

Madame Paturel, madame Hulot, madame Chauvelin et M. Flécheux, orgueil du passage Vendôme, étaient allés vers les quatre points cardinaux pour annoncer aux populations comme quoi le Cirque-National était tombé sur le Théâtre-Historique.

---

Ils avaient applaudi tous, tous! Romblon-Ballon avait applaudi, le bon M. Fargeau avait applaudi. Et Guérineul donc! Et Menand jeune!

Tous, tous! Pervenche et Sensitive, ces dames et leurs mères, les étudiants et M. Godanchet, fabricant de produits chimiques à Limoges.

Nous croyons que la belle Paoli elle-même avait rapproché ses deux mains gantées de blanc.

C'était une avanie dans les formes.

Et les gens apostés pour la cabale tournaient maintenant vers les trois loges des regards d'intelligence qui voulaient dire :

— Hein ! comme nous avons bien compris que vous aviez changé d'avis ! Comme nous avons battu des mains ! comme nous avons gagné notre argent !

Dans l'histoire des cabales, ces changements subits sont si fréquents !

Une cabale dirigée contre une femme est ordinairement une machine de guerre, montée pour amener une capitulation. Une fois la capitulation obtenue, la machine de guerre devient un instrument de triomphe.

Les trois loges enrageaient. C'est à peine si l'on s'y rendait compte de cet étrange résultat.

Mazurke, le sourire aux lèvres, salua gracieusement la marquise et dit :

— Merci, mesdames... On n'est pas plus bienveillantes et plus charmantes... Je vais aller porter à madame Lovely vos précieuses félicitations.

Il mit son chapeau sur sa tête, tourna le dos et se retira.

Fargeau et Romblon échangèrent un regard.

— Pou-ouh ! fit le gros homme ; s'il passe au coin de la rue de la Tour...

— Il y va..., dit Fargeau.

— Tonnerre de Landerneau ! s'écria Guéri-

neul en rentrant dans la loge ; quel homme ! quel homme !

Tout le monde avait besoin de tomber sur quelqu'un.

Les tantes, les nièces, les étudiants, Pervenche, Sensitive, l'habit bleu Godanchet, etc., prirent ce malheureux Guérineul pour victime et l'accablèrent de reproches.

C'était lui qui était cause de tout, lui le poltron qui s'était laissé dominer comme un enfant.

— J'aurais voulu vous y voir, vous ! disait Guérineul ; et quand il vous a dit d'applaudir, n'avez-vous pas obéi ?

Seul, Menand jeune, gardant jusqu'au bout la mansuétude de ses mœurs, ne dit pas une parole offensante, ne fit pas un geste moqueur. Cette âme-là, oh ! cette âme-là ! cherchez-en une pareille !

Après le départ de Mazurke, la marquise semblait s'être éveillée tout à coup.

M. Fargeau se rapprocha d'elle.

Jusqu'à la dernière seconde, M. Fargeau avait espéré l'arrivée de Gabriel. Cette comédie si supérieurement arrangée avait donc raté complétement ! Malgré sa philosophie, ce bon M. Fargeau laissa percer un petit peu d'amer-

tume lorsqu'il dit en se penchant à l'oreille de la marquise :

— Eh bien! belle dame, nous en sommes pour nos frais!

— Elle ne va pas reparaître? demanda Oliva.

— Non... Et s'il faut vous le dire, je vous croyais plus de vigueur... plus de...

— C'est vrai!... c'est vrai!... s'écria Oliva; j'ai été lâche... je n'ai pas osé... Il me tenait là, vaincue sous son regard... Mais cette femme! oh! cette femme! si vous saviez comme je la hais!...

— Désormais, belle dame, cela m'est à peu près égal, répliqua Fargeau.

— Mais êtes-vous bien sûr qu'elle ne reparaîtra pas? dit Paoli qui semblait vouloir flatter la colère de la marquise.

— Oh! fit cette dernière dont les dents se serraient convulsivement, si elle reparaît, malheur à elle!

— Pourvu que le capitaine ne vienne pas souffler sur tout ce beau courroux! prononça encore Fargeau à demi-voix et d'un accent plus railleur.

— Chère bonne, dit Paoli, tout ce qui vous intéresse m'intéresse; je vais aller voir au foyer si la Lovely a fini sa soirée... Attendez-moi.

Elle sortit laissant les trois loges maussades et tourmentées par cette mauvaise humeur qui suit toute défaite.

Au bout de dix minutes elle revint.

Un sourire méchant et cruel errait autour de ses jolies lèvres.

— Eh bien ? firent toutes ces dames et demoiselles à qui le sourire de Paoli rendait l'espoir de mal faire.

— Elle est partie, répondit la Milanaise.

Oliva baissa la tête.

— Et nous allons partir aussi, mesdames, s'il vous plaît, ajouta Paoli en arrangeant sur ses épaules le fameux crêpe de Chine, partir tout de suite.

Il y avait du triomphe dans l'accent de cette charmante femme.

— Pourquoi partir tout de suite? demandèrent les nièces.

Paoli prit la main de la marquise.

— Chère bonne, murmura-t-elle, nous avons notre revanche toute prête.

— Que dites-vous?

— J'ai appris bien des choses en dix minutes... La Lovely est à nous!...

— Comment cela? s'écria la marquise dont les yeux brillèrent.

— Venez ! venez ! je vous expliquerai tout en chemin.

Les trois loges déménagèrent bruyamment et en un clin d'œil.

Paoli s'était penchée en passant et avait dit quelques mots à l'oreille de Fargeau.

Ce dernier perdit tout à coup cet air d'indifférence qu'il affectait depuis son entrée au théâtre. Il tressaillit violemment, et devint pâle comme à l'instant où M. Baptiste lui avait dit, pour la première fois, que Raymond Lointier était amoureux fou de la Lovely, et que la Lovely était madame de Marans.

Il fit signe à Romblon de rester.

## XVI

### Générosité de M. Fargeau.

Menand jeune avait suivi sa *société,* mais il avait eu l'adresse de glisser sous sa redingote un des petits bancs que l'ouvreuse avait loués aux dames. Menand jeune emporta ce meuble afin d'orner sa demeure.

Il était ancien notaire, et malgré sa délicatesse éprouvée, il aimait à prendre toute espèce d'objets. Si jamais il s'introduit dans le sein de vos familles, veillez sur lui sans faire semblant de rien.

Ce n'est pas perversité de sa part, c'est besoin d'acquérir un mobilier.

Il *fait* les tasses, soucoupes, petits couteaux, cure-dents, boîtes, plumes, crayons, grattoirs, magots de la Chine. Il aime les sous qui traînent sur les cheminées. On l'a vu dévisser des pommes de cuivre dans les escaliers et emporter des bouteilles vides.

Mais chacun a ses faiblesses, mon Dieu! et de si légers défauts ne terniront jamais un grand caractère.

Au moment où les habitués des salons agréables de madame la marquise de Beaujoyeux quittaient leurs trois loges, il y avait déjà longtemps que Clémence s'était esquivée, afin de se rendre auprès de madame de Marans.

Albert l'avait aperçue seulement comme elle partait, et il s'était élancé sur ses pas.

Sous le péristyle, Albert reconnut M. Raymond Lointier qui regagnait sa voiture soutenu par un domestique de l'hôtel. Il enfonça son chapeau sur ses yeux et hâta sa course.

Le domestique ne vit ni Albert ni Clémence, qui avait un peu d'avance sur Albert.

Celui-ci, comme presque tous les jeunes gens dans sa position, s'habillait avec une recherche sévère. Il n'outrait point la mode comme nos seigneurs du trottoir Tortoni, mais il la suivait. C'était un élégant, parce que c'était un mal-

heureux. Les riches seuls et les forts ont le droit insolent de négliger leur mise.

Par hasard, ce soir-là, grâce au tailleur qui avait remplacé ses habits couverts de boue, Mazurke pouvait passer, lui aussi, pour un élégant.

Clémence, qui avait pris des renseignements au contrôle, tourna l'angle du boulevard, et s'engagea en courant dans la rue des Fossés-du-Temple.

Albert la suivait de près.

Il la vit entrer chez le concierge du théâtre de Diane.

Il attendit devant la porte.

Le sort d'Albert était fixé dès ce moment.

Trois hommes arrêtés à l'angle de la rue de la Tour faisaient faction et se dissimulaient de leur mieux dans l'enfoncement d'une porte cochère. C'étaient les hommes de Romblon-Ballon.

Ils valaient beaucoup mieux que les trois philosophes chargés d'assommer Mazurke derrière le Gros-Caillou.

Le boulevard du Temple offre, en ce genre, tout ce qu'il y a de plus excellent dans la capitale.

La Cité ne vaut plus rien ; le revers de l'Hôtel-

Dieu s'est gâté; la rue Mouffetard est odieuse, mais honnête. C'est le boulevard du Temple qui a détrôné la rue aux Fèves.

Et vraiment, ces bons garçons n'avaient ni air ni soleil aux abords du palais de justice. Au boulevard du crime, ils sont à merveille. De bonnes guinguettes, des taudis où l'on fait la poule, le Temple à cinquante pas et le canal Saint-Martin tout près. Trouvez mieux !

Romblon-Ballon avait donné à ses trois hommes le signalement de Mazurke et celui de madame Lovely. On n'avait rien à démêler avec cette dernière, mais elle devait servir à faire reconnaître Mazurke.

— Attention ! grommela le chef des trois hommes, voilà le fashionable !... Ballon nous a bien dit qu'il tournerait la rue d'Angoulême pour venir à la rencontre de sa particulière : la particulière a une robe de soie noire et un voile noir brodé sur la figure... Méfiance !

Le concierge du théâtre de Diane répondait aux questions de Clémence :

— La chanteuse?... madame Lovely, pas vrai?... Elle vient de sortir... Elle allait bon train, mam'selle !... mais si vous courez, vous pourrez bien la retrouver sur le boulevard où elle va prendre son fiacre.

Clémence n'en demanda pas davantage.

Elle reprit sa course.

Albert, au lieu de l'appeler, se mit à la poursuivre.

Clémence passa devant les trois hommes et ne les aperçut point. Un cri étouffé se fit entendre derrière elle ; elle se retourna sans cesser de courir.

Elle crut voir la figure pâle d'Albert. Albert chancelait, puis tombait.

Mais elle était bien sûre de l'avoir laissé dans la salle.

La fatigue et la fièvre lui donnaient décidément d'étranges visions, à cette pauvre Clémence.

Un assassinat derrière les théâtres, à vingt pas de la porte ouverte d'un marchand de vin !...

Quelle folie !...

Albert ne poussa pas un autre cri.

Le couteau du chef lui avait piqué le cœur.

Les trois estafiers s'éclipsèrent. Ils avaient gagné leur argent.

En sortant du théâtre, Romblon-Ballon et Fargeau purent savoir par la clameur publique qu'un homme avait été assassiné au coin de la rue de la Tour.

— Et le malheureux est mort sur le coup? demanda M. Fargeau avec intérêt.

— Sur le coup! lui fut-il répondu.

— Pou-ouh! fit Romblon. Ah! diable! voilà une histoire!...

Quand Clémence arriva devant les fiacres, Lovely était déjà partie.

Romblon et Fargeau longèrent les boulevards et descendirent la rue Saint-Martin.

On avait mené le pauvre docteur Gabriel jusqu'au poste des Arts-et-Métiers.

Au moment où Romblon-Ballon et Fargeau passaient, il y avait encore foule devant le corps de garde. Yaume était parmi les curieux, et regardait les résultats de sa perfidie sans remords.

— M. Philippe, pensait-il, m'avait mis là pour pas qu'il entre!... Fallait censé pas qu'il soye entré!

Les yeux de Romblon tombèrent sur Gabriel qui se débattait dans le poste.

— Ah! diable! fit-il; bon... Pouh!... Est-ce que ce n'est pas le petit docteur?

— Quel docteur?... demanda Fargeau avec distraction.

Mais il aperçut Gabriel à son tour, et s'arrêta brusquement.

Depuis le théâtre de Diane, il n'avait pas prononcé une parole ; il réfléchissait.

Dans un drame comme le nôtre, où les fils de l'intrigue se brouillent et se nouent tout naturellement, ce serait peine inutile que de jouer à cache-cache avec l'intelligence du lecteur. Nous ne faisons jamais de mystère à plaisir, et parmi la foule des événements qui s'entassent, nous dédaignons les petits secrets du métier.

Fargeau songeait aux dernières paroles de madame Paoli.

Madame Paoli lui avait dit à l'oreille en quittant la loge :

— Grièche a fait un bruit d'enfer. Lovely est perdue. Elle va venir me chercher jusque chez la marquise pour mettre les pouces et accepter ce qu'elle refusait si insolemment hier.

Ce pauvre M. Fargeau n'avait en vérité pas bonne chance.

Ce que Lovely refusait hier, c'était une entrevue avec M. Raymond Lointier, l'aveugle.

Tout ce beau travail de M. Fargeau allait donc, en définitive, aboutir à ceci : jeter Berthe dans les bras de Lucien !

On conçoit que les réflexions de M. Fargeau ne devaient pas être gaies.

Mais c'est dans ces moments de terrible embarras que les hommes forts trouvent des ressources et rétablissent d'autorité leur partie aux trois quarts perdue.

La vue du petit docteur Gabriel ramena un rayon d'espoir dans l'âme de ce pauvre bon M. Fargeau.

— Il faut le tirer de là, cet enfant, dit-il.

— Bon ! s'écria Ballon; pou-ouh !... il ne nous gêne pas dans ce poste.

— C'est quelque malentendu...

— Après ?...

— Réclamons-le.

— Pou-ou-ouh !... fit Romblon avec étonnement : pourquoi faire ?

— Un sentiment de générosité..., commença pathétiquement Fargeau.

— Bon !... interrompit Ballon ; ah ! diable !... le pauvre Hongrois !... Vous êtes donc généreux, vous ?

M. Fargeau haussa les épaules.

— Citoyen, dit-il au chef du poste, ce jeune homme est mon voisin... Il appartient à une famille honorable...

— Vraiment !... grommela le guerrier français ; eh bien, il n'en a pas l'air...

— C'est M. le docteur Gabriel de Marans.

— Ah! bah ! un docteur, ça ?...

— Pou-ouh !... positivement ! prononça de loin Romblon-Ballon.

Le chef du poste regarda de son côté, et l'aspect d'un homme si vaste, complétement vêtu de nankin, lui donna beaucoup de confiance.

— Pourquoi ne paye-t-il pas ses courses ? dit-il encore pourtant.

— Il y a certainement ici quelque fâcheuse erreur..., plaida Fargeau.

— Positivement ! appuya Ballon. Ah ! diable !... un malentendu...

— Voyons, dit le chef du poste, le réclamez-vous ?

— Avec le plus grand plaisir...

— Alors, donnez-moi vos noms... Qu'il paye... et qu'il s'en aille !

Prétendre que chaque membre de la force armée est plus poli que feu M. de Coislin, ce serait peut-être de l'exagération.

Ces citoyens ont des formes à eux. Ils sont si peu habitués à voir un galant homme en face. Quand ils vous disent : « Va-t'en ! » il faut s'en aller et les remercier au fond du cœur.

M. Fargeau, M. Romblon, qui étaient deux coquins, réclamaient ici le docteur Gabriel de Marans, pauvre petit fou, coupable assurément,

et bien coupable, mais dont le cœur restait honnête. Ainsi va le monde.

Ils s'éloignèrent tous les trois, suivis de Yaume, qui n'eut pas honte d'aggraver ses torts par la curiosité la plus indiscrète.

Gabriel se confondit en remercîments, et voulut s'élancer de nouveau dans la direction du théâtre de Diane.

Il était bien loin de se douter, le pauvret, que la première lettre sans signature, le prétendu billet de Mazurke, et la troisième missive qui le convoquait au théâtre de Diane, étaient tous les trois l'œuvre de cet homme obligeant et secourable, M. André Lointier son voisin !

Celui-ci l'arrêta d'un geste paternel.

— Où allez-vous? dit-il.

En un lieu où je devrais être déjà depuis longtemps, monsieur.

— Je respecte vos secrets, mon jeune ami, reprit Fargeau, et la question que je viens de vous faire m'est inspirée seulement par un fait que je dois vous soumettre... sans chercher aucunement à en deviner la portée... Ce soir, un homme s'est présenté chez moi... Il se trompait de porte... Je ne m'en suis aperçu qu'après beaucoup de paroles échangées... Cet

homme se croyait chez vous et venait vous trouver pour vous dire que des choses extrêmement importantes pour vous se passeraient ce soir chez madame la marquise de Beaujoyeux.

Romblon écoutait, et se demandait où son digne camarade en voulait venir.

Yaume écoutait aussi.

Fargeau parlait avec un certain embarras.

Il n'avait pas eu le temps de dresser convenablement ses batteries.

Ce qu'il voulait, c'était la présence de Gabriel chez la marquise; c'était la rencontre du fils et de la mère, afin d'empêcher Berthe de se réunir à Lucien.

Il espérait retrouver dans les salons Beaujoyeux cette occasion de mortel scandale qu'il avait perdue au théâtre de Diane.

Gabriel passa la main sur son front.

— On s'y perd! murmura-t-il, tous ces avis étranges et anonymes...

— Vous comprenez bien que ce que je vous en dis..., interrompit M. Fargeau.

— Monsieur, interrompit Gabriel à son tour, je vous remercie... Je profiterai de votre avertissement... mais il faut d'abord que j'aille de ce côté...

Il montrait le boulevard.

Fargeau ne pouvait pas lui dire : « Par là, il n'y a plus rien. »

Gabriel poursuivit :

— Je reviendrai ensuite chez madame la marquise de Beaujoyeux.

On échangea des poignées de main, et Gabriel partit.

Yaume, qui avait tout entendu, mais qui trouvait l'entretien peu intéressant, alluma une pipe et se mit à flâner.

— Ce petit homme est amoureux de ma fille, dit Fargeau à Romblon.

— Alors, je ne m'étonne plus si vous l'avez réclamé.

— Je ne veux pas qu'il l'épouse.

— Bon!... s'écria le gros homme; mais pourquoi lui avez-vous raconté cette histoire?

Au lieu de répondre, Fargeau s'arrêta au milieu de la rue.

— Mon cher M. Romblon, dit-il en lui prenant la main, vous avez vos entrées particulières chez madame la marquise de Beaujoyeux, n'est-ce pas?

— Hein? fit Ballon. Pou-ouh!

— S'il y a indiscrétion...

— Du tout!... Ah! diable! Ça me coûte les yeux de la tête, seulement, et papa n'aurait pas souffert...

— Voulez-vous me rendre un service?

— Je ne sais pas... Quel service?

— Quand ce petit homme viendra chez la marquise, pouvez-vous le faire entrer sans qu'on le voie?

— Parbleu! dit Romblon, si ce n'est que ça; j'ai ma clef du second escalier... mais...

Romblon hésita, et ce fut presque à voix basse qu'il acheva :

— Est-ce que vous n'avez pas assez du Hongrois?

Fargeau haussa les épaules.

— C'est tout bonnement pour qu'il arrive au salon sans être annoncé, répliqua-t-il. Le Hongrois était une épée suspendue sur notre tête, tandis que cet enfant est un poignard dans notre main.

— Ah! diable!

— Est-ce dit?

— C'est dit.

— Alors, montons en voiture! s'écria Fargeau, et fouette cocher... La soirée n'est pas perdue...

## XVII

### Coups de théâtre.

Nous l'avons dit, elles ne sont pas méchantes, ces pauvres enfants! Seulement, comme les griffes mignonnes commencent à pousser au bout de leurs pattes de velours, elles aiment à égratigner un peu.

A part Oliva de Beaujoyeux et madame Paoli, la belle Milanaise, ces dames et ces demoiselles n'avaient vu dans l'affaire du théâtre de Diane qu'une espièglerie un peu forcée, un *éreintement*, pour employer le terme des coulisses.

La blonde Cerceil et Rose, sa nièce adorable, les trois demoiselles de la Rue, mademoiselle de

Poitiers, mademoiselle de Crécy, mademoiselle d'Azincourt, toutes ces ravissantes houris qui dansaient dans les rêves de l'habit bleu (M. Godanchet, chimiste, à Limoges, médaille d'argent), toutes ces pécheresses souriantes, soyez-en bien certains, auraient été désespérées de voir leur vie facile tourner au drame. On leur avait promis ce spectacle séduisant : une femme très-belle humiliée. Elles étaient parties pleines de curiosité et d'espoir.

Mais elles ne savaient pas ce qu'il y avait d'horrible derrière le comique de cette farce.

Nous en disons autant des étudiants cossus et autres jeunes badauds qui émaillaient les salons Beaujoyeux.

Seulement, tout ce monde était piqué au jeu. La femme très-belle qu'on voulait humilier avait récolté un triomphe. On était vaincu. Il fallait se dédommager.

Et Paoli offrait une occasion superbe !

Les salons Beaujoyeux étaient armés en guerre. On ne dansait pas, on ne jouait pas. L'habit bleu faisait trêve à ses naïvetés limousines et donnait peut-être une pensée au châle-tapis, aux cinq écharpes de barége et au garçon abandonnés. Pervenche refoulait un cent d'alexandrins formidables qu'elle avait perpétrés

dans la journée ; Sensitive cherchait à *je t'aime* une autre rime qu'*amour extrême* ou *mon bien suprême.* Il ne trouvait que *crème*, et cela lui mettait du malheur au cœur.

Guérineul, oh ! qu'il était déchu ! S'il s'était avisé de jurer seulement *nom d'un chien,* ce soir on l'eût flanqué dans la rue.

Il le sentait. Il avait presque envie d'aller *en brûler une* au café Molière.

Madame la marquise ne prenait même pas la peine de dissimuler sa préoccupation.

Paoli seule avait un air parfaitement dégagé. C'était, pour le moment, un personnage important que cette Paoli. Elle allait jouer le rôle d'exécuteur en chef.

On entendit le tintement de la sonnette, et un silence profond se fit.

Paoli se leva.

— Je vais aller la recevoir, dit-elle.

Oliva tremblait de tous ses membres. Elle ouvrit son flacon et en aspira fortement les sels.

La porte extérieure s'ouvrit.

Un colloque s'engagea dans l'antichambre entre Paoli et la nouvelle venue. Tous ceux qui étaient dans le salon pouvaient entendre.

— C'est bien elle ! murmura Oliva dont l'émotion était au comble ; je reconnais sa voix !...

Et ce n'était pas madame la marquise qui reconnaissait la voix de Lovely, la chanteuse; c'était la petite servante Olivette qui reconnaissait la voix de mademoiselle Berthe Créhu de la Saulays, son ancienne maîtresse.

Pas n'est besoin d'ajouter un mot pour expliquer la situation de cette femme. Elle aimait passionnément malgré sa volonté, malgré son intérêt. Elle aimait de cet amour tyrannique et entêté qui résiste à tous raisonnements, et se moque de tous remèdes : amour de courtisane, parbleu! maladie d'amour.

Et sa rivale était là. Du moins, elle croyait que cette femme était sa rivale.

La femme qui, vingt ans auparavant, l'avait empêchée d'être heureuse.

La femme qui lui avait gâté sa vie; la femme qui l'avait fait monter si haut, selon le monde où elle vivait, et descendre si bas, selon sa conscience.

Car, le jour où l'on aime, on retrouve sa conscience.

Elle avait été servante.

Et sa maîtresse était là.

Sa maîtresse allait entrer chez elle, dans ce salon tendu de soie, plus brillant sans nul doute que le grand salon du Ceuil.

Sa maîtresse allait entrer chez elle pour recevoir un coup de poignard au cœur.

Elle n'avait pas pitié, madame la marquise; oh! non, car sa haine était de vingt ans, une haine de soubrette damnée, une haine venimeuse, une haine vile et implacable; mais elle avait peur; peur de cette femme brisée qu'on allait martyriser sous ses yeux.

Si cette femme la reconnaissait...?

Savez-vous? cette frayeur que l'on a double l'émotion; l'émotion c'est le plaisir. Le plaisir grandit quand on y mêle un peu de souffrance.

Telles âmes perdues se comportent comme tels sens blasés.

Une fois le marquis de Sade se pendit pour connaître le fin fond de l'extase.

Olivette souffrait juste ce qu'il fallait pour savourer en plein la coupe de la vengeance.

Certes, cela valait bien mieux que l'ignoble cabale des sifflets, des injures, des outrages grossiers; avec cela, on n'atteint pas le cœur.

La honte, la honte poignante: voilà une arme qui tue!

Et voyez comme tout arrive bien quand la chance s'en mêle! Pendant que Paoli causait dans l'antichambre, Romblon-Ballon et Far-

geau entrèrent par la porte du boudoir. Fargeau dit à l'oreille de la marquise.

— Le jeune homme va venir...

Le sein d'Oliva bondit. A la bonne heure! Elle était belle ainsi et heureuse!

Tiennet n'était pas là, cette fois, pour défendre Berthe.

Oliva s'enfonça dans sa bergère comme la belle tigresse qui ramasse ses membres avant de s'élancer sur sa proie.

Paoli disait dans l'antichambre :

— Entrez, madame, entrez.

— Je ne veux parler qu'à vous seule, madame, répondait la nouvelle venue dont la voix faillait et tremblait.

— Eh bien! chère dame, reprenait Paoli dont on devinait le perfide sourire, il n'y a personne au salon, entrez.

Ce mensonge donna beaucoup de gaieté aux nièces.

A vrai dire, tout le monde trépignait d'impatience. La porte s'ouvrit.

La Milanaise poussa Berthe plutôt qu'elle ne l'introduisit.

Berthe, à la vue de tout ce monde, laissa échapper un cri faible, et fit un mouvement pour s'enfuir. La porte était refermée derrière elle.

Chose étrange ! dès ce premier moment, tout le plaisir que s'était promis l'assemblée s'évanouit. Étudiants et nièces éprouvèrent, au lieu de la joie espiègle qu'ils attendaient, un sentiment pénible.

A travers le voile baissé de la pauvre femme, on voyait une si navrante souffrance!

Elle demeura immobile à côté du seuil.

— Madame la marquise, dit Paoli cérémonieusement, j'ai l'honneur de vous présenter madame Lovely du théâtre de Diane, qui a sans doute besoin d'argent, puisqu'elle s'est souvenue de moi...

Les nièces essayèrent de sourire. Elles avaient le cœur gros. La marquise détournait les yeux. Fargeau s'était éclipsé, d'abord pour n'être point reconnu par sa voisine, ensuite pour attendre Gabriel et lui faciliter l'entrée. Paoli sentait que sa voix tombait sans écho.

Elle s'étonnait ; sa verve s'en allait.

— Madame la marquise, dit-elle encore pourtant, continuant ce rôle qui déjà n'avait plus de succès, madame la marquise m'excusera si je me suis permis de donner mon adresse chez elle... Je tenais à lui faire voir que ces vertus farouches s'humanisent toujours... car madame Lovely vient pour notre affaire...

Berthe gardait le silence et ne bougeait pas.

L'acte de Paoli devenait odieux, au point de dégoûter l'assemblée, qui pourtant n'avait point de superflu en fait de délicatesse.

Les nièces chuchotaient.

Les étudiants s'éloignaient.

Romblon pensait :

— Ah! diable! elle est belle comme tout, celle-là... pou-ouh!... Si Oliva ne me coûtait pas les yeux de la tête...

— Tonnerre de Landerneau! se disait Guérineul; je ne l'ai pas reconnue au théâtre, moi... mais du diable si ce n'est pas ma cousine Berthe!... Quel embrouillamini, nom de nom de nom! quel embrouillamini!

La marquise cherchait une réplique et n'en trouvait pas.

Elle avait compté sur son public pour animer la scène.

Paoli restait abasourdie.

— Eh bien! dit Romblon au milieu du silence et de la meilleure foi du monde, Oliva... pou-ouh!... madame Lovely ne serait peut-être pas fâchée de se rafraîchir?

Rose de Cerceil alla chercher un siége et l'offrit à madame Lovely.

Les étudiants se rapprochèrent.

Une minute encore, et madame Lovely allait avoir une cour.

Le sang monta aux joues d'Oliva.

— Madame Lovely, dit-elle avec une intention de sarcasme qui ne porta pas, est sans doute pressée d'en terminer avec vous, chère bonne... On n'est pas collet-monté ici comme au foyer du théâtre de Diane... Faites votre affaire!

Berthe releva son voile.

Nul ne s'attendait à ce moment, et il y eut un murmure d'admiration dans le salon.

Car la douleur donnait comme un cachet divin à la souveraine beauté de cette femme.

Dans ses yeux qui gardaient des traces de larmes, il n'y avait ni frayeur ni bravade.

Le regard d'Oliva se baissa devant le sien.

Elle fit un pas vers le centre du salon.

— Vous m'avez fait du mal dans le premier moment, madame, dit-elle en s'adressant à Paoli, mais je me suis souvenue que mon sacrifice était accompli... Je n'ai plus peur de la raillerie... et ce que je souffre est si bien écrit sur mon visage, qu'au lieu de me railler, voyez, je crois qu'on a pitié de moi.

Elle se tourna vers la marquise.

— Je ne vous connais pas, madame, reprit-elle; on m'avait tendu un piége chez vous, à ce

qu'il paraît... Ceux qui pensent à mourir ne gardent point de rancune... Je vous pardonne, madame.

Puis, promenant son regard sur l'assemblée, elle ajouta encore sans amertume, et presque en souriant :

— Si c'était un spectacle qu'on vous avait promis, vous voilà déçues, n'est-ce pas?... Peut-être veniez-vous voir ce qu'il en coûtait à la fierté d'une femme pour tomber... Il en coûte la vie, et ce n'est rien, allez!... Jeunes filles, il y a une larme dans vos yeux... Merci! Pour cette larme, je vous dois mon histoire... Je suis mère; il me faut dix mille francs pour racheter l'avenir de mon fils... Je donne mon honneur pour sauver le sien... La Lovely va se vendre et mourir... Mon fils, qui a un autre nom, ne saura même pas ce qu'est devenue sa mère... il pourra regarder chacun en face, mon fils, mon pauvre enfant, que je ne verrai plus...

Presque toutes les jeunes filles pleuraient.

La Lovely mit son bras sur l'épaule de Paoli.

— Venez, madame, dit-elle; je suis prête.

La Milanaise jeta un dernier regard vers Oliva qui, à cette heure, luttait peut-être contre un sentiment de compassion. Oliva lui fit signe de sortir. Elle obéit.

Lovely baissa son voile et franchit le seuil.

Il y avait dans le salon une sorte de stupeur.

Une minute s'écoula.

Au bout de ce temps, la porte du boudoir s'ouvrit avec fracas, et Gabriel de Marans s'élança dans le salon.

Fargeau le suivait.

— Où est-elle? s'écria le jeune docteur dont les traits exprimaient une véritable folie; où est-elle ?...

Fargeau ne répéta point la question, mais son regard, après avoir fait le tour de la chambre, interrogea la marquise, qui répondit à voix basse :

— Partie!...

Fargeau fit un geste de dépit furieux.

Gabriel secouait ses cheveux blonds inondés de sueur.

— Où est-elle? répétait-il; je sais qu'elle est venue!... je le sais!

La même idée naissait dans tous les esprits.

Ce fut Rose de Cerceil qui l'exprima.

— Votre mère? murmura-t-elle.

Gabriel recula comme si on l'eût frappé au visage.

— Elle est donc venue? prononça-t-il avec effort.

Puis il ajouta d'un air sombre :

— Ma mère!... Qui a dit cela?... Cette femme n'est pas ma mère !...

Personne n'avait vu la porte principale tourner lentement sur ses gonds, parce que l'attention de tous était concentrée sur Gabriel.

C'était comme la suite de ce drame triste jusqu'à l'angoisse, dont la pauvre Lovely avait dit la première scène.

A ce moment, une voix grave s'éleva près du seuil.

Elle dit :

— Celui qui renie sa mère est un lâche!

Tout le monde tressaillit.

Oliva poussa un cri en prononçant le nom de Tiennet Blône.

Fargeau et Romblon faillirent tomber à la renverse. Ils avaient reconnu Mazurke.

# XVIII

## Renier sa mère !

M. Fargeau ne pouvait en croire ses yeux. Quant à Romblon-Ballon, il se demandait bien sérieusement si cet homme était le diable.

Qui donc avait-on tué à sa place au coin de la rue de la Tour?

Pauvre Albert! pauvre vie obscure et triste! pauvre mort! égorgé contre une borne et jeté à la Morgue où personne ne viendra le chercher.

Personne, ni mère, ni ami!

Il était mort pour un autre. Et peut-être eût-il accepté cette fin d'un cœur content, le pauvre Albert, si seulement Clémence se fût retournée,

si seulement elle eût fait un pas en arrière pour relever sa tête qui touchait le pavé, pour verser cette larme qu'on accorde à toute mort prématurée, pour dire au moins à ceux qui allaient le mettre en terre, pour dire :

— Il s'appelait Albert.

Hélas! une croix sans nom, un lit dans la tombe commune, et l'oubli plus lourd que la terre du dernier asile!...

A la vue de Tiennet Blône, le peu de pitié qui s'était fait jour par hasard dans le cœur d'Oliva s'évanouit bien vite. Elle regretta d'avoir laissé échapper sa prétendue rivale. Elle eût voulu maintenant l'avoir pour la jeter en proie à la folie de cet enfant furieux.

A présent, elle comprenait le plan de Fargeau. C'eût été là une vengeance terrible et complète.

Mais ce Tiennet! Quel démon l'avertissait donc? Comment venait-il partout où passait Berthe?

Oliva mettait cela sur le compte de l'amour.

Dans l'espèce, comme on dit au palais, le démon était censément notre ami Yaume qui avait rencontré Mazurke en regagnant le boulevard, histoire de flâner, et qui lui avait conté l'entretien de Fargeau et de Gabriel.

— Je l'aurais bien imposé d'entrer encore au

spectacle, le petit failli médecin, M. Philippe, dit Yaume avec fatuité, mais j'avais acquis la certitude que je me doutais bien que c'était fini... V'là donc qu'est bon!... Alors, le *maigréchin* (M. Fargeau) lui dit, dit-il: «Faut vous y rendre dans les appartements de madame la marquise de Beaujoyeux; si toutefois vous ambitionnez de savoir des choses qui vont vous étonner!» Que le gros en jaune (Romblon) faisait pendant ça comme ça: «Pou-ouh! pou-ouh!...» Censé comme un coucou malade... Alors le failli merle de petit médecin leuz y dit: «En vous remerciant, bien obligé, excusez!...» Alors...

Mais Mazurke était déjà loin.

— Pas l'embarras! grommela Yaume un peu piqué; il n'écoute jamais que le commencement, M. Philippe!... Alors, je vas reflâner.

Mazurke sauta dans un remise et se fit conduire rue de l'Ancienne-Comédie.

Décidément, les habitués des salons Beaujoyeux devaient avoir du drame ce soir-là. Mais ce n'était plus ce drame qui énerve: l'agonie d'une femme, ce drame sans consolation, ce deuil affreux; c'était maintenant le drame pimpant avec l'acteur favori.

Vive Dieu! Mazurke entrait en scène, le magnifique soldat dont toutes les nièces raffo-

laient; il entrait en scène par un coup de théâtre.

Il y eut un mouvement tout autour du salon. Rose de Cerceil rougit, l'enchanteresse; Azincourt, Crécy, Poitiers, montrèrent leurs dents blanches en un sourire charmant. Pervenche montra ses dents jaunes en un vilain sourire.

— Hongrie! patrie! murmura Sensitive; ça se chanterait au Café-Concert.

Guérineul songea aux neuf places vides et à la cabriole qu'il avait failli faire.

Pour des motifs différents et à des degrés inégaux, Romblon, Fargeau et madame la marquise Oliva de Beaujoyeux semblaient frappés violemment.

Mais c'était le jeune docteur Gabriel qui avait reçu de cette entrée soudaine le choc le plus rude.

Il pâlit, puis tout son sang inonda son visage.

Puis encore un sourire étrange éclaira ses traits décomposés par la rage.

Ceux qui avaient spéculé odieusement sur le désespoir de cet enfant ne s'étaient point trompés. Sa vie était dans l'orgueil. Ce qui le rendait fou à cette heure, c'était l'orgueil déçu.

Dans une seule journée, lui, M. de Marans, il avait appris tant de hontes qu'il ne se souvenait plus d'avoir commis un crime.

Il n'était pas gentilhomme! Il était bâtard! Sa mère était une femme perdue!

Oh! certes, on devient fou pour moins que cela. Mais quand on a l'âme d'un homme, on songe à sa mère d'abord, pour douter, ensuite au bonheur perdu, et cette idée puérile : *Je ne suis pas gentilhomme!* si elle vient par hasard, ne vient que la dernière.

Au fond de ces abîmes où s'écroulent parfois la joie et l'honneur d'une famille, qui pourrait s'attendre à trouver debout cette pauvre faiblesse des gens heureux : la vanité?

Gabriel était un enfant. Les poëtes ont si bien divagué en parlant de cet âge qu'on hésite à dire la vérité toute simple. Ils ont célébré en vers de toute mesure la bonté, la générosité, la candeur, etc., de la VINGTIÈME ANNÉE! Les poëtes sont aveugles ou menteurs. La vingtième année est l'âge de l'orgueil et de la faiblesse.

L'orgueil uni à la force est presque une vertu.

L'orgueil uni à la faiblesse, c'est le malheur ou le crime.

A vingt ans, l'homme le meilleur, l'homme qui sera un saint ou un héros, est en danger de devenir un misérable.

A vingt ans, la femme est une femme. A vingt

ans, l'homme est un être sans nom, qui mue, qui se forme, qui fatigue; un être à la fois débile et fanfaron, égoïste souverainement; un être capable de tout ce qui est mal, souvenez-vous-en !

Et laissez les poëtes fredonner leurs vieilles rengaines qu'ils ne peuvent plus vendre qu'en les enveloppant dans des billets de la loterie autorisée par le gouvernement. On peut gagner *un million !*

Vingt ans, c'est la crise.

Dans cette crise, il peut y avoir de la poésie, des rêves brillants, des opéras, des féeries ; mais du cœur, pas un atome.

Le cœur sommeille durant ces jours de fièvre cérébrale. Le jour où l'on devient moins poëte, on est homme, c'est-à-dire bon, brave, fort.

Ce sourire qui naissait sur le visage bouleversé de Gabriel, à la vue de Mazurke, c'était comme le suprême épanouissement de sa rage. Il trouvait son adversaire. Il était content.

— Ah ! c'est vous, M. le capitaine?... dit-il en prenant tout à coup ce ton froid qui annonce ou précède l'insulte; nous avons ensemble plus d'un compte à régler.

Il fit un pas vers Mazurke qui lui épargna la moitié du chemin.

— Je ne sais pas si nous avons ensemble des comptes à régler, M. Gabriel, répliqua ce dernier dont le regard dominait Fargeau, Romblon, Guérineul et les autres cabaleurs du théâtre de Diane; mais je sais que vous êtes la dupe d'une comédie infâme, ce qui me fait pitié... Je sais en outre que vous venez de prononcer des paroles indignes, ce qui me fâche, M. Gabriel.

Ceci fut dit rondement et d'un accent presque paternel.

— En vérité!... ricana le petit docteur; cela vous fait pitié, M. le capitaine?... Cela vous fâche?... C'est désolant, sur mon honneur!

— Gabriel, commença Mazurke qui adoucit encore sa voix, vous êtes un enfant...

Voilà le mot qui les exaspère!

— Pardieu! monsieur, interrompit le jeune docteur dont les dents, plus blanches que celles de Rose de Cerceil, grinçaient et se choquaient, vous n'avez pas besoin de m'insulter, je vous jure!

— Vous êtes un enfant, répéta Mazurke, et si vous n'étiez pas un enfant, il faudrait vous juger bien sévèrement.

— Qu'est-ce à dire?

— Je sais ce que vous avez fait, M. Gabriel.

— Vous savez...?

Fargeau se demanda si le capitaine n'avait pas, lui aussi, des rapports avec l'homme aux lunettes bleues. Il était seul à comprendre le sens exact des paroles échangées.

— Je sais tout! prononça Mazurke lentement.

Ces choses avaient pour les habitués des salons Beaujoyeux tout l'intérêt d'un imbroglio dramatique et plein de mystères. On écoutait. Nul ne songeait à remarquer ce qu'il y avait de bizarre et de peu convenable dans l'action de ces deux hommes qui venaient là, dans une maison étrangère, échanger à haute voix des explications, et peut-être des provocations.

Mazurke semblait le maître.

Bien que le commun des invités ignorât le pouvoir qu'avait Mazurke sur Romblon, Fargeau, madame la marquise, etc., personne ne s'étonnait.

On écoutait comme au spectacle.

Pendant que Gabriel cherchait une réponse, Mazurke poursuivit :

— Si vous n'étiez pas un enfant, croyez-vous que je vous pardonnerais d'avoir renié votre mère?...

— Me pardonner?... répéta Gabriel en relevant la tête avec arrogance.

Mazurke passa la main sur son front. Évidemment un douloureux souvenir était en lui.

— Renier sa mère ! murmura-t-il comme en se parlant à lui-même, c'est là un crime que je croyais impossible !... Un jour, moi, j'ai vu une mère qui détournait les yeux de son enfant, et qui lui disait : « Tu n'es pas mon fils !... »

Mazurke frémit de tout son corps, car cette mère, c'était la sienne.

— L'enfant souffrit comme on ne souffre pas deux fois en sa vie, poursuivit-il d'une voix profonde et changée, comme on ne souffre pas pour mourir...

— Quand une mère est coupable, dit Gabriel ; quand elle déshonore un nom noble...

— Tais-toi ! de par le ciel, tais-toi ! s'écria Mazurke.

— Quand une mère oublie ses devoirs au point...

— Tais-toi, te dis-je ! Ta mère est la plus pure de toutes les femmes.

Gabriel, qui gardait son sourire sarcastique, fronça le sourcil tout à coup, et fixa ses yeux hardis sur Mazurke.

— Vous la connaissez donc bien, vous ?... prononça-t-il d'une voix sourde.

— Si je la connais !...

Les poings de Gabriel se crispèrent. Une idée venait de luire dans le chaos de son esprit.

— Vous êtes son amant !... vous êtes son amant !... dit-il par deux fois.

— Oh !... s'écria Mazurke en reculant avec horreur.

— Vous êtes son amant ! répéta Gabriel en un cri extravagant ; et voyez, ajouta-t-il en se tournant vers l'assemblée stupéfaite, voyez comme un gentilhomme traite l'amant de sa mère !

Sa main se leva.

Mazurke l'abattit avant qu'elle eût effleuré sa joue.

Gabriel, ivre et affolé, se dressa sur ses pieds pour lui cracher au visage.

Mazurke lui colla sa main puissante sur la bouche.

Gabriel trépignait, écumait, criait.

— Misère !... disait Mazurke en le contenant sans effort ; misère et infamie !... Il parle de l'amant de sa mère ! Oh ! Dieu lui devait un autre fils !

Il n'y avait pas un front qui ne fût pâle.

C'était un combat à mort qui se préparait.

La marquise haletait et défaillait.

Elle enviait passionnément, au fond du cœur,

le sort de cette femme insultée par son enfant, insultée et reniée!

Car il l'aimait, lui, cette femme! Oliva traduisait en amour chacune des paroles, chacune des actions de Mazurke.

Il l'aimait, il l'aimait! Ce n'était plus un secret. Le fils lui-même ne l'avait-il pas deviné?

Oh! pour être aimée ainsi, que n'aurait-elle pas donné, Oliva jalouse et vaincue!

— Lâche!... râlait Gabriel qui chancelait sous la main de Mazurke; il faut que l'un de nous deux meure!...

— Il faut que je défende ta mère contre toi, n'est-ce pas, Gabriel de Marans?... murmurait Mazurke qui avait à la lèvre un amer sourire.

— Il faut que tu défendes ta maîtresse contre son fils déshonoré!... Tu te doutes bien que je ne suis pas venu ici les mains vides... Je ne savais pas le nom de l'infâme... Mais je savais qu'il était ici... Et j'ai des épées en bas dans ma voiture.

— Des épées!... répétèrent les femmes effrayées.

— Tu ne veux pas?... dit encore Gabriel.

— Si fait... je veux bien, répliqua Mazurke dont le calme augmentait à mesure que la fureur de Gabriel devenait plus folle.

— Viens donc ! s'écria ce dernier avec un éclat de voix.

Il s'élança vers la porte.

Mazurke marcha sur ses pas.

— Messieurs !... messieurs! s'écrièrent toutes les femmes, empêchez-les de sortir !

Quelques-uns s'ébranlèrent.

Mazurke les arrêta du regard.

— Allez avec eux au moins, insistèrent les jeunes filles, empêchez un malheur !

Mazurke était sur le seuil.

Il dit à ceux qui l'approchaient :

— Je vous défends de me suivre !

Et il disparut.

# XIX

## Où Mazurke a de l'esprit.

Personne n'osa désobéir à Mazurke.

Et d'ailleurs, chose singulière, ce n'était pas pour Gabriel que les femmes avaient peur. L'intérêt aurait dû se porter sur ce malheureux enfant, qui était le plus faible et qui était désespéré.

Le contraire arrivait.

Sans savoir, et malgré les apparences, l'instinct féminin donnait le beau rôle à Mazurke.

Rose Cerceil exprima l'opinion commune en murmurant :

— Si ce petit fou allait le blesser?...

Gabriel descendit l'escalier en quelques enjambées.

Mazurke le rejoignit sous le vestibule.

Ils montèrent ensemble dans la voiture de Gabriel.

— Quai des Augustins! dit ce dernier au cocher.

Il tira sa montre.

— Minuit et demi, ajouta-t-il en se tournant vers Mazurke; il n'y aura personne sur le quai... Nous pourrons nous battre tout à l'aise.

Mazurke était renversé dans l'angle de la voiture.

Il ne répondit pas.

Tout le monde a pu voir la cohue de voitures qui se presse au bas du Pont-Neuf, précisément à cette heure de minuit et demi. L'effet est d'autant plus bizarre que toutes les boutiques sont depuis longtemps fermées, et que les rues et les quais dorment à l'entour.

C'est un bruit assourdissant parmi le grand silence de la nuit parisienne ; c'est un mouvement, un embarras : cochers et chevaux se hâtent, sentant le lit et l'écurie.

Fiacres honteux qui couvrent du voile banal de leurs stores des amours de hasard, brillants

équipages qui se sont encanaillés par fortune dans la boue du boulevard du crime, coupés qui ont été rire au vaudeville, calèches qui ont été pleurer au Gymnase, citadines qui ont dévoré vingt-huit actes et soixante et quinze tableaux au théâtre de l'Ambigu-Comique, tout cela se mêle, tout cela roule et se croise avec quelque carrosse littéraire revenant de l'Odéon.

Cela dure une demi-heure. Puis le silence revient avec la solitude.

La voiture qui emportait Mazurke et Gabriel tomba au beau milieu de la bagarre. Le cocher, qui dormait aux trois quarts, au lieu de garder sa droite à l'embouchure de la rue Dauphine, prit du champ pour tourner, se laissa séparer du trottoir et fut dès lors obligé de couper en biais la ligne du quai, mettant le désordre dans le courant des équipages, fiacres, etc., qui descendaient vers le faubourg Saint-Germain.

Des jurons, il en plut! Des malédictions, des menaces, mais pas de coups. Rarement les cochers parisiens oublient la prudence.

Cependant le mouvement cessa peu à peu. Il y avait un bel et bon embarras, compliqué de débris de timons et de capotes défoncées.

Gabriel et Mazurke sautèrent sur le pavé. Gabriel avait les épées.

Au moment où ils cherchaient à louvoyer au travers de tous ces véhicules empêchés, un cri faible retentit à l'oreille de Mazurke.

Il se retourna et vit au fond d'un cabriolet-milord, dont la capote était baissée, une femme qu'il ne reconnut point. Elle se penchait pourtant. Mazurke continua sa route.

La femme leva le tablier du cabriolet et descendit résolûment, au risque de se faire écraser vingt fois.

Malgré le voile épais qui couvrait son visage, on pouvait aisément deviner qu'elle était toute jeune et charmante.

Mazurke et Gabriel s'arrêtèrent derrière le marché de la Vallée.

Gabriel jeta une épée aux pieds de Mazurke.

— Allons, dépêchons ! dit-il.

— Êtes-vous bien fort à ce jeu-là? demanda Mazurke.

— Oh ! s'écria Gabriel, ne raillez plus ici !... Vous avez payé mon amitié par la plus lâche des trahisons...

— Vous, dit Mazurke, M. le docteur Gabriel, vous ne m'avez pas payé du tout les dix mille francs que vous me devez.

— Est-ce un prétexte pour reculer, monsieur?

— Du tout!... je vous attends bien tranquillement, comme vous voyez... C'est un fait que je constate.

Le contraste était complet entre ces deux hommes, dont l'un écumait de fureur, tandis que l'autre gardait un calme méprisant qui, désormais, ne devait guère se démentir, suivant toute apparence.

Gabriel tomba en garde.

Rien qu'à voir la façon dont il engagea le fer, l'issue du combat ne pouvait être un instant douteuse. Son épée tremblait et frémissait sur celle de Mazurke, qui était immobile et ferme comme si elle eût été rivée à des doigts de marbre.

Gabriel était assez beau tireur néanmoins, et, sans la fièvre qui le tenait, Mazurke aurait été forcé de jouer serré.

Il attaqua de fougue, négligeant de se couvrir, et porta coup sur coup les cinq ou six bottes qui défrayent les assauts de salle.

Mazurke parait et ne ripostait pas.

— Il me semble qu'on crie là-bas!... dit-il au bout d'un instant; écoutez donc, s'il vous plaît.

Comme Gabriel ne s'arrêtait pas, Mazurke prit son épée dans un croisé et la jeta sur la chaussée.

— C'est pour écouter..., dit-il en manière d'excuse.

Une voix de femme se faisait entendre en effet dans la direction du Pont-Neuf.

Et l'on pouvait distinguer parfaitement le nom de Gabriel!

— Qu'est-ce que cela peut être? pensa tout haut Mazurke.

— Que vous importe, monsieur, puisque c'est moi qu'on appelle? s'écria le docteur blond.

— Cela m'importe beaucoup, répliqua Mazurke. Figurez-vous, M. Gabriel, que je suis obligé de m'occuper de vous plus que vous ne pensez...

— Ah!...

— Plus que vous ne valez, continua Mazurke.

— Monsieur!...

— Plus que je ne voudrais surtout!...

Il donna un petit coup de lame sur les doigts de Gabriel, qui cherchait à reprendre son épée.

— Mais c'est une dame qui nous arrive!... poursuivit-il.

— Arrêtez! arrêtez! dit la jeune femme du cabriolet-milord qui accourait essoufflée.

— Clémence ! s'écria Gabriel stupéfait.

C'était en effet Clémence, qui avait vu les épées au moment où Gabriel les sortait de la voiture, et qui s'était élancée sur les traces des deux adversaires.

— Au nom de Dieu ! répéta-t-elle, arrêtez !

Sa détresse n'était pas tout à fait en rapport avec la situation, il faut bien le dire ; mais elle ne pouvait pas deviner la bizarrerie de ce combat inégal.

Elle pensait arriver entre deux hommes qui s'égorgeaient, et se jeter au milieu des épées.

— Gabriel ! Gabriel ! poursuivit-elle, songez à votre mère !

Il n'y songeait que trop.

— Et vous, M. Mazurke, dit-elle encore, par pitié !...

— Elle sait son nom !... pensa Gabriel.

— J'ai l'honneur d'être connu de vous, mademoiselle ? demanda Mazurke étonné.

— Oui... oui..., répondit la jeune fille.

Elle ajouta de manière à n'être entendue que de lui seul :

— Lucienne...

Gabriel avait croisé ses bras sur sa poitrine.

— Je n'ai assurément aucun droit de contrôler les actions de mademoiselle Clémence

Lointier, dit-il avec amertume ; mais la trouver ici... toute seule... à cette heure !

— Je me rendais chez M. Mazurke..., répondit étourdiment Clémence.

— Chez moi ?... répéta Mazurke.

— Ah ! fit Gabriel ; la nuit ?...

Il se tourna vers son adversaire.

— Vous êtes décidément un homme très-heureux, M. le capitaine ! dit-il en essayant de retrouver des inflexions sarcastiques.

— Allez-vous l'insulter, elle aussi ? prononça Mazurke qui devinait bien que cette jeune fille aimait Gabriel, mais qui ne comprenait pas les motifs de sa démarche.

— L'insulter ! repartit le docteur ; pardieu ! vous êtes là pour la défendre... Et d'ailleurs, je n'ai qu'à me louer du hasard qui m'apprend le secret des nuits de mademoiselle...

Il se complaisait à frapper, le petit et l'impuissant qu'il était !

— Taisez-vous ! dit Mazurke.

Clémence pleurait.

— Oh ! balbutia-t-elle parmi ses larmes, c'était pour vous, Gabriel... pour votre sœur... pour votre mère...

— Est-ce que ma sœur a aussi sa part de jolis secrets ? demanda-t-il.

Il ne respectait plus rien.

— Taisez-vous! dit encore Mazurke dont la joue devenait pâle.

— Si vous voulez que je me taise, répliqua le docteur, laissez-moi ramasser mon épée.

Mazurke poussa l'arme du pied. Gabriel s'en saisit avec le râle de la rage satisfaite.

La colère prenait Mazurke, à la fin. Cet enfant qui s'instituait le juge impitoyable de tout ce qui l'entourait, de tout ce qui l'aimait, cet enfant qui avait tant de choses à se faire pardonner, et qui ne pardonnait rien, lui inspirait tout à l'heure encore une compassion mêlée de mépris.

Mais il avait outragé Lucienne en passant.

Lucienne qui était sa sœur!

Le sang montait au cerveau de Mazurke.

Clémence devina sans doute ce qui se passait en lui; car elle joignit les mains.

— Oh! monsieur! monsieur! murmura-t-elle, ayez pitié de lui!

Gabriel eut envie de la tuer.

— Pitié! s'écria-t-il; je vous aimais, vous, et je vous déteste!... Dites-lui plutôt de se hâter... Quand il m'aura couché là sur le pavé, il restera encore assez de nuit pour le rendez-vous que je gêne...

Clémence couvrit son visage de ses mains.

Mazurke garda le silence cette fois. Mais sa colère montait.

La fierté de Clémence ne se révoltait point. C'était son cœur qui saignait.

Car, avant de voir Gabriel sous cet aspect odieux, elle le connaissait. Elle aimait Gabriel, nous l'avons déjà dit, mais elle ne l'estimait pas.

Et parmi les souffrances de sa vie triste, cette souffrance-là était la plus amère.

— Je demande pitié pour vous, Gabriel, dit-elle, parce que, si vous êtes coupable, vous êtes aussi bien malheureux !

— J'ai mon épée, monsieur, interrompit le docteur, défendez-vous !

— Écoutez ! s'écria Clémence épouvantée, écoutez-moi... Il est peut-être encore temps de sauver votre mère, votre sœur et moi-même... J'allais chez le capitaine, puisqu'il vous faut une explication, j'y allais pour implorer son secours... Lucienne est en larmes, attendant votre mère qui ne revient pas...

— C'est cela ! dit Gabriel en reprenant sa garde ; tout le monde dans le secret... notre honte au grand jour !... Allons, monsieur, allons ! Je ne m'inquiète plus, moi, d'une mère

qui m'a déshonoré, d'une femme qui m'a trahi, d'une sœur qui sans doute est perdue!...

— Taisez-vous! prononça une troisième fois Mazurke.

Sa voix fit trembler Clémence.

Gabriel, au contraire, se prit à ricaner.

Cela ne dura pas.

La colère de Mazurke, une de ces belles colères, comme il en avait parfois, pas souvent, la colère du lion piqué par le moucheron, éclata en ce moment.

— Ah çà! petit malheureux! s'écria-t-il en tombant en garde à son tour, penses-tu que je vais m'amuser longtemps avec toi?...

Il para prime au coup droit que lui porta Gabriel, passa sous l'épée et planta son pied sur la gorge de Gabriel renversé.

— Ne le tuez pas! ne le tuez pas! supplia Clémence qui s'agenouilla.

Mazurke se mit à rire.

Il prit les deux épées et les lança dans la rivière par-dessus le parapet du quai.

Gabriel, étouffé, ne parlait plus.

— Le tuer! dit Mazurke; voilà le diable!... les pauvres bonnes âmes ne sont pas aimées, mais ces petits coquins qui outragent leur mère, qui insultent leurs maîtresses, qui salissent le

nom de leur sœur, même quand leur sœur est un ange!... ces bambins sans force ni cœur, qui ont tous les vices et qui volent, pardieu! qui volent comme des échappés de Brest... car vous avez volé votre mère, M. le docteur, je sais cela!... eh bien! on les adore!... Des femmes belles, pures, choisies.

— Monsieur! oh! monsieur!... priait Clémence.

— Le tuer!... reprit Mazurke, ce serait justice!... le tuer d'un coup de pied, comme un chien!... Mais moi-même qui parle, croiriez-vous que je l'aime, ce gamin à diplôme, ce docteur pour rire?... Non, non, mademoiselle, je ne veux pas le tuer... et j'ai même de bonnes raisons pour cela! ajouta-t-il dans sa moustache; mais que voulez-vous que je fasse de lui?... Si je le lâche, il va s'attacher à nous comme un roquet enragé... J'y songe, il nage très-bien... si je l'envoyais faire un plongeon ici près?

Il montrait la rivière avec un grand sérieux.

Gabriel eut un tressaillement sous le pied qui l'étranglait.

Évidemment, cette motion n'était pas de son goût.

— Soyez généreux !... dit Clémence.

— Allons ! s'écria Mazurke, je ne le jetterai pas à l'eau... mais c'est uniquement pour vous faire plaisir, mademoiselle.

Il se gratta le front.

— Comment faire pour se débarrasser de lui ?... murmura-t-il.

Une idée lui vint, et il eut un franc éclat de rire.

— J'ai mon affaire ! s'écria-t-il.

Il prit Gabriel à bras-le-corps et le souleva de terre comme un paquet.

Le petit docteur s'agitait et criait, mais c'était peine perdue. Mazurke, chargé de son fardeau, traversa le quai au pas de course, gagna la première porte cochère et en fit jouer le marteau à tour de bras.

Le portier, réveillé en sursaut, tira le cordon.

Mazurke entra, déposa Gabriel sous la voûte, et referma la porte sur lui.

— En route ! cria-t-il ensuite : le concierge va faire une enquête... Nous avons le temps de gagner la voiture !

Gabriel hurlait comme un diable et demandait le cordon.

Le portier, fonctionnaire scrupuleux, voulut

voir quel était l'intrus qui troublait le repos de ses administrés.

Quand on rendit la liberté à ce pauvre Gabriel, Mazurke et Clémence étaient loin.

# XX

## Le boudoir de Paoli.

Mazurke disait à Clémence, dans la voiture louée par cet infortuné Gabriel :

— C'est la première fois que je vous vois, mademoiselle, mais nous sommes de vieilles connaissances... Vous me demandez si j'aime Lucienne!... Oh ! la chère enfant, Dieu sait que mon cœur est tout à elle... et à sa mère aussi, mademoiselle, car nous nageons, voyez-vous, dans un océan de mystères... Il y a désormais entre Lucienne et moi un obstacle... un grand obstacle, ajouta-t-il en soupirant, et ces obstacles-là ne se brisent, hélas ! ni à coups de poing

ni à coups d'épée... Mais il y aura temps pour tout, et ce qu'il faut d'abord, c'est sauver Berthe...

— Berthe!... répéta Clémence.

— Ai-je dit Berthe? Je veux parler de sa mère...

— Madame de Marans?

— Oui, madame de Marans... Dites-moi tout ce que vous savez... absolument tout!

Clémence obéit.

— C'est à peu près ce que le hasard m'avait appris à moi-même, dit Mazurke quand la jeune fille eut achevé; seulement, vous ignorez les motifs de cette guerre acharnée, lâche, cruelle, que l'on fait à une pauvre femme... Moi, je les sais.

Il y eut un instant de silence. Le fiacre roulait vers la rue du Regard.

Mazurke reprit :

— Il n'y a pas à sortir de là, c'est de l'argent qu'il faut!... Si ces gens-là combattaient au grand jour, j'entrerais avec vous chez madame de Marans, j'y resterais, et nous verrions bien!... Mais j'aurais beau être là, je ne pourrais empêcher le scandale de grandir au dehors... Madame de Marans a reçu un dépôt; madame de Marans, la digne femme, la mère héroïque,

a pris un faux nom pour monter sur les planches... Gabriel doit de grosses sommes... Demain, on viendra réclamer le dépôt confié... demain, on montera quelque comédie diabolique... Je ne sais pas, moi!... Soyez sûre, mademoiselle, qu'ils tenteront un dernier effort pour l'écraser sous la honte... Eh bien! j'aurai de l'argent demain...

— Si vous vous éloignez, murmura Clémence, il me semble que le danger renaîtra plus terrible.

— Bah! fit Mazurke, une nuit est bientôt passée... ces gens-là ne tenteront rien par la violence, attendu qu'ils me savent là. D'un autre côté, on ne réclame pas les dépôts la nuit... Et pour envenimer un malheur par la calomnie, il faut encore attendre que les vipères du quartier soient éveillées... En résumé, voici la position : je n'ai pas un sou vaillant; j'ai besoin de deux ou trois milliers de louis... Il est une heure du matin... je prends jusqu'à cinq heures pour chercher un trésor... Est-ce trop?

Mazurke souriait.

Clémence avait foi en lui. Le ton léger et fanfaron, auquel Mazurke revenait toujours, l'aurait choquée énergiquement chez un autre, mais chez Mazurke rien ne choquait.

Il avait bien un peu de ce qu'on appelle *mauvais ton* en province, et *mauvais genre* dans la rue Saint-Denis, à Paris; mais c'était si franc, si rond, si chaud! C'était charmant.

Que voulez vous? Un monsieur qui a *bon ton,* un marchand de foulards qui a *bon genre,* c'est laid comme une redingote sanglée, comme un jeune premier de vaudeville, comme une cravate blanche empesée; c'est laid comme un mannequin de coiffeur; c'est plus laid qu'une gravure de modes, plus laid qu'un gentilhomme juif, presque aussi laid qu'un ténor à bonnes fortunes!

Mazurke était beau, il était noble, gai, jeune; il était fier, il était grand.

Il n'eût pas souri, le pauvre Mazurke, s'il avait su ce que Berthe souffrait en ce moment.

Mais il ignorait tout ce qui regardait Berthe: depuis sa sortie du théâtre de Diane il l'avait cherchée, il l'avait manquée, à cause du départ précipité de la malheureuse femme, qui s'était en quelque sorte enfuie, promettant à Grièche les dix mille francs du dépôt.

Grièche à cet instant où madame Lovely partait, Grièche n'insultait plus, car elle savait que madame Lovely pourrait, en effet, se procurer les dix mille francs; mais à quel prix!

Grièche avait pitié.

La rencontre de Yaume avait poussé Mazurke vers la maison Beaujoyeux. Son idée était que Berthe avait pu être entraînée dans ce repaire. Quant au motif qui l'y avait réellement amenée, comment l'eût-il deviné?

A son arrivée dans les salons Beaujoyeux, Berthe n'y était plus. Ce qui avait pu se passer là, nul ne le lui avait dit. Sa querelle avec le docteur Gabriel était venue tout de suite.

En calculant les heures, Mazurke devait croire que Berthe était rentrée maintenant, et que Clémence allait la retrouver chez elle.

Il souriait tout bonnement, parce qu'il se voyait au bout de ses peines. Il n'avait plus à chercher; il n'avait qu'à combattre. Cela lui plaisait.

Il souriait, parce qu'il songeait à ce lit de pièces d'or où il avait couché la veille.

Il s'orientait d'avance et il se disait :

— Vive Dieu! il faudra bien que je le retrouve !

La voiture s'arrêta, rue du Regard, devant l'entrée commune de l'hôtel Lointier et de la maison de Marans.

Comme Clémence descendait, Mazurke lui baisa la main et lui dit :

— Merci, mademoiselle, pour la tendresse que vous leur portez!... Dites-leur que désormais elles ont un ami qui veille sur elles... Madame de Marans un frère... et Lucienne...

Il hésita.

— Et Lucienne un père!... acheva-t-il comme à contre-cœur.

— Un père?... répéta Clémence étonnée.

— Du diable! s'écria Mazurke; pas encore, en définitive!... Ce qui est sûr, c'est que je l'aime comme si j'étais son père, sa mère, son mari, et cent fois davantage... Adieu, mademoiselle!

Il tourna le dos et remonta dans la voiture.

— Elle sera heureuse...,pensa Clémence, qui poussa un gros soupir.

Il n'y avait pas d'envie dans ce soupir.

Mazurke était bien beau. Mais Clémence songeait à ce pauvre petit Gabriel, vaincu sous ses yeux, battu, écrasé sous la honte et le ridicule: chose mille fois pire, en amour, que le crime lui-même!

Et Clémence le plaignait, et Clémence l'aimait!

C'était une excellente et délicieuse enfant que cette blonde Clémence. Mais au fond de ce persistant et miséricordieux amour, il y avait

peut-être un tout petit mystère d'égoïsme.

Tout petit, vous entendez bien, large au plus comme ces *grains de beauté* qui font tache si gracieusement sur votre cou blanc, madame.

Ce petit mystère, nous ne l'éclaircirons pas.

Pourquoi se montrer sévère? Un *grain de beauté* moral, une jolie petite tache brune sur la blancheur de l'âme...

---

C'était un boudoir appartenant au genre ravissant...

Et combien de *gentlemen*, vicomtes ou simplement courtiers, étaient entrés là, le lorgnon dans l'œil en mâchonnant :

— Adorable ! adorable !

Bergères-Pompadour, secrétaire en nacre avec des miniatures rosées, lit de repos au-dessus duquel deux Amours suspendaient de molles draperies ; des tableaux mignons ; quelques marbres potelés, et les porcelaines si chères aux femmes de goût !

Pour adoucir le jour, la dentelle et la soie.

Pour amortir les pas, un tapis discret où les éperons eux-mêmes se taisaient.

Adorable ! adorable !

Mais pourquoi mettre un prie-Dieu là-bas, dans ce coin ?

Quand vous vous repentirez, Madeleine, ce prie-Dieu vous sera un remords.

Un prie-Dieu n'est pas fait pour supporter la cravache d'un centaure ou le chapeau d'un loup-cervier amoureux.

Madeleine! ô Madeleine! gardez le prie-Dieu pour plus tard!

La Madeleine de se boudoir n'en était pas du tout à se repentir; elle avait nom madame Paoli.

Nous entrons chez elle un quart d'heure après son départ des salons Beaujoyeux.

Il était plus de minuit.

Madame de Marans était seule dans le boudoir, parce que madame Paoli avait couru chez M. Raymond Lointier pour lui dire :

— Victoire! la citadelle est rendue.

Ceci était un peu en contradiction avec les ordres de M. André Lointier, pour qui elle avait travaillé depuis deux jours; mais la belle Milanaise n'avait jamais le moindre scrupule de conscience quand il s'agissait de gagner cent louis.

Albert lui avait promis cent louis de la part de M. Raymond Lointier.



Et, à considérer la passion que M. Raymond Lointier avait mise dans toute cette affaire, Paoli ne craignait point de le voir se dédire.

Ce soir même, n'était-il pas encore au théâtre de Diane à écouter la Lovely?

Paoli l'avait reconnu derrière la grille à demi relevée de sa loge.

Elle était sûre d'être bien reçue.

En quittant madame de Marans, elle lui avait dit :

— Vous n'attendrez pas longtemps.

Berthe restait donc toute seule, la pauvre femme!

Chaque lieu consacré a son caractère indélébile. Si peu expérimenté que l'on soit, on ne prend pas le cabinet d'un notaire pour le réduit d'un artiste, le bureau d'un marchand pour la retraite d'un penseur.

Le boudoir de Paoli avait une physionomie tranchée.

Impossible de s'y méprendre.

Berthe sentait son cœur se soulever, puis défaillir.

Elle s'était laissée tomber sur un fauteuil. Ses deux mains serraient ses tempes.

Il n'y avait rien dans son cerveau, sinon une angoisse confuse et terrible.

Elle ne pensait pas.

Ses yeux restaient cloués au tapis, comme si elle eût craint de voir les objets environnants.

Sa pose était effrayée et comme ramassée. Elle craignait autant de toucher que de voir.

Avait-elle bien mesuré ses forces, avant d'affronter cet odieux martyre ?

Elle, Berthe ! le cœur noble, la vertu fière ! Elle qui était mère et qui adorait ses enfants ! Elle dans ce lieu !

Mais ce lieu parlait ! mais ce lieu ne cachait rien ! Mais ce lieu étalait au contraire sa spécialité facile !

Ce n'était pas même l'amour que respirait ce lieu !...

Berthe s'affaissait, brisée, dès le premier pas.

Ses poumons refusaient l'air parfumé de ce temple impur.

Elle ne voulait plus. Sa vaillance tombait. L'héroïsme lui-même est faible devant ces horribles nausées qui étreignent et retournent le cœur.

Berthe songeait à fuir.

Lucienne ! elle voyait Lucienne ! sa fille ! et il lui semblait que l'œil de Lucienne était sur elle. Sa tête se perdait.

Oh ! s'il n'avait fallu que mourir !...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Elle se leva. Ses jambes chancelaient.

Elle se mit à genoux devant le prie-Dieu.

Mais avant que sa bouche eût trouvé une parole de prière, elle se redressa épouvantée.

L'idée de prier, en ce lieu, lui apparaissait comme un sacrilége.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Gabriel ! Gabriel ! l'enfant adoré ! le fils de Lucien ! Gabriel qui avait été le rêve heureux de la jeune mère ! son espoir et son courage.

Gabriel ! ô mon Dieu ! mon Dieu !

Gabriel ! sa joie et son orgueil ! Un voleur !

Ou bien le fils d'une voleuse !

Car ce dépôt, si l'on voulait prétendre que Gabriel ne l'avait pas enlevé, il fallait dire :

— C'est moi !...

Voleur ou fils d'une voleuse !

Hélas ! un abîme sans issue !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce Gabriel, Berthe s'en souvenait, quand il était enfant, les mères le lui enviaient.

Un chérubin tout rose avec de grands cheveux bouclés !

Et son sourire d'ange heureux !

Oh ! dans le jardin, quelques heures aupa-

ravant, Berthe l'avait vu pâle, les cheveux épars, le blasphème à la bouche !

Il avait dit :

— C'est donc bien vrai, cela, ma mère ?

Et il lui avait montré une lettre où on l'appelait bâtard.

Une lettre qui disait :

« Votre mère est une femme perdue ! »

Pauvre Berthe ! elle savait bien qu'elle n'avait plus même l'amour de son fils pour prix de son terrible sacrifice.

Gabriel l'avait repoussée.

Mais il fallait le sauver, Gabriel ! Avant de songer à mourir, il fallait le racheter !

— Pour lui ! pour lui !... murmurait-elle en joignant ses mains glacées.

---

On dit qu'à l'heure où la porte de la prison s'ouvre pour la dernière fois, quand le geôlier entre et annonce que l'heure du supplice va sonner, on dit que l'agonie du condamné fait trêve.

Il se redresse en face de la mort.

Le bruit d'une voiture se fit entendre dans la rue.

Berthe pressa sa tête à deux mains.

La porte cochère s'ouvrit.

Des pas montèrent l'escalier.

Berthe leva les yeux au ciel, ses beaux yeux chargés de larmes; elle croisa ses bras sur sa poitrine et attendit.




# XXI

## Lucien.

M. Raymond Lointier entra, guidé par Paoli.

Paoli le conduisit à un siége et sortit après avoir fait à madame de Marans un signe d'intelligence.

Un quart d'heure auparavant, ce signe d'intelligence aurait blessé Berthe au plus sensible du cœur.

Mais, en ce moment, elle n'y prit point garde.

L'aveugle, qui s'était assis, attendit une minute.

Au bout de ce temps, il demanda :

— Êtes-vous sortie, madame Paoli ?

Personne ne répondit.

La voix de l'aveugle changea.

— Voulez-vous vous approcher de moi? murmura-t-il d'un ton timide et doux comme une prière.

Berthe n'hésita pas.

Elle s'approcha. Et comme la main de l'aveugle tâtonnait et cherchait, elle lui donna sa main.

Ils étaient donc là l'un près de l'autre, Berthe et Lucien, seuls dans une chambre close, plus près encore que la veille, lorsque Lucien s'était penché sur Berthe évanouie dans le jardin de la maison de Marans.

M. Fargeau avait dit alors :

— Ils ne se reconnaîtront jamais!

Dès que Lucien eut la main de Berthe entre les siennes, il ne parla plus.

Une expression de pitié triste était venue à son front.

Cette main était froide comme la main d'une morte.

Bien qu'elle sût qu'elle était en face d'un aveugle, Berthe n'osa pas relever les yeux.

Entre ces deux êtres qui s'aimaient depuis qu'ils sentaient leur âme, qui se cherchaient; entre ces deux cœurs dont la tendresse avait résisté au temps et à l'absence, y eut-il, à cette

heure, ce courant électrique, ce mystérieux contact dont on parle dans les livres?

Nous ne savons.

Parler en sceptique des secrets de l'âme ne convient ni à nos sympathies ni à nos croyances.

Mais il nous convient moins encore de mentir ou de disserter à faux.

Voici ce qui se passa dans la vérité vraie :

Lucien pensait tout naturellement à Berthe, puisque c'était la pensée de Berthe qui l'avait amené là.

En ce moment, le souvenir de Lucien était aussi dans l'esprit de Berthe, parce que, aux heures de souffrance suprême, le passé heureux renaît toujours dans la mémoire.

Mais l'idée ne vint pas à Lucien que la femme dont il tenait la main pût être Berthe.

Et Berthe n'eut pas un seul instant la pensée que cet homme aveugle pût être Lucien.

Ce fut ce dernier qui rompit le silence.

— Comme votre main est froide! dit-il; vous souffrez?

— Oui, répliqua Berthe, je souffre.

En parlant, elle releva les yeux, parce que cette voix éveillait en elle une vague et incompréhensible émotion.

Lucien avait toujours son bandeau sur les yeux.

Berthe n'avait garde de reconnaître son voisin de la rue du Regard. Elle l'avait aperçu à peine, une fois ou deux, au fond de sa voiture fermée.

Elle ne connaissait que M. André, le frère aîné.

Ce qu'on voyait du visage de Lucien ne pouvait faire naître qu'un sentiment : la pitié.

Mais Berthe était-elle en position d'avoir pitié ?

Elle ne remarqua point que cet homme était beau et jeune encore; elle vit seulement la pâleur maladive de sa joue et l'expression de résignation douce qui était autour de ses lèvres.

Lucien sentit qu'elle le regardait.

— Je vous fais peur ?... murmura-t-il encore.

— Non, répondit Berthe; demain, je serai morte.

Lucien tressaillit et lâcha la main de Berthe, qui tomba le long de son flanc.

— Morte ! répéta-t-il tandis que ses membres tremblaient; on dit que vous êtes belle comme un ange... belle et jeune... Vous avez une voix qui semble ravie aux concerts du ciel... une voix comme je croyais... une voix qui me rappelle...

Il s'arrêta et reprit :

— Mais c'est de vous qu'il faut parler... Vous êtes donc bien malheureuse ?

— Puisque je suis venue..., commença Berthe.

— Oui... oui... rendez-moi votre main, madame... Vous êtes venue... donc vous êtes bien malheureuse!... C'est vrai... puisque vous avez de l'honneur!

Berthe lui avait rendu sa main.

Une larme vint à ses yeux pendant qu'elle répétait :

— De l'honneur!...

— Je le sais bien! dit l'aveugle avec vivacité. J'en suis sûr!

Puis il ajouta en souriant :

— Moi aussi, madame, j'ai de l'honneur!

Berthe le regarda, étonnée.

— Non, non, poursuivit l'aveugle, vous ne mourrez pas!... Et je suis bien heureux, allez, que vous soyez venue!... Mourir, vous!... Dieu est bon, madame! Regardez-moi!... ai-je l'air d'un homme qui marchande le malheur des femmes?

— Vous avez l'air bon, murmura Berthe.

— Je suis seul... tout seul sur la terre... avec un souvenir qui est mon bonheur et mon malheur... mais je vous dirai ma pauvre histoire... Écoutez-moi d'abord... Voulez-vous que je sois votre frère?

— Mon frère!... dit Berthe qui croyait rêver.

— Il y a bien longtemps que vous êtes ma sœur, vous ! reprit l'aveugle ; j'allais vous entendre à ce petit théâtre..... Et voyez ce que c'est ! en vous écoutant, je me disais : « Elle souffre !... Comment faire pour la consoler ?... » Quand on est aveugle, madame, on devient timide comme un enfant... je n'osais pas..... Alors, je me suis servi de cette femme, madame Paoli... Et quand elle m'a rapporté un *non* pour réponse, j'ai pensé : « Tant mieux ! elle est heureuse sans doute... Elle n'a pas besoin de moi... »

— Que Dieu vous récompense, monsieur ! murmura Berthe.

— Et maintenant, reprit encore Lucien qui parlait vite, comme s'il eût été pressé d'épancher son cœur trop plein, et maintenant que vous êtes venue, je dis une seconde fois : « Tant mieux !... » car je suis riche... car je vous aime !... Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?.... Je vous aime comme peut aimer une pauvre âme remplie par un souvenir... Ce n'est pas de l'amour, madame, quoique votre voix, bien souvent, et ce soir encore, m'ait plongé dans une véritable extase... C'est une tendresse si bonne et si douce qu'elle suffirait presque à me consoler... et depuis vingt ans, je ne me souviens pas d'avoir éprouvé une joie si vive que celle qui

m'est donnée par la certitude de vous tirer de peine.

Il y avait dans l'accent de l'aveugle tant de vérité, tant d'émotion naïve, que Berthe ne pouvait douter.

Et pourtant était-ce bien possible ?

Ces choses arrivent-elles ?

Berthe surtout, Berthe qui n'avait rencontré dans la vie qu'amertume et déception, Berthe qui avait été si amèrement éprouvée, ne devait-elle pas écouter la voix qui s'élevait au dedans d'elle-même et qui lui disait :

— Impossible ! impossible !

Est-ce au fond de l'abîme qu'on trouve ainsi le paradis ouvert ?

Il y avait un fait incontestable et désolant : elle était là par l'entremise de madame Paoli.

Sa présence sanctionnait un marché.

Et cet homme qui lui disait : « Soyez ma sœur, » cet homme ne pouvait rien ignorer ! Il savait qu'elle venait chercher de l'argent !

Berthe était entrée là, soutenue par l'idée de la mort. Elle accomplissait le plus horrible et le plus sublime des sacrifices.

Mais ce qui était sublime dans ce sacrifice n'apparaissait point au dehors. La honte seule se montrait.

Pour l'aveugle, qu'était Berthe, sinon la femme malheureuse ou coupable qui cède au désespoir et qui dit : « Je donne mon honneur pour garder ma vie? »

Une chanteuse, en outre, notez cela, une chanteuse de petit théâtre !

Et cependant l'aveugle semblait craindre d'offenser avant tout. Il hésitait même à proposer cet argent qu'on était venu chercher.

Était-ce un fou?

Car Berthe ne soupçonnait pas qu'on pût railler son agonie.

Il est dans l'essence même du malheur d'espérer aisément. C'est le suprême bienfait de la miséricorde de Dieu.

Berthe repoussa de force les doutes de sa raison révoltée.

Elle se prit à regarder l'aveugle, et comme son visage exprimait la bonté, rien que la bonté, Berthe eut confiance.

— Vous m'écoutez, n'est-ce pas? demanda Lucien.

— Oh! oui... je vous écoute, répliqua Berthe.

— Et vous me croyez?

— Il y a des gens si malheureux qu'on n'oserait les tromper!

— C'est donc votre malheur seulement qui

vous fait croire? s'écria Lucien tristement; mais, plus tard, vous m'aimerez un peu, madame... je ne demande rien...

Berthe fut prise d'un élan soudain, qu'elle dut attribuer à la reconnaissance.

Elle baisa la main de l'aveugle.

— Que faites-vous? dit-il en pâlissant.

Puis il ajouta :

— Une sœur ne baise pas la main de son frère... Vous ne voulez de moi que comme bienfaiteur... J'accepte ce rôle, madame : j'avais trop espéré.

— Que voulez-vous que je vous dise? s'écria Berthe; vous ne me connaissez pas... vous ne savez pas ce qui m'excuse...

Lucien sourit.

— Vous êtes orgueilleuse..., dit-il doucement; vous ne voulez pas me laisser le bonheur de mon ignorance.... Et si je vous devine, moi, madame!... Si je sens avec mon cœur ce qu'un autre lirait peut-être sur votre beau visage... Si mon âme vous voit noble, pure, chrétienne, subissant le plus poignant de tous les martyres!...

— Vous me connaissez?... balbutia Berthe épouvantée, cette Paoli vous a dit?...

Lucien secoua la tête lentement.

— Elle ne m'a rien dit, madame... rassurez-

vous... Je sais que vous vous appelez Lovely... Si vous avez un autre nom, je l'ignore.

— Non! non! prononça Berthe avec vivacité, je n'ai pas d'autre nom!...

— Vous ne savez pas mentir, madame!

Il y eut un silence.

— Vous ne savez pas mentir, madame, répéta l'aveugle après quelques instants ; ce que vous coûte la démarche qui vous a mise en face de moi, c'est votre secret. Je puis le deviner vaguement... je ne vous le demanderai jamais ; ce n'est pas à vous de vous faire connaître, puisque, si vous acceptez mon aide, c'est moi qui vous serai redevable. Prenez, je vous en supplie, chaque parole que je prononcerai au pied de la lettre... Ne croyez point à une délicatesse romanesque ou exagérée : j'ouvre si rarement mon pauvre cœur!... De quel poids pèsera dans la balance ce que vous voudrez bien accepter de moi auprès de cette joie que j'éprouve!... Madame, je vous le dis parce que cela est vrai : c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.

Berthe ne répondait plus.

Que répondre? Cet homme était pour elle comme un ange descendu du ciel.

Et il eût été aussi raisonnable d'espérer la

venue d'un ange que de croire, avant de l'avoir vu, à l'existence d'un pareil homme.

Berthe remerciait Dieu silencieusement.

Toute crainte avait disparu de son cœur.

Elle se sentait sauvée.

Parmi les larmes qui mouillaient encore sa paupière, il y avait un beau sourire.

— Je ne veux pas que vous gardiez un doute, reprit l'aveugle en reposant sa tête contre le dossier de la bergère où il s'asseyait : je ne veux pas même que vous gardiez un motif d'être étonnée... je veux que vous arriviez à vous dire : « S'il m'a servie, moi, j'ai fait plus, j'ai mis un véritable baume sur sa blessure... Je suis sa bienfaitrice... »

— Oh !... voulut interrompre Berthe.

— Écoutez-moi, madame : vous jugerez si je dois vous rendre grâce.

« Je n'ai eu qu'un seul amour dans ma vie ; c'était avant d'être aveugle.

« J'étais jeune, heureux, confiant dans l'avenir. On m'aimait. Celle qui m'aimait était belle entre toutes, et bonne, et noble, et sainte !

« Dieu qui l'avait faite si supérieure aux autres femmes l'avait, en revanche, affligée d'un grand deuil.

« Elle était aveugle... »

Berthe tressaillit. Sa taille se redressa, roide et tendue.

Lucien sentit sa main trembler.

Il poursuivit d'une voix altérée par l'émotion :

— Pourquoi cacher la folie de mon espoir?... Vous êtes artiste... elle était artiste... Eh bien, oui! j'ai pensé parfois... Madame, vous l'avez peut-être rencontrée, car votre main vient de frémir dans la mienne!

— Moi?... fit Berthe au hasard.

— Une cantatrice aveugle...

— Jamais! monsieur.

La joue de Berthe était pâle comme la joue d'une morte.

Lucien laissa échapper un soupir.

— Ce n'est pas pour cela que je vous ai demandé une entrevue, au moins, madame, reprit-il; mais l'égoïsme se glisse partout...

« Je continue :

« Nous vivions en Bretagne...

— En Bretagne!... répéta Berthe qui défaillait.

Lucien s'arrêta.

La main de Berthe redevenait glacée entre ses mains.

— Qu'avez-vous?... qu'avez-vous, madame?... demanda-t-il vivement.

— Je n'ai rien, répliqua Berthe.

— Vous connaissez la Bretagne?

Berthe hésita, puis ellc répondit :

— J'ai chanté par toute la France, monsieur.

10.

## XXII

### Berthe! Berthe!

Malgré sa prudence et la belle discrétion de sa nature universitaire, M. Fargeau s'était peut-être beaucoup avancé lorsqu'il avait dit :

— Ils ne se reconnaîtront jamais!

Dans le langage vulgaire, on parle des *yeux du cœur*. Berthe n'avait jamais vu Lucien ; Lucien ne pouvait plus voir Berthe ; il fallait les yeux du cœur.

Mais ils n'étaient muets ni l'un ni l'autre.

En ce moment, Lucien regrettait d'être aveugle comme il ne l'avait jamais fait depuis vingt ans.

Il eût donné tout ce qu'il possédait au monde pour pouvoir jeter un regard sur cette femme qui était là devant lui, et dont la main froide tremblait.

Quant à Berthe, elle était frappée si violemment, que vous l'eussiez à peine reconnue.

L'angoisse et le bonheur se disputaient l'expression de son visage.

Elle ne savait pas encore. Mais elle croyait déjà.

Son amour, son seul amour ! l'homme qu'elle cherchait depuis vingt ans ! le père de Lucienne et de Gabriel.

Lucien, Lucien dont elle n'avait pas entendu la voix depuis ce dernier jour où il lui avait dit : « Je t'aime ! » dans le chêne de la Mestivière.

Quel rêve !

Lucien aveugle !

Mais pourquoi ne pas se jeter à son cou ? Pourquoi ne pas lui dire :

— Me voilà, Berthe, ta femme ! Berthe, qui t'aime et qui n'a jamais cessé de t'aimer?...

Hélas ! hélas ! c'était là l'angoisse ; angoisse affreuse, souffrance terrible parmi toutes les souffrances qu'elle avait subies, la pauvre Berthe !

Lucien reprit après un silence :

— Nous autres Bretons, nous aimons tous ceux qui sont de la Bretagne... c'est pour cela que je vous ai interrogée, madame...

« Nous devions nous marier, la jeune fille et moi...

« Vous ai-je dit son nom?...

— Je ne sais, répliqua madame de Marans.

— Elle s'appelait Berthe...

Berthe appuya sa main contre son cœur. Une larme jaillit de ses yeux. Mais elle ne parla point.

L'aveugle attendit un instant, puis il reprit :

— Un misérable voulut s'attaquer à elle; je le tuai.

« Je quittai le pays. Un jeune garçon qui était mon ami plutôt que mon serviteur, et que j'aimais comme s'il eût été mon frère, m'avait promis de me la ramener à Grandville, où nous devions nous embarquer.

« Il me manqua de parole : que Dieu lui pardonne! C'est le bonheur de ma vie entière qu'il m'a pris.

— Tiennet Blône!... pensa Berthe.

Puis elle ajouta intérieurement :

— Il ne m'avait jamais oubliée!... et Fargeau avait menti à la Mestivière!...

Mais sa bouche resta close.

Elle ne pouvait plus conserver même un doute.

Et cependant la pâleur de son front devenait plus mate, et ses yeux levés au ciel exprimaient un navrant désespoir.

— J'abandonnais en Bretagne, poursuivit Lucien, une assez riche succession, mais la fortune que je ne désirais pas vint en quelque sorte me chercher.

« J'étais parti avec un chevalier d'industrie qui nous avait tous trompés, et qui, au lieu de nous conduire à l'autre bout de l'Europe, comme il en avait pris l'engagement, nous laissa sur la côte d'Angleterre, sans ressources ni amis.

« Je ne sais pas ce que devinrent mes compagnons.

« Moi, j'entrai au service d'un négociant de Southampton, qui m'adopta et me laissa cent mille livres de rente.

« Je n'avais pas attendu la mort de mon bienfaiteur pour chercher les traces de ma pauvre Berthe. J'étais retourné en Bretagne, j'avais revu mon pays, malgré les dangers qui m'y attendaient, car j'étais un meurtrier.

« Berthe avait disparu. Nul ne savait le lieu de sa retraite.

« Madame, au moment où je l'avais quittée, Berthe allait être mère.

« C'étaient ma femme et mon enfant que je perdais à la fois.

« Je me dis : « Tout ce que Dieu me donnera d'existence sera consacré à les chercher. »

« J'ai tenu ma parole, madame, mais Dieu n'a pas voulu... »

Il posa le revers de sa main sur son bandeau, au travers duquel son front brûlait.

Sa voix avait des larmes.

— Je l'aimais bien, madame, reprit-il; entre elle et notre enfant adoré, j'aurais été si heureux!

« Je l'aimais tant, que durant ces longues années elle a été la pensée unique de ma veille, le seul rêve de mon sommeil.

« Il faut vous dire cela, puisque c'est l'explication de ma conduite et l'excuse des moyens que j'ai pris pour vous rapprocher de moi.

« Madame, je n'ai point agi au hasard. La femme que je veux aider, soutenir, aimer, c'est bien la femme qui chancelle, vaincue par le malheur, qui chancelle même au bord de l'abîme. C'est la femme fière, mais terrassée, qui murmure comme vous à la dernière heure de la lutte : « Pour mon enfant, mon Dieu ! pour mon enfant!... »

« Car vous êtes mère... n'est-ce pas que vous êtes mère?... »

Berthe sanglotait; ce fut sa réponse.

— Eh bien! continua l'aveugle, belle comme elle l'était, ignorant la vie, pauvre, toute seule en ce monde, qui sait, oh! qui sait si elle n'a pas dit dans le désespoir de son pauvre cœur : « Pour mon enfant! pour mon enfant?... »

« Vous pleurez, madame; je vous entends... merci!

« Écoutez! quand je dis *peut-être*, je me trompe, je mens... Les rêves... croyez-vous aux rêves?... les rêves me l'ont montrée toute pâle et toute brisée... J'ai entendu sa voix changée par les larmes... je l'ai vue qui franchissait un seuil maudit... Madame, madame! s'écria-t-il avec exaltation, ne me remerciez pas si je vous sauve, car c'est pour forcer Dieu à la sauver! »

Berthe le contemplait avec admiration. Ses sanglots faisaient trêve. Vous eussiez dit qu'elle voyait son âme si belle à travers l'enveloppe de son corps.

Que d'amour, et quel amour!

Lucien! c'était son Lucien bien-aimé qui parlait ainsi!

Et Berthe ne suivait pas son cœur qui s'élançait ardemment vers lui!

Berthe demeurait immobile; Berthe se taisait.

Pourquoi?

Parce que derrière ce bonheur immense qu'elle avait rêvé comme on rêve l'impossible : revoir Lucien, il y avait une incomparable torture.

Parce que Berthe était là chez madame Paoli; parce qu'elle y était venue pour vendre son corps avant de mourir!

Parce que... Mais vous comprenez! Un abîme encore! L'enfer au seuil du paradis!

Elle ne voulait pas, et le pouvait-elle?... Berthe ne voulait pas dire à Lucien : « C'est moi. »

Cette force mystérieuse qui était entre la faim de Tantale et les mets offerts par l'ironie des dieux, cette force étreignait la pauvre Berthe! Elle ne pouvait pas. Vous eussiez fait comme elle. Elle ne pouvait pas!

Ce qu'elle souffrait, il ne faut pas même essayer de le dire.

L'aveugle, lui, ne savait pas.

Il poursuivit :

— Pendant un peu plus de deux ans, je cherchai avec courage. La Providence m'avait donné la richesse : il me semblait que j'avais une heureuse étoile.

« Nulle part je ne trouvais la moindre trace, mais j'allais toujours.

« En ce temps-là, je n'étais pas aveugle.

« Je faillis mourir de joie une fois, madame, car je la revis...

— Qui?... Berthe? interrompit madame de Marans avec vivacité.

— Berthe et mon pauvre Tiennet Blône, répondit Lucien, tous les deux en même temps.

« C'était au théâtre de Naples, le jour de l'incendie...

— Oh ! fit Berthe qui ne put se retenir.

— Vous avez entendu parler de cela? demanda Lucien.

Berthe fit sur elle-même un effort terrible.

— Non, répliqua-t-elle, jamais.

Lucien ne prit pas trop garde, entraîné qu'il était par ses souvenirs.

— Je ne m'attendais à rien, continua-t-il; j'étais entré là comme j'entrais partout... pour voir... pour chercher.

« Tout à coup, mon cœur sauta dans ma poitrine. Une femme descendait la scène... C'était Berthe... ma chère petite aveugle !

« Elle chanta. Oh ! madame! madame! le charme me retenait cloué à ma place.

« Votre voix seule, en ce monde, peut être comparée à la voix de Berthe.

« Pendant qu'elle chantait, une fumée épaisse s'éleva au fond du théâtre. Acteurs et choristes s'enfuirent; mais Berthe resta, parce qu'elle n'y voyait pas.

« Je m'élançai.

« De l'autre bout de la salle un autre homme s'élançait aussi.

« Ce fut alors seulement que je reconnus Tiennet Blône.

« Tiennet, Berthe et moi, c'était comme un triangle humain formé par trois cœurs amis qui s'étaient perdus, qui se cherchaient passionnément et que le hasard rapprochait ainsi à l'improviste.

« La flamme montait et remplaçait la fumée.

« Nous avions à vaincre, Tiennet et moi, le flot des spectateurs qui se ruaient en sens contraire vers la sortie de la salle.

« Je voyais la tête de Tiennet au-dessus de la foule. Il m'avait reconnu, lui aussi, et une fois, parmi ce grand tumulte, j'entendis sa voix qui me criait :

« — Frère, courage!

« Berthe commençait à prendre la conscience de ce qui se passait autour d'elle. Nous la

voyions étendre ses pauvres bras dans le vide comme pour chercher du secours.

« Nous arrivâmes ensemble à l'orchestre, Tiennet et moi.

« Il étendit sa main ; je la touchai.

« D'un bond il sauta sur la scène.

« J'y étais avant lui...

« En ce moment une poutre enflammée se balança au-dessus de nos têtes...

« — Berthe ! Berthe ! m'écriai-je... »

Madame de Marans haletait à entendre ce récit.

Elle mettait toute sa force à retenir l'aveu qui voulait s'élancer hors de sa poitrine.

Quel bonheur, mon Dieu ! si elle avait pu dire :

— Ce nom, je l'entendis !... Et je te reconnus, mon Lucien !

— La pauvre Berthe étendit ses bras vers moi, poursuivit Lucien ; la poutre enflammée tomba entre nous. Le feu m'enveloppa.

« Je ne sais pas ce qui avint de Berthe et de Tiennet Blône.

« Moi, j'étais aveugle... »

Il se tut.

Berthe se disait :

— C'est pour moi qu'il est aveugle !

Lucien pensait, et cela le consolait :

— C'est pour elle.

« Que d'années depuis lors! poursuivit-il tout haut; que de temps écoulé... L'espoir s'est enfui, madame... car, maintenant, elle passerait près de moi, que je ne le saurais pas.

« Je ne la retrouverai jamais sur la terre.

« Si Dieu me compte mon martyre en ce monde, je la reverrai dans le ciel, où elle sera sainte entre toutes les saintes...

« Voilà mon histoire, madame. Vous voyez bien que vous pouvez m'aimer comme votre frère! Vous voyez bien qu'en acceptant mon aide, vous me donnerez la seule joie que je puisse avoir ici-bas!

« Si ma pauvre Berthe est morte, elle sourira aux pieds de Dieu en voyant votre peine soulagée.

« Si elle vit, Dieu lui rendra ce que je vous donne... »

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

La force humaine a ses limites étroites.

C'était un cœur vaillant que celui de Berthe, mais cette souffrance était trop navrante.

Pendant que Lucien parlait, toutes les émotions que peut éprouver une âme, son âme les avait éprouvées.

Délices et tortures, tout!

Et c'est là ce qui ploie les plus robustes natures.

Elle l'aimait! si vous saviez! plus qu'autrefois, mille fois plus!

Cet homme si bon, ce cher cœur d'où l'amour, la générosité, la patiente miséricorde s'épanchaient comme d'une source intarissable.

Lucien qu'elle voyait dans ses souvenirs, bouillant jeune homme, hardi, franc, joyeux.

Lucien qu'elle retrouvait courbé sous un malheur sans nom.

Lucien qu'elle eût pu rendre d'un mot le plus heureux des hommes!

Mais cette chambre, ce temple impur dont elle avait franchi le seuil en victime!

Ce marché odieux qu'elle avait accepté!

Jamais! jamais!

Plus elle l'aimait, moins elle pouvait... Écoutez, c'est horrible, cette pensée : « Elle était chez Paoli, sa revendeuse d'amour! »

C'est horrible!

. . . . . . . . . . . . . . . .

Lucien avait croisé ses bras sur sa poitrine. Il se repliait en lui-même, et sa pensée allait vers le passé lointain.

Berthe le regarda longtemps.

Ses yeux étaient baignés de larmes.

Elle se laissa glisser à genoux sur le tapis.

Ses mains se joignirent.

C'était une adoration muette et si ardente qu'elle se la reprocha comme un blasphème...

— Je t'aime! murmura-t-elle au dedans de son cœur; je t'aime comme jamais on n'aima en ce monde!

Sa belle bouche se fronça comme pour donner un baiser.

Puis elle ajouta, le désespoir dans l'âme :

— Adieu, mon Lucien! adieu pour toujours!

Elle s'enfuit en courant comme une folle.

---

Le bruit de la porte qui se refermait tira Lucien de sa rêverie.

Il chercha la main de madame de Marans.

Puis, comme il ne la trouvait pas, il dit :

— Madame... madame... où êtes-vous?

Pas de réponse.

— Où êtes-vous? répéta Lucien qui se leva tremblant.

On eût pu entendre sa respiration oppressée dans le silence du boudoir désert.

— Partie!... murmura-t-il; pourquoi?...

Le sang lui monta aux joues, puis sa pâleur revint mortelle.

— Oh!... fit-il en se couvrant le visage de ses mains.

Une pensée envahissait irrésistiblement son cerveau.

— Berthe en ce lieu!... Berthe!... c'était Berthe!...

La sueur froide inondait ses tempes.

Et ce fut un dernier cri déchirant :

— Berthe! Berthe!...

## XXIII

### Chiffon de papier.

Aux cris de l'aveugle, madame Paoli accourut.

Nul n'avait vu sortir Berthe.

Lucien questionna, s'informa, Lucien offrit des sommes folles pour savoir.

La charmante Milanaise n'était pas femme à refuser son bonheur. Mais elle avait peur de M. André Lointier. Avant de répondre, elle réfléchit.

Le résultat de ses réflexions fut que la discrétion était de rigueur à cause du voisinage de la maison de Marans et de l'hôtel Lointier.

— Demain, se dit-elle, je verrai cet André... et il sera toujours temps de faire marché avec l'aveugle... Le bel oiseau ne s'envolera pas !

Nous verrons si elle se trompait.

En attendant elle répondit qu'on pouvait trouver madame Lovely au théâtre de Diane, qu'elle s'informerait soigneusement, et que, dès le matin, elle aurait l'honneur de faire part à M. Raymond du résultat de ses recherches.

---

Madame de Marans rentra chez elle au milieu de la nuit.

Gabriel n'était pas encore de retour. Clémence était cachée dans la chambre de Lucienne.

Ce fut Lucienne qui vint recevoir sa mère.

La pauvre enfant était bien changée. A peine eussiez-vous reconnu en elle cette blonde fille, joyeuse et naïve, qui fourrait sa jolie tête entre les grappes de lilas pour donner le baiser à son amie.

De cela, il n'y avait pourtant que deux jours.

Madame de Marans, au contraire, avait fait sur elle-même un suprême effort... Après cette scène déchirante où le désespoir lui était venu

à travers la joie la plus profonde qu'elle eût souhaitée jamais, elle avait refermé son cœur.

Elle se regardait déjà comme n'étant plus de ce monde.

— Mère, lui dit Lucienne qui n'osait pas l'interroger, il y a quelqu'un là, dans le salon, qui t'attend.

— Quelqu'un ? répéta Berthe étonnée; à deux heures du matin !

— Il t'attend depuis minuit, ma mère, répondit Lucienne.

— Et tu ne le connais pas?...

— Oh ! si...

— Qui est-ce?

— Bonne mère! s'écria Lucienne en lui prenant les deux mains qu'elle couvrit de baisers, nous sommes bien malheureux, je le sais, va!... Eh bien! c'est cet homme qui a fait notre malheur... C'est ton ennemi...

— Je n'ai pas d'ennemis, enfant, voulut dire Berthe.

— Ma mère! ma mère chérie! poursuivit Lucienne qui fondait en larmes, tu ne veux pas me dire... Cet homme qui est là, c'est M. André Lointier.

— Ah!... fit madame de Marans qui se sentit frémir sans savoir pourquoi.

Mais elle se remit tout de suite.

Que pouvait-elle craindre encore ?

—Va te reposer, ma petite Lucienne, dit-elle ; je vais voir ce que me veut M. André Lointier.

Lucienne rentra dans sa chambre dont la porte donnait sur le salon.

Madame de Marans se rendit dans cette dernière pièce, où elle trouva M. André Lointier installé commodément.

Il faut ici se bien rappeler la situation. Madame de Marans ne connaissait M. André Lointier que comme un voisin. Elle ne se doutait pas du tout que son vrai nom fût Fargeau Créhu de la Saulays.

Elle ignorait, en outre, la part que cet homme avait prise à ses récents malheurs, et les paroles de Lucienne l'avaient réellement étonnée.

Et pourtant il est certain que M. André Lointier lui avait toujours inspiré une secrète défiance. Nous eussions dit antipathie, si le noble cœur de Berthe avait pu haïr ainsi par caprice et sans savoir.

Nous n'avons pas besoin de faire observer que madame de Marans était ici chez elle, et que sa tenue devait être bien différente de celle que nous lui avons vue dans le boudoir de la Milanaise.

A son entrée, M. André Lointier se leva et la salua fort respectueusement.

— Puis-je savoir, monsieur?... commença Berthe.

— Assurément, madame, assurément, interrompit Fargeau de sa voix la plus doucereuse; je suis ici pour vous donner toutes les explications possibles... et je m'excuserais tout d'abord humblement d'une visite faite à une heure si indue, — croyez-le bien, madame, — si ma démarche n'était tout entière dans votre intérêt...

Berthe lui indiqua du doigt un siége.

M. Fargeau salua derechef et s'assit.

Berthe l'imita.

— Vous savez que nous sommes voisins, madame, reprit Fargeau; et quoique vous ayez seulement des rapports avec notre homme d'affaires...

— Je sais que vous êtes propriétaire de mon habitation, monsieur.

— Pas moi... oh! pas moi, madame... mon frère... Voilà longtemps que nous logeons ainsi porte à porte... et s'il m'était permis, je vous dirais que, malgré moi, la sympathie la plus vive, l'intérêt le plus sincère...

Il s'arrêta.

Madame de Marans s'inclina à son tour.

La voix de M. Fargeau s'adoucit encore.

— Vous êtes mademoiselle Berthe Créhu de la Saulays, n'est-ce pas? dit-il d'un ton souverainement bénin.

Madame de Marans sauta sur son fauteuil : elle n'en pouvait croire ses oreilles.

Ce nom, elle l'avait quitté depuis vingt ans.

— Je vous étonne, madame, reprit Fargeau, et peut-être même que, sans le vouloir, je vous cause une émotion pénible... pardonnez-le-moi, je vous en supplie, eu égard à mes excellentes intentions.

« Je viens vous parler affaires, et, vous le savez, les affaires nécessitent un langage qui n'a pas ces exquises délicatesses de la langue du grand monde où vous vivez...

« Pour raviver des souvenirs déjà lointains, je vous rappellerai qu'à l'époque de la mort de votre oncle...

— Mais, monsieur!... voulut interrompre Berthe qui avait peine à se remettre.

— Par grâce, madame, dit Fargeau, ne niez pas!... Ce que j'avance est certain... Un démenti aurait le danger de fausser nos positions respectives et de changer en adversaire un

homme animé à votre égard des sentiments les plus véritablement dévoués...

« En ce temps-là, disais-je, vous étiez aveugle...

« Vous voyez bien, s'interrompit-il en remarquant un mouvement de Berthe, que je suis parfaitement renseigné...

« En ce temps-là, vous étiez aveugle... Par conséquent, vous ne pouviez reconnaître aucun des héritiers du respectable Jean Créhu.

« Ni Maudreuil, ni Houël, ni Guérineul, ni Menand, ni Fargeau, ni Morin...

« Quant à Lucien Créhu, nous parlerons de lui tout à l'heure.

« Veuillez être bien persuadée, madame, que je n'ai point l'intention de vous effrayer... Mais je dois vous dire que je suis l'un de ces héritiers, inconnus pour vous, bien que vous ayez passé votre enfance au milieu d'eux.

— Fargeau !... murmura Berthe.

M. André Lointier était sur ses gardes. Il sourit finement.

— Non pas !... répliqua-t-il ; mais je vous déclare tout de suite que je garde mon incognito... Choisissez entre ce Fargeau dont vous parlez, Houël, Guérineul, Morin, Maudreuil...

— Maudreuil !... dit encore Berthe.

Fargeau ne dit cette fois ni oui ni non.

Il poursuivit :

— Vous n'êtes pas sans savoir combien le testament de votre vénérable oncle était bizarre... nous avons été obligés d'en subir les clauses... et il se trouve, excusez-moi, belle dame, que l'existence de Berthe Créhu est, en ce moment, pour nous tous, un inconvénient des plus fâcheux.

« Je me suis dévoué, moi qui vous parle, à l'intérêt général.

« Et, grâce à quelques démarches adroitement dirigées, je vous ai mise dans une position extraordinairement délicate...

—Comment ! s'écria Berthe ; c'est vous qui... ?

— Ne me jugez pas dans ce premier moment de vivacité, belle dame... Vous verrez bien tout à l'heure que je ne vous veux pas de mal.

— Mais vous m'avez assassinée, monsieur !

— Oh ! fit Fargeau avec componction ; assassinée !

— Et vous le savez bien !... oui ! vous savez bien qu'il ne me reste plus qu'à mourir !...

Fargeau eut un sourire tout paternel.

— Votre sexe est sujet à tout exagérer, belle dame, reprit-il. Mourir?... J'espère bien vous ôter ces idées-là... Mais je dois vous dire tout

de suite que nous ne voulons pas que vous ayez une seconde entrevue avec M. Lucien Créhu de la Saulays...

Berthe le regarda, stupéfaite.

— Vous savez?... balbutia-t-elle.

— Oh! chère dame!... dit Fargeau d'un air bonhomme, je suis comme le solitaire, moi, je sais tout... Je sais, par exemple, ou plutôt je devine que cette première entrevue a été sans résultat aucun... car, si elle avait eu le résultat que je craignais, vous m'eussiez déjà montré la porte avec ce geste digne et très-noble que vous avez employé avec la pauvre Paoli... la première fois, s'entend... la seconde fois, c'était autre chose... Il ne faut pas que cette entrevue se renouvelle!

— Elle ne se renouvellera pas, monsieur.

— C'est votre idée, belle dame, en ce moment; mais le distique de François I^er^, vous savez :

> Souvent femme varie,
> Bien fol est qui s'y fie...

« Moi, je suis assez de l'avis du roi gentilhomme, voyez-vous..., et je voudrais des sûretés...

« Par exemple, si vous consentez à quitter





Paris dans quelques heures pour n'y jamais revenir... »

Berthe se leva.

— Monsieur, dit-elle, — et cela fut si bien dit que Fargeau demeura un instant déconcerté, — vous êtes fou de vouloir effrayer une femme qui va mourir !

Elle le regardait en face.

Il y avait en elle cette vigueur tragique qui dompte même les forts.

Mais Fargeau n'était pas un fort; il avait au contraire cette propriété flasque du caoutchouc qui cède, mais qui revient.

— Ne rompez pas l'entrevue, belle dame, dit-il, avant d'avoir entendu les propositions que je vous apporte... et souffrez que je vous rappelle qu'une mère... une bonne mère comme vous, madame, ne sauve rien en mourant, puisque ses enfants restent après elle.

Berthe se laissa retomber sur son fauteuil.

— Que voulez-vous de moi? murmura-t-elle.

— Je veux vous sauver, belle dame... après vous avoir perdue... Vous voyez bien, moi, je parle franchement... brutalement même : c'est ma manière... Je vous ai attaquée de tous côtés à la fois ; il le fallait... Maintenant, je vais mettre un baume sur toutes vos blessures.

Il tira de sa poche un portefeuille et posa sur la table vingt billets de mille francs.

— Voici de quoi désintéresser la pauvre vieille Grièche, dit-il, acheter un conscrit à votre cher Gabriel et payer les frais de votre voyage.

Berthe regardait ces billets de banque qui étaient le salut.

— Ils sont à vous, dit encore M. Fargeau.

— A quel prix? demanda Berthe.

— Votre éloignement d'abord, répondit Fargeau, puis votre signature apposée au bas de ce chiffon de papier... je dis votre vraie signature : Berthe Créhu.

Ce chiffon de papier était un acte sur timbre par lequel Berthe déclarait renoncer, en faveur de M.            (le nom restait en blanc), à tous les biens meubles et immeubles qui pourraient lui revenir de la succession de Jean Créhu.

Comme on voit, M. Fargeau avait vraiment manœuvré comme un ange!

Une fois ce chiffon signé, il tenait ses cohéritiers.

Il venait au lieu et place de Berthe; il profitait de la clause résolutoire du fameux testament : il était riche à quatre millions!

Oh! le brave homme!

Mais il fallait que ce chiffon de papier fût signé.

Berthe le lut.

— Monsieur, dit-elle, reprenez votre argent, et veuillez vous retirer.

Fargeau remit les vingt mille francs dans son portefeuille, mais il ne se retira pas.

— Je m'attendais à quelque résistance, dit-il en s'arrangeant au contraire plus commodément dans son fauteuil ; les femmes n'entendent rien aux affaires, et ce mot de renonciation vous choque... Mon Dieu ! belle dame, vous renoncez là, je vous en préviens, à une chose que vous ne posséderez jamais... c'est une pure et simple formalité... n'en parlons plus... et permettez que je vous expose ce que je vais faire contre vous, puisque vous tenez à continuer la guerre.

## XXIV

### Le fond du sac de M. Fargeau.

Si madré que vous supposiez un diplomate, et alors même que ce diplomate serait confit en philosophie éclectique, dévot au dieu-nature, ennemi de la *prêtraille,* et gagnant son pain à plaindre les classes pauvres ; si tartufe que vous puissiez rêver Tartufe philanthrope, ce vampire odieux qui s'engraisse avec la misère, il faut bien pourtant qu'il arrive à dire son dernier mot.

Mon Dieu ! oui. C'est humiliant pour la diplomatie, pour la philosophie et pour la tartufologie, mais cela est ainsi.

Tartufe, esprit fort, finit comme Tartufe bigot.

Il jette le masque en fin de compte. Lequel est le plus laid des deux? Nous soumettons la question à l'Académie.

Nous n'avons en aucune manière la prétention d'avoir dessiné Tartufe humanitaire dans la personne de M. Fargeau,—M. Fargeau est un coquin pédant, décent et suffisamment hypocrite; — mais Tartufe, tel que nous le connaissons, vous et moi, Tartufe universitaire, Tartufe synthétique, Tartufe païen, qui enseigne la morale aux petits idiots, Tartufe, le lama des bambins sérieux, le pape des barbouilleurs blondâtres, le dictateur de la république des cuistres, Tartufe, enfin. Citoyens, pour peindre cette grande figure qui cache ses oreilles d'âne tantôt sous la toque du professeur, tantôt sous le bonnet rouge déteint, tantôt sous un casque de livrée, il faudrait une autre plume que la nôtre.

Donc, M. Fargeau en était arrivé au dernier acte de son mélodrame, à cet acte où, traditionnellement, tous les traîtres se démasquent.

Il n'avait plus besoin de dissimuler. Au contraire, il avait besoin de se faire bien terrible.

Il avait dit à madame de Marans :

—Puisque vous voulez la guerre, je vais vous exposer mon plan de bataille.

Si Berthe avait connu le monde, elle aurait su que la menace est toujours une preuve du désir qu'on a d'entrer en accommodement.

Mais elle ne savait pas le monde, et d'ailleurs M. Fargeau se trompait singulièrement sur ses intentions.

Berthe ne répondit point à sa dernière attaque. Elle réfléchissait.

— Tout d'abord, reprit M. Fargeau, je vais activer l'affaire Grièche... vous aurez des gens de justice chez vous demain matin... Demain matin aussi, le parquet descendra ici pour demander compte à M. Gabriel de ce fait d'avoir tiré à la conscription sous un nom qui n'est pas le sien... Tous ses créanciers seront convoqués, et jugez de la confiance qu'ils auront en apprenant l'usurpation de nom.

En vérité, Berthe n'écoutait guère.

Elle songeait ainsi :

— Vingt mille francs !... Si Gabriel m'aimait, nous irions en Bretagne... et qui sait si Dieu ne m'inspirerait pas un moyen de faire connaître à Lucien notre retraite?... Vingt mille francs !

—Vous parlez de mourir, poursuivit M. Fargeau ; pardieu ! madame, pensez-vous que je n'aie jamais vu de femmes en ma vie? Elles ont

toutes ce mot à la bouche : mourir... Mais le bel héritage, vraiment, que vous laisserez là à votre fils et à votre fille !

Berthe leva les yeux sur lui. M. Fargeau ne comprit point l'expression de ce regard.

Ce regard voulait dire :

— Pour ces vingt mille francs-là, je donnerais non-seulement ma part d'une succession chimérique, mais la moitié de mon sang !

Fargeau ne pouvait pas deviner cela.

— S'il faut un dernier argument..., commença-t-il.

— Eh ! monsieur, interrompit Berthe en haussant les épaules et avec une sorte de rudesse, je ne suis pas une voleuse comme vous me l'avez fait dire par cette pauvre fille, mademoiselle Grièche, du théâtre de Diane... Et prendre votre argent, ce serait un véritable vol !

— A d'autres ! s'écria Fargeau, vous voulez me donner le change.

Berthe fit un geste de fatigue.

Fargeau se demanda si bien réellement elle ignorait ses droits éventuels à la succession de Jean de la Mer.

Cela lui parut impossible.

Il se souvenait très-bien que Berthe était cachée derrière le rideau, lors du souper des

funérailles où l'on avait lu le testament de Jean Créhu.

En tout cas, l'ignorance de Berthe importait peu.

Il lui fallait la signature à tout prix.

—Si c'est excès de délicatesse, dit-il en changeant de ton, cela vous honore, chère dame, très-incontestablement... Mais j'ai l'honneur de vous faire observer que je suis d'âge à ne plus me compromettre à la légère... Il est bien certain, et je vous l'ai dit moi-même, que vous ne toucherez jamais un centime de cette succession... Mais d'autres ont intérêt... moi, par exemple... d'autres peuvent... dans tel cas donné... Enfin, je vous propose ces vingt mille francs, après réflexion et en complète connaissance de cause.

Berthe secoua la tête.

C'était encore un refus.

Fargeau fronça le sourcil.

—Écoutez, dit-il en se levant, le temps me manque pour vous convaincre par la discussion... j'aime mieux, dans votre intérêt même, vous contraindre tout d'un coup... Savez-vous ce que c'est qu'un détournement de mineure, madame?

Berthe le regarda, étonnée.

— Comprenez-vous bien, poursuivit Far-

geau, la position d'une femme pauvre, portant un faux nom, chanteuse au théâtre de Diane, habituée de la maison Paoli...

— Oh!... fit madame de Marans indignée.

— Je puis prouver que vous y étiez encore cette nuit, chère dame... Comprenez-vous bien la position de cette femme, accusée en outre de vol, et qui enlève une jeune fille de dix-huit ans que tout le quartier connaît pour une très-riche héritière?

— Mais je ne sais pas seulement ce dont vous voulez me parler, monsieur, dit Berthe.

Fargeau montra du doigt la porte de Lucienne.

Berthe était vaguement effrayée.

— C'est l'appartement de ma fille, balbutia-t-elle.

M. Fargeau traversa le salon, ouvrit la porte et appela :

— Clémence !

Clémence se présenta pâle et la mort sur le visage.

Elle avait tout entendu.

— Madame, dit-elle du seuil où elle s'arrêtait; j'ai voulu vous sauver : je vous ai perdue...

Berthe prit le papier et signa.

— Sortez, mademoiselle! dit Fargeau à Clémence.

Clémence obéit.

En passant près de Berthe, elle saisit tout à coup sa main et la baisa.

Quand elle fut partie, Fargeau mit le papier timbré dans son portefeuille et prit son chapeau.

— Il est entendu, chère dame, dit-il, que si vous n'êtes pas partie de Paris demain... ou plutôt aujourd'hui, avant huit heures du matin, je reprends tous mes droits... La trêve que je vous accorde ne va pas au delà de ce terme... Veuillez accepter mes hommages respectueux.

Il se retira sans attendre la réponse.

---

Quand le petit docteur Gabriel eut subi l'interrogatoire du portier de la maison où Mazurke l'avait enfermé pour se débarrasser de lui, on le laissa sortir.

Il était véritablement ivre de rage.

Cette journée et cette nuit avaient été pour lui comme une suite de malheurs, entrecoupés de mésaventures qui irritent autant et plus que les malheurs.

Dans cette journée, et non pas seulement une fois, il avait poussé la folie jusqu'au crime : il avait manqué d'honneur et de cœur.

Mais sa colère lui épargnait le remords.

Il s'élança sur le quai. Sa première pensée fut de retrouver Mazurke pour le tuer, de retrouver Clémence pour la punir, de retrouver sa mère pour la juger.

Et quel juge impitoyable !

Il courait seul dans la nuit, s'excitant lui-même et cherchant un aliment à sa fureur.

Comme elle l'avait trompé, sa mère! Clémence! comme elle l'avait trahi! Et ce Mazurke! y avait-il un nom pour le dédaigneux outrage qu'il lui avait infligé?

Vengeance! oh! vengeance!

Mais ce silence nocturne et cette solitude ont leur effet puissant, même sur la rage folle.

Et puis cet enfant de vingt ans, malade d'orgueil, cet enfant avait en lui ce qui fait les hommes bons et justes.

Ce qui le tenait, c'était la gourme de l'adolescence.

Il faut être miséricordieux ; nous y passons tous ; il n'y a pas de vaccin pour ce mal.

Le pauvre Gabriel, à travers un flux d'extravagantes malédictions, se sentit tout à coup pleurer.

Et cette première larme noya sa fureur.

Il s'arrêta, stupéfait du regard qu'il jetait sur sa conscience.

Sa mère, sa mère! ce fut le cri de son âme réveillée.

Sa mère qu'il adorait, car il l'adorait; hier encore, si on lui avait dit: « Tu insulteras ta mère et tu la renieras, » il aurait souri de pitié.

Et même, cette folie qui l'avait pris, c'était à cause de l'amour qu'il portait à sa mère.

Sa mère, objet de son culte religieux, il l'avait vue soudain coupable et ne repoussant pas l'accusation lancée contre elle...

Gabriel s'assit sur le parapet du quai.

Il pleurait à chaudes larmes comme un pauvre enfant qu'il était.

La réaction était complète : il se faisait horreur à lui-même. Et ces preuves qui lui avaient semblé si péremptoires, ces preuves contre sa mère, il les repoussait: il se demandait comment il avait pu seulement y croire une minute.

Sa mère! une sainte! Mazurke l'avait dit. Il eût voulu embrasser Mazurke pour avoir dit cela.

Et Clémence! Elle avait pleuré. Mon Dieu! en tout ceci, il y avait un mystère, mais Gabriel ne soupçonnait plus.

Il voyait tout blanc comme l'innocence.

— Oh! misérable! misérable, se disait-il; parmi tous ceux-là qui sont bons, toi seul, tout seul, tu es infâme et criminel!

Le remords le poignait.

Il reprit sa route lentement et la tête basse.

Il arriva dans la rue du Regard, devant la porte de la maison blanche.

Mais il n'osait plus y rentrer.

Sa mère était là, brisée, désespérée, malade, peut-être morte!

Il s'appuya contre le mur.

Sa poitrine se déchirait en sanglots.

Lui aussi pensait à mourir...

---

Il était environ trois heures du matin.

M. Fargeau s'était couché bien tranquillement, après avoir enfermé Clémence dans sa chambre.

Une seule fenêtre était éclairée, comme d'habitude, sur la façade de l'hôtel Lointier, c'était celle de l'aveugle.

Il veillait en attendant Albert qui ne devait pas revenir.

Lucien avait grand besoin de quelqu'un pourtant à qui il pût confier sa peine et ses espoirs.

Dans la maison de madame de Marans, il y avait aussi une chambre éclairée.

Berthe, Gabriel et Lucienne étaient réunis dans cette chambre.

Gabriel, agenouillé, tenait les mains de sa mère collées sur sa bouche.

Lucienne souriait et pleurait.

Berthe regardait tour à tour ses deux enfants, et remerciait Dieu du fond de sa détresse.

Elle les attira tous les deux contre son cœur.

— Je savais bien, mère, dit Lucienne, que notre Gabriel t'aimait!

— Ma mère! ô ma mère chérie! murmurait le jeune médecin fou de tendresse heureuse, comme il était fou de rage naguère, m'as-tu pardonné?... Suis-je encore ton fils?... Mon Dieu! j'ai bien fait de ne pas mourir, puisque me voilà près de toi, la tête contre ton cœur! Ma mère! ma mère! dis-moi encore que tu m'aimes!

Berthe se pencha et lui mit un baiser au front.

— Merci, mère! dit Gabriel; si tu savais... c'était du feu que j'avais dans la tête et dans le cœur!... Je crois bien qu'à l'heure où j'ai trahi ta confiance, j'ai été maudit tout de suite... car j'ai cru... oh! mon Dieu! j'ai cru ce qui est impossible et insensé! j'ai repoussé ma mère... Plus tard, j'ai dit... et mon cœur saignera jusqu'à la dernière heure de ma vie! j'ai dit : « Elle n'est pas ma mère! »

Berthe gardait le silence.

Sa lèvre était toujours sur le front de Gabriel.

Au bout de quelques instants, elle se redressa.

Sa voix était solennelle et triste, lorsqu'elle reprit :

— Mes enfants, il faut que vous jugiez votre mère... Je pars de Paris dans quelques heures... Avant de vous dire : « Suivez-moi, » je veux que vous sachiez le secret de votre vie et de la mienne.

— Nous te suivrons partout, mère! commença Gabriel.

Et Lucienne couvrait de baisers les mains de Berthe.

Celle-ci leur imposa silence du geste.

— Je ne m'appelle pas madame de Marans, poursuivit-elle; mon fils, la lettre anonyme disait vrai... vous êtes des bâtards... et moi, je chante au théâtre de Diane...

— Mère, s'écria Gabriel, si tu m'as pardonné, ne dis pas un mot de plus!... Cela ressemble à une justification... As-tu peur que je t'outrage encore et que je te renie?

Berthe le couvrit d'un long regard plein de passion.

— Oui, murmura-t-elle; car, cette fois, j'en mourrais!...

## XXV

### Madame de Marans.

Gabriel était agenouillé sur le tapis. Lucienne s'assit auprès de sa mère.

Celle-ci recueillit un instant ses souvenirs.

— J'avais quatre ans de moins que toi, dit-elle en caressant les blonds cheveux de Lucienne, et je n'avais pas de mère.

« J'étais une pauvre enfant aveugle.

« On m'a dit que j'avais été recueillie sur le pont d'un vaisseau. Le feu du ciel prit la vie de ma mère et ferma mes yeux.

« Celui qui me recueillit était un corsaire. Il m'éleva comme si j'eusse été sa fille.

« C'était dans un grand château bien loin d'ici.

« Lucien, — c'est le nom de votre père, mes enfants, — avait été mon guide et mon défenseur dès les premiers jours de mon enfance. Nous nous aimions avant de savoir ce que c'est qu'aimer. J'avais des ennemis cruels, parce qu'on pensait que le maître du château me ferait son héritière. Un jour on me tendit un piége ; c'était alors si facile! On me fit croire que Lucien voulait épouser une autre femme et que j'étais un obstacle à son bonheur.

« Ma première pensée fut de mourir. Mais j'étais mère déjà. Il me fallait vivre pour vous. Il me fallait aussi laisser la route libre à Lucien pour être heureux.

« Je m'enfuis...

— Et vous n'avez jamais revu notre père? demanda Gabriel.

— Si... je l'ai revu... bien longtemps après.

— Il était marié peut-être?

— Non.

— Alors... pourquoi...?

Berthe mit sa main sur la bouche de Gabriel avant que sa question ne fût entièrement formulée.

— Tu as condamné ta mère sans l'entendre,

dit-elle; vas-tu maintenant juger ton père?

Gabriel n'eût jamais cru que la douce voix de madame de Marans pût trouver des inflexions si sévères.

Il baissa la tête d'un air soumis.

Quant à Lucienne, elle écoutait avec recueillement cette triste et chère histoire.

Madame de Marans reprit :

— Votre père, mes enfants, est l'âme la plus généreuse et le cœur le plus noble qui soit ici-bas.

« Votre père m'aime comme je l'aime, c'est-à-dire d'un amour désormais impérissable.

« Il y a une heure, sa main était dans la mienne.

« Il ne pouvait pas me reconnaître.

« Et si je ne lui ai pas dit : « C'est moi, ta femme... viens embrasser tes enfants... » c'est que mon Gabriel avait, par sa faute, élevé entre lui et moi une insurmontable barrière.

— Moi ! s'écria le jeune homme interdit.

Madame de Marans avait prononcé ces dernières paroles d'un accent douloureux, mais plein de tendresse.

Elle attira Gabriel contre son cœur.

— Dieu aura peut-être pitié de nous, murmura-t-elle ; mais aujourd'hui j'ai eu le bon-

heur dans ma main, et il m'a fallu le repousser...

— Mais, au nom du ciel, expliquez-vous, ma mère!

— Non, dit Berthe; ceci est mon secret... Ce que j'ai fait pour toi aujourd'hui, enfant, tu ne le sauras jamais!

Elle parlait de telle sorte que Gabriel n'osa pas insister.

Mais que c'était toujours bien le même enfant ombrageux, prompt à soupçonner, prompt à condamner!

— Et que devins-tu, mère, après ta fuite? demanda doucement Lucienne.

— J'avais pris le peu de bijoux que je possédais, répondit madame de Marans; je les vendis. Vous vîntes au monde tous deux. Du bonheur et des larmes, pauvres enfants, quand j'entendis vos premiers cris!

« On disait autour de mon lit :

« — Comment fera-t-elle?... Aveugle... pas de ressources... seize ans et deux enfants sur les bras!

« Et moi je répétais au fond de mon cœur :

« — Comment ferai-je?

« J'avais traversé toute la France pour que Lucien ne pût me retrouver, et sacrifier à la

pitié que je lui inspirerais son bonheur ou sa fortune.

« J'étais seule, sans un ami, et aveugle!

« Aveugle! On ne sait pas ce que nos pauvres cœurs à nous autres mères peuvent souffrir sans cesser de battre.

« On ne sait pas! et nous-mêmes, quand nous regardons le passé, nous nous demandons : « Est-ce possible? »

« Hier, moi, j'en étais là. Mais ce que j'ai souffert aujourd'hui m'a bien prouvé qu'on ne meurt pas de désespoir!...

« Quand je me relevai de mes couches, le prix de mes bijoux était épuisé.

« Toi qui es fier, mon Gabriel, tu vas rougir de honte. Ta mère fut obligée, un soir, à Toulouse, pour avoir du pain, de chanter dans la rue...

« Le pain qu'elle mangeait, c'était le lait de son sein, c'était la vie de son fils et de sa fille!... »

Gabriel était touché au cœur.

— Je suis fier, dit-il, mais je ne rougis pas de honte... c'est de l'orgueil que j'ai en songeant que vous êtes ma mère!

Lucienne le remercia du regard et colla ses lèvres sur la main de madame de Marans.

— Dieu m'avait donné une belle voix, poursuivit Berthe; quand j'eus fini de chanter, un homme vint à moi et me dit :

« — Petite, j'ai une troupe ambulante, si tu veux venir avec moi, je renverrai ma femme, et toi tu mettras tes marmots à l'hôpital... comme ça nous serons libres.

« Je vous embrassai, mes pauvres anges. J'avais grand'peine à vous porter tous deux. Mais les paroles de cet homme, en me montrant la possibilité d'une séparation, me faisaient vous adorer mieux.

« Perdre mon pauvre trésor! mon Gabriel! ma Lucienne! ses enfants à lui, dont j'idolâtrais le souvenir!

« Quand l'homme me vit vous embrasser, il reprit :

« — Tiens! tiens! elle les aime, à ce qu'il paraît, ses mioches!... Eh bien, la petite mère, ça n'est pas défendu, garde tes bambins, moi je garderai ma femme... Tu chanteras... et je nourrirai tout le monde.

« J'acceptai...

— Oh!... fit Gabriel.

— Chère et bonne mère!... murmura Lucienne dont les beaux yeux bleus se mouillaient.

Madame de Marans avait un sourire.

— C'étaient des gens grossiers, dit-elle ; mais l'homme tint parole... il me nourrit... et à la différence de certains directeurs mieux vêtus qui m'ont engagée depuis, il me respecta.

« Je restai deux ans dans sa baraque roulante.

« Au bout de ce temps, je débutai au théâtre de Strasbourg.

« Il doit y avoir de grandes joies dans la vie d'artiste. Ces joies, je ne les connais pas. Les applaudissements me trouvaient indifférente, et il me semblait déjà que ces bravos et ces fleurs prodigués insultaient à l'honneur de mon fils et de ma fille.

« Je n'étais pas artiste, j'étais mère ; je n'étais que mère. Ma gloire, c'eût été de cacher mon bonheur entre vous deux, mes enfants bien-aimés.

« Mais il fallait vous élever.

« Et ici commencent ma faute et ton malheur, mon pauvre Gabriel.

« Je gagnais beaucoup d'argent. Pensant à vous, comme je le faisais à toute heure, mille idées me venaient touchant votre avenir.

« Ton caractère se montrait, Gabriel. Tu étais orgueilleux.

« Je me demandai un jour si ce ne serait pas

pour toi un bienfait suprême que d'ignorer le métier de ta mère.

« Et aussitôt mon imagination se monta.

« J'ignorais si complétement la vie réelle de ce qu'on appelle le monde !

« Il me sembla qu'il serait bien facile de vous tromper, vous et l'entourage que je vous donnerais. En prenant un nom noble, il me sembla que je vous conférerais la noblesse. Des obstacles, je n'en voyais pas. On me demandait dans les principales villes de la province ; on m'appelait à l'étranger. Je me dis :

« Mon Gabriel et ma Lucienne seront élevés comme un gentilhomme et comme une demoiselle. Ils ignoreront toujours que leur mère a subi ce supplice, ou cette souillure, de donner son âme au public qui paye.

« Ils ignoreront que leur mère a monté sur les planches !

« Bien plus, ils ne sauront pas le malheur de leur naissance. Rien n'entravera leur essor. L'avenir est à eux. Toutes les joies que Dieu m'a refusées, à moi, Gabriel et Lucienne les auront.

« Je me disais cela !

« Oh ! pauvre folle !..

« Au début, le hasard me donna raison. Je

vous mis en pension tous les deux à Bordeaux. Pour le maître et pour la maîtresse, j'étais madame veuve de Marans, ayant des intérêts considérables hors de France et forcée de voyager souvent. Vous étiez heureux. Moi, j'avais du cœur à travailler pour vous. Je me fis une réputation.

« On parla dans toute l'Europe de la Bettina, la cantatrice aveugle...

— Mais ce nom est célèbre ! dit Gabriel ; c'était toi, mère?

— C'était moi, répondit Berthe.

Gabriel cherchait où reprendre son orgueil vaincu.

Lucienne se berçait dans un étonnement enfantin. Vous eussiez dit qu'elle écoutait un conte de fées.

— Chaque fois que je revenais, poursuivit Berthe, je vous trouvais grandis, plus aimants, plus tendres, mais plus curieux.

« Sait-on où mène un premier mensonge?

« C'était pour vous. Dieu m'est témoin que je n'avais pas un seul instant songé à moi-même. Pourtant, j'étais sévèrement punie. Il me fallait, dès ce temps-là, me cacher comme une criminelle, et vingt fois, dans cette ville de Bordeaux, où tant d'étrangers se croisent, je faillis être reconnue.

« Vous souvenez-vous de cela? Ce fut à la pension de Lucienne que je rencontrai notre bienfaiteur à tous, le savant docteur Van Eyde. Il venait là soigner une petite fille aveugle. Il me vit, et tout de suite, il me dit :

« — Madame, je vous rendrai la vue.

« Oh ! Dieu m'a donné en ma vie une joie sans mélange, une de ces joies qui compensent des années de martyre! Je vous vis, mes enfants chéris ! Je vis mon Gabriel et ma Lucienne, tous deux beaux, tous deux avec des traits semblables, tous deux blonds comme je savais que l'était mon pauvre Lucien.

« En vous je le vis, Lucien, votre père, qu'il vous faut aimer, entendez-vous? aimer et respecter, car il m'aime et il vous aime! »

A ce souvenir du jour où, pour la première fois, Berthe avait pu contempler ses enfants, cette grande fête de leur existence à tous trois, Gabriel et Lucienne s'étaient rapprochés de leur mère.

Ils se tenaient embrassés étroitement.

Aux dernières paroles de Berthe, Gabriel se redressa.

— Il nous connaît donc? demanda-t-il.

Madame de Marans hésita un instant, puis elle répondit :

— Si tu ne m'avais pas rendue folle de désespoir aujourd'hui, peut-être n'aurais-je jamais revu Lucien en ce monde... Si je l'avais revu autrement et pour une autre cause, vous seriez tous deux dans ses bras à cette heure.

« Cette réponse que je te fais, tu ne peux pas en saisir le sens tout entier.

« Ne m'interroge plus... Je continue :

« Bordeaux est grand, mais il faut Paris à ceux qui veulent cacher un secret. Nous vînmes à Paris.

« Toi, Gabriel, tu habitais chez le docteur Van Eyde; toi, Lucienne, tu étais à la pension de la rue de Vaugirard. J'avais encore un peu de liberté; je fis quelques voyages. La Bettina jeta comme un dernier éclat à Naples, à Milan, à Florence; puis elle disparut pour toujours.

« En revanche madame Lovely, pauvre artiste obscure, s'engagea au petit théâtre de Diane.

« L'Opéra aurait ouvert ses portes toutes grandes à la Bettina. Mais Gabriel était un jeune homme : il allait à l'Opéra.

« La Bettina aurait pu donner des concerts et gagner deux cents louis dans une soirée, au lieu des quelques francs que son directeur lui

jetait. Mais M. Gabriel de Marans allait dans le grand monde.

« Si j'avais trouvé un théâtre plus humble que le théâtre de Diane, j'aurais été m'y enfouir.

« Et cependant mes ressources se dissipaient; Gabriel était joueur; il me croyait riche; je voyais bien que nous marchions vers un abîme.

« Ai-je besoin de vous dire, enfants, mes craintes, mes efforts, ma lutte contre le malheur qui venait?...

« Le soir, quand je rentrais, je me penchais sur le lit de Lucienne endormie...

— Et je sentais une larme sur mon front, interrompit Lucienne. Oh! mère, je ne devinais pas tout... mais je savais depuis longtemps comme tu souffrais!...

— Moi, j'ai senti aussi plus d'une fois une larme à mon front, poursuivit Berthe, quand Gabriel revenait et qu'il me croyait endormie... Hélas! faut-il le dire? Ses absences me servaient... S'il n'eût point passé ses nuits au jeu, peut-être aurait-il découvert ma fraude!

## XXVI

### Le dernier pansement.

Le reste du récit de Berthe, le lecteur le connaît d'avance.

Elle dit ses terreurs par rapport à la conscription qui devait tout perdre ; elle dit aussi la crainte que lui inspirait toute pensée de mariage, et Lucienne comprit son éloignement pour Clémence.

Puis vint la question du départ.

Il fallait qu'on eût quitté Paris avant huit heures.

L'impression produite par le récit de Berthe sur Lucienne était une reconnaissance sans

bornes et une admiration pleine de tendresse.

Il en était de même assurément pour Gabriel. Mais son émotion avait eu le temps de tomber. Et cette gourme des vingt ans, on ne la jette pas en une nuit. Gabriel songeait à son père.

Il y avait en lui de la rancune.

Il ne fit aucune objection à ce départ précipité, mais c'est qu'il n'osait pas.

Il était corrigé à demi.

Ce qui était complétement revenu en lui, c'étaient l'amour et le respect de sa mère.

Pauvre âme dévouée ! que d'efforts et que de souffrances !

Mais ce père méconnu ! cet homme au cœur si noble ! cette manière d'ange qui abandonnait sa femme et ses enfants...

Car c'était ainsi que Gabriel arrangeait cela.

Et sur les quinze cent mille Gabriels, blonds ou bruns, qui émaillent le territoire de la république, vous n'en trouveriez pas dix pour agir différemment.

On dit dans un autre sens : « Il faut que jeunesse se passe. »

Jeunesse et vieillesse, deux terribles maladies !

Jeunesse qui ne peut pas, vieillesse qui ne peut plus !

Lucienne s'approcha de lui et murmura à son oreille :

— Ne diras-tu pas adieu à Clémence?

Gabriel tressaillit.

Pour la première fois de sa vie il s'étonna, et se reprocha de n'avoir pas de cœur.

C'est là un grand progrès. Ils sont presque guéris dès qu'ils voient leur mal.

— Ma mère, dit-il, voilà plusieurs jours que je néglige un devoir sacré... Avant de partir, je veux poser le dernier appareil sur les yeux de M. Raymond Lointier, notre voisin.

Berthe devint pâle.

— C'est vrai ! murmura-t-elle ; il est aveugle.

Une idée venait de naître dans son esprit.

Son premier mouvement avait été de dire :

— Si tu m'aimes, ne va pas dans cette maison !

Car elle avait songé à Fargeau.

Mais elle se ravisa.

— Va, mon enfant, dit-elle au contraire; Dieu veuille que tu fasses pour lui ce que Van Eyde fit pour moi !

Les heures de la nuit s'étaient écoulées. Il faisait grand jour déjà lorsque Gabriel sortit. Lucien ne s'était pas couché.

Il attendait madame Paoli qui devait lui dire

où il retrouverait la Lovely, si M. Fargeau voulait bien le permettre.

— C'est toi, Albert? dit-il quand la porte de sa chambre s'ouvrit.

— Non, répondit Gabriel; c'est moi... votre médecin.

— Vous, mon enfant! à cette heure?

— Je viens vous panser, et je ne choisis pas les heures... ce soir je ne serai plus à Paris.

— Ah! fit Lucien. Et Clémence?

Comme Gabriel allait répondre, un bruit léger se fit à la porte, il se retourna; Clémence était sur le seuil.

— Eh bien!... reprit l'aveugle, tu ne réponds pas?... Et Clémence?

Clémence avait des larmes dans les yeux.

Gabriel se laissa tomber sur ses genoux et joignit ses mains sans mot dire.

Clémence entra.

Elle tendit la main à Gabriel qui la pressa contre ses lèvres.

— Je suis là, mon oncle, dit Clémence; M. de Marans ne peut pas vous répondre devant moi.

— Une brouille?... murmura Lucien d'un air fâché.

— Non, répliqua Clémence; pour se brouil-

ler il faut s'aimer... Je n'aime pas M. Gabriel.

Sa main restait sur la bouche de Gabriel qui la regardait stupéfait.

— Comment! tu ne l'aimes pas? s'écria l'aveugle.

— Non... je ne l'aime pas.

— Mais tu m'as dit vingt fois...

— Je me suis trompée, mon oncle.

Elle retira sa main ; mais ce fut pour tendre son front où Gabriel mit un baiser passionné.

Elle lui rendit le baiser.

Elle était tremblante et bien pâle.

— Je vous pardonne..., murmura-t-elle.

Les yeux de Gabriel remerciaient et priaient.

Clémence se redressa.

— Adieu, M. de Marans, dit-elle tout haut; dites à Lucienne que je l'aime mille fois plus qu'une sœur... Nous deux, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre... je prierai Dieu pour que vous soyez heureux.

Elle serra la main de l'aveugle en ajoutant :

— Au revoir, mon bon oncle... je reviendrai quand M. de Marans sera parti.

Puis elle se retira, laissant Gabriel atterré.

Une énigme encore!

— Elle est partie? demanda Lucien qui souriait sous son bandeau.

— Oui... partie! balbutia Gabriel : je ne la reverrai plus!

— Les jeunes filles! s'écria l'aveugle; mon petit Gabriel, si vous saviez comme elle vous aime, cette capricieuse!... Tous les jours nous parlons de vous... Restez... et je me charge d'arranger tout cela.

Gabriel essuya ses yeux.

— Monsieur, dit-il avec résolution, — car ces coups répétés lui valaient des années et le faisaient homme, — je serai malheureux toute ma vie... je l'ai mérité... Occupons-nous de vous.

Lucien souriait toujours.

Il se disait :

— Querelle d'amoureux! Feu de paille!

Gabriel lui ôta son bandeau.

— Vous avez pleuré! s'écria-t-il.

La figure de l'aveugle reprit tout à coup son expression de tristesse.

— Et je pleurerai encore, mon enfant, murmura-t-il.

— Chose singulière, pensait tout haut Gabriel qui n'était en ce moment qu'un médecin, ces larmes ont dégagé le muscle... Il me semble que

vous devriez déjà percevoir, ne fût-ce que faiblement, la sensation de la lumière ?

L'aveugle poussa un cri.

Puis il mit sa main devant ses yeux.

— C'est vrai..., fit-il, oh !... je ne vois rien... mais le voile qui couvre ma vue est rougeâtre au lieu d'être noir.

Gabriel commença ses préparatifs de pansement.

— Ceci est le dernier appareil, dit-il : quand notre traitement arrive à ce point, il réussit dans la huitaine... ou bien il n'y a plus d'espoir.

— Ce brouillard lumineux que je... je n'ose pas dire que je vois... que je sens autour de mes yeux... est-ce que ce n'est pas un signe favorable ?

— Soutenez votre tête, commanda Gabriel qui bassinait le dedans des paupières ; c'est un signe favorable, mais qui n'est pas certain... Il faut quelques jours.

— J'espère que vous attendrez au moins ce terme pour partir.

— Je ne le puis pas, monsieur... Ouvrez vos paupières toutes grandes... Je vous l'ai dit : dans une heure maintenant j'aurai quitté Paris.

— Mais pourquoi... enfant, pourquoi ?

Gabriel ne répondit point. Il continua le pansement en silence, non sans jeter de temps en temps un regard vers la porte qui avait donné passage à Clémence.

Mais Clémence ne reparut pas.

— Et votre sœur? et votre mère? demanda encore l'aveugle.

— Nous partons tous, monsieur.

Le pauvre Lucien soupira. C'était sa joie mystérieuse qui l'abandonnait.

— Je ne connaissais que vous, Gabriel, dit-il, mais je vous aimais tous les trois.

Le jeune docteur lui serra la main.

Ils ne savaient pas l'un et l'autre pourquoi ils étaient si profondément émus.

Le sang parle-t-il? Oh! certes. Il ne fait pas de miracles, mais une voix murmure au fond du cœur, et ce qu'on appelle la *sympathie* a souvent, pour exister, sa raison inconnue.

Gabriel attribuait son émotion à la pensée de Clémence.

L'aveugle se disait :

— Lucienne et Gabriel! je m'étais habitué à les sentir près de moi...

Le pansement était achevé.

— Voulez-vous que je vous embrasse, M. Raymond? dit Gabriel.

Lucien lui tendit ses bras ouverts.

Ils restèrent un instant sur le sein l'un de l'autre.

— Écoutez, reprit Gabriel en échappant le premier à cette étreinte; en restant ici, je ne pourrais plus rien pour vous, car ma dernière ordonnance devait être celle-ci : « Quittez Paris et allez chercher l'air natal. »

— L'air natal! répéta l'aveugle avec embarras et répugnance, est-ce donc bien utile?

— Un travail va s'opérer en vous, répondit Gabriel; vous avez besoin de toutes vos forces, et l'air du pays est un cordial... Dans huit jours, par une belle matinée, à l'ombre des grands arbres, ôtez votre bandeau... Si Dieu le veut, vous ne serez plus aveugle.

— Oh!... fit Lucien saisi d'un enthousiaste espoir.

Il songeait à Berthe et se disait :

— Si je recouvre la vue, je suis bien sûr de la retrouver!... Je reviendrai à Paris... je chercherai!...

Il fut interrompu par l'entrée d'un domestique qui apportait une lettre.

— Adieu, monsieur! dit Gabriel.

— Attendez! s'écria Lucien; je ne sais où est

mon secrétaire... rendez-moi le service d'ouvrir cette lettre.

Gabriel déchira l'enveloppe et lut à haute voix :

« M. Raymond Lointier.

« J'ai le regret de vous annoncer que M. B***, votre notaire, est en fuite, laissant trois millions de déficit dans sa caisse.

« Veuillez agréer, etc. »

— C'est fâcheux, cela, dit Lucien.

— Vous avez quelques fonds chez ce notaire ?

— Toute ma fortune, mon ami.

Son visage n'avait pas changé.

Gabriel sortit.

Il mit bien du temps à traverser les corridors de l'hôtel. A chaque instant il s'arrêtait pour prêter l'oreille. Il espérait toujours entendre derrière lui ce pas léger et voir cette robe blanche qu'il avait si souvent guettée à sa fenêtre, et qu'autrefois il n'attendait jamais en vain.

Mais les corridors étaient déserts. Ni pas léger, ni robe blanche.

Gabriel consulta sa montre.

Il était sept heures et demie.

Il quitta l'hôtel à regret, sans avoir revu Clémence.

Quand il rentra chez sa mère, tous les préparatifs de départ étaient faits. On n'attendait plus que lui.

Une chaise de poste était attelée dans la rue du Regard.

Madame de Marans avait employé les premières heures de la matinée à se libérer vis-à-vis de mademoiselle Grièche et de son directeur.

— Partons ! dit-elle en voyant Gabriel.

Gabriel ne demanda pas même :

— Où allons-nous?

Il prit la main de sa mère et se dirigea vers la porte.

A ce moment, et pour la dernière fois, à travers la croisée du salon, son regard se porta vers l'hôtel Lointier.

Clémence était à sa fenêtre.

Le mouchoir blanc qu'elle tenait à la main s'agita. Gabriel emportait de l'espoir.

Ce fut Lucienne qui resta la dernière dans la maison de Marans.

Quand sa mère et Gabriel furent dehors, elle tira de son sein une lettre qu'elle déposa sur la table du salon.

— Je suis bien sûre qu'il viendra ! murmura-t-elle.

Sur l'adresse de la lettre, il y avait :

*Au capitaine Mazurke.*

— Lucienne ! appela madame de Marans.

Lucienne s'enfuit émue et confuse.

La chaise de poste partit au galop.

## XXVII

**L'exécution de M. Baptiste.**

Revenons à Mazurke qui voulait, cette nuit-là même, retrouver le fameux trésor.

Mazurke donna son adresse, place Vendôme, au cocher de la voiture qui l'avait conduit rue du Regard avec Clémence Lointier.

Dans son salon de l'hôtel Bristol, il trouva Yaume couché à plat ventre sur le tapis.

Yaume ne se dérangea pas.

— Respect de vous, M. Philippe, un petit peu mal au ventre, dit-il, rapport à de la bière que j'ai bue, en chope, qu'est mauvaise pour le choléra.

— Je vais te guérir, moi, répliqua Mazurke; en avant!

Yaume se mit sur ses pieds avec la vivacité mesurée d'un soldat à l'exercice.

— Ça se peut bien, fit-il; malgré que je l'aie assez ficelée, la colique.

— Sais-tu l'adresse de M. Baptiste? demanda Mazurke.

— Le louchard?

— Oui.

— Qu'est censé pour les renseignements?

Mazurke frappa du pied.

— Ne vous inconvénientez pas, dit Yaume; je présoupçonne qu'il doit bien être couché assurément...

— Je te demande si tu sais son adresse?

Yaume prit un air grave.

— Quant à ce qui est de ça, voilà, répondit-il : ambitionnant de savoir quelque chose dont il est pour les renseignements et détails sur n'importe quoi, je lui ai contourné une lettre...

— Alors, mène-moi chez lui, interrompit Mazurke.

— Pas l'embarras! dit Yaume poursuivant son idée; il ne m'a pas seulement répondu, qu'est d'obligation dans la politesse.

Mazurke ouvrit la porte, et le poussa dehors.

M. Baptiste Bubart demeurait auprès du Pont-Marie, non loin de ce petit café de la rue des Nonaindières où Romblon avait recruté les trois philosophes chargés d'assommer Mazurke : les trois premiers philosophes, ceux du Gros-Caillou. Les trois autres philosophes, ceux du boulevard du Temple, ne l'auraient pas manqué comme cela.

Mazurke frappa rondement à une porte d'allée qui fut longtemps à s'ouvrir.

— Qui demandez-vous ? fit une voix dans les ténèbres de l'escalier.

— M. Baptiste...

— Connais pas !

C'était Baptiste Bubart lui-même qui faisait cette réponse effrontée.

Mazurke reconnaissait parfaitement sa voix.

— Je venais de la part de Ballon, dit-il en parlant plus bas.

— Ah ! ah !... voyons... *Romblon !*

— *Raison !* repartit Mazurke.

— Êtes-vous seul ?

— Non... j'ai un camarade.

— C'est donc bien pressé ?

— Dame !... fit Mazurke, puisque vous demandez quarante mille francs...

— Montez ! dit M. Baptiste.

Mazurke venait de faire allusion à la lettre que le brave Auvergnat lui avait remise, dans l'après-dînée, devant la porte de la maison Beaujoyeux.

Baptiste Bubart introduisit ses hôtes à tâtons dans son domicile.

Il frotta une allumette contre la semelle de son soulier, et fit de la lumière.

Son regard tomba d'abord sur Yaume.

Quand il aperçut Mazurke, il tressaillit violemment.

— Ah! murmura-t-il, je suis pincé!... je m'en doutais!

Mazurke s'assit sur la table.

— Mon brave, dit-il, n'ayez pas peur...

— Je n'ai pas peur, interrompit l'homme aux lunettes bleues; j'en ai vu bien d'autres, allez, cher monsieur... Seulement, je suis pincé... et c'est bête... Mais qui diable se serait douté?... On venait de me dire que votre affaire était faite.

— Là-bas, derrière l'École-Militaire?...

— Du tout! C'est vieux comme Hérode, l'histoire de l'École-Militaire... Un coup de couteau dans le dos au coin de la rue de la Tour...

— Auprès du théâtre de Diane? s'écria Mazurke étonné.

— Ils auront fait le cadeau à un autre, dit Baptiste froidement ; c'est désagréable pour cet autre-là !... Que voulez-vous ?

— Ce que vous offrez à Romblon dans votre lettre.

— Vous l'avez lue?... Je ne demande pas mieux, moi... Avez-vous les quarante mille francs?

— Non.

— Eh bien, allez les chercher !

Mazurke fit un signe.

Yaume qui, jusqu'alors, s'était tenu modestement auprès de la porte, s'avança jusqu'au milieu de la chambre et retroussa ses manches.

— Parbleu ! s'écria Baptiste, je vous l'ai dit : je suis pincé ; mais vous n'y gagnerez rien... Vous me battrez, vous m'étrillerez, vous me tuerez, si vous voulez... c'est le vilain côté du métier... J'y suis : allez !

Il prit la pose de Thémistocle disant : *Frappe ! mais écoute...*

Il y avait vraiment quelque chose d'épique dans l'effronterie de ce coquin de Bubart.

Yaume se tenait prêt.

— Réfléchissez ! dit Mazurke à Bubart.

— C'est tout réfléchi.

— Vous ne me connaissez pas !

— Si fait! Je sais bien que vous êtes sans pitié quand vous vous y mettez. Mais ces quarante mille francs, c'est le plus clair de mon avoir... ma peau ne les vaut pas. J'aime mieux donner ma peau!

— Allons, Yaume, dit Mazurke; tu sais ton affaire?

— Oui, M. Philippe.

— Pille, mon garçon, pille!

Yaume secoua ses oreilles comme un barbet, et s'élança sur le malheureux Bubart. Ce fut une lutte étrange. Avez-vous admiré parfois l'héroïque et silencieux courage du renard acculé? Cet animal qu'on écrase sous sa mauvaise réputation est bien le Bubart des quadrupèdes. On le tue dans son impénitence finale.

Bubart, dédaignant une défense inutile, essaya seulement d'éviter les premiers horions en fuyant, puis il se laissa faire.

Il ne disait rien.

Yaume, au contraire, invectivait avec une grande véhémence.

— Oui que je vais te piller, disait-il, et te harpailler censément comme il faut, louchard des louchards!... De quoi?... (Il lui lança un assez grave coup de pied au bas des reins.) De

quoi ?... (Trois griffes.) De quoi ?... (Une torgniole sur le nez.)

— Mais ce n'est pas cela, dit Mazurke ; déshabille-le sans le frapper.

Yaume fit mine de ne pas entendre.

— Que tu as occasionné, à ce qu'il paraît, des chagrins à M. Philippe, poursuivit-il en variant ses corrections avec art; et que tu n'as pas pris la peine censé de répondre à ma lettre... Est-ce parce que je suis domestique ?... De quoi? (Un coup de poing sur l'œil.) Si je suis en service chez les autres, je n'en suis que plus malheureux d'être à plaindre, sans fortune et pas d'éducation par la faute de mes parents... De quoi ? (Un renfoncement complet.) De quoi? Qu'on les aurait payés tes renseignements, failli merle ! Puisque je l'ambitionnais de m'en passer ce caprice d'y être fixé là-dessus !... De quoi ?...

Il fallut que Mazurke mît le holà, car Yaume s'animait à la besogne et battait mieux à mesure qu'il parlait davantage.

Quand son maître l'arrêta, il prit un air sincèrement étonné.

— Dame!... fit-il, c'est donc honnête, ça, de ne m'avoir pas répondu à ma lettre affranchie? De quoi ?

Il prit Bubart au collet et le coucha sur le dos.

Puis, sans plus le frapper, il retourna ses poches avec une prestesse merveilleuse.

Bubart avait beaucoup de poches, il est vrai, mais jamais vous n'eussiez pu penser que les poches d'un seul homme eussent cette capacité prodigieuse de contenir un volume triple du volume de l'homme lui-même.

Tel était le problème résolu par les poches de Baptiste Bubart, ancien vice-président du *Melon enragé,* de Pantin.

Une montagne de papiers s'éleva au milieu de la chambre.

Tout cela des renseignements! des renseignements exacts et garantis par la maison Isidore-Baptiste et compagnie, discrétion et célérité, correspondants à Paris et dans toute la France, renommée pour les créances incurables et la bonne tenue de ses employés.

Une montagne! lettres, chiffons, papiers timbrés, cahiers, brochures, extraits des registres des prisons, diplômes, passe-ports, actes de naissance. Une montagne!

Mazurke regardait cela d'un air assez déconcerté.

Il avait à chercher dans ce monceau de paperasse l'adresse de son trou.

La lettre que Bubart avait écrite à Ballon dans le carré des roses au Luxembourg prouvait que ledit Bubart savait où était la cave-tirelire. Mais rien n'indiquait qu'il eût consigné ce détail dans ses papiers.

Rien ! sinon l'habitude invariable des marchands de renseignements qui ont tous leur mémoire dans leur poche.

Mazurke était devant la montagne de papiers. Il n'osait pas y toucher, tant la tâche de compulser tout cela lui semblait être au-dessus de ses forces.

D'ailleurs, il n'avait pas le temps.

Heureusement qu'à cet instant même, Yaume fit sortir de la dernière poche de Bubart un portefeuille très-sale et presque aussi gonflé que celui de papa Romblon.

Mazurke s'en empara aussitôt et l'ouvrit.

C'était plein d'hiéroglyphes à l'usage des initiés de la maison Isidore-Baptiste et compagnie.

Sur la dernière page, Mazurke lut ces lignes mystérieuses.

« Laissez le C. de M. sur la droite, la B. de G. sur la gauche... le troisième chantier après les pierres de taille. »

C'était évidemment ce que Mazurke cherchait.

Il traduisit C de M par Champ-de-Mars, et B de G par barrière de Grenelle.

Certes, il avait espéré une indication plus précise; mais il fallait bien se contenter de celle-là.

— Lâche-le! dit-il à Yaume.

Yaume obéit.

Mazurke jeta le portefeuille, s'essuya les doigts et sortit.

Yaume montra le poing à Bubart renversé.

— Si je te retrouve, toi, dit-il, je te rehar-paillerai soignément pour t'apprendre la politesse avec moi, M. Louchard!

En passant la porte pour suivre son maître, il ajouta entre ses dents:

— Tout de même, et quoique ça, je n'ai pas pu savoir ce que j'ambitionnais d'être fixé de sur le socialisme... Enfin, n'importe!

Bubart se releva, heureux d'en être quitte à si bon marché. Il passa le reste de la nuit à rebourrer ses poches désenflées. Et la montagne rentra dans ses doublures.

---

Au moment où Mazurke sortait de chez

l'homme aux lunettes bleues, trois heures de nuit sonnaient à Saint-Louis-en-l'Ile.

Mazurke renvoya Yaume et se fit conduire au Gros-Caillou. Il mit pied à terre derrière le Champ-de-Mars.

Il paraîtrait, en effet, que les indications du portefeuille de M. Baptiste étaient insuffisantes, car, à quatre heures et demie, Mazurke arpentait encore les rues tristes qui avoisinent la barrière de Grenelle.

Il ne retrouvait point la maison du fantôme.

Les quartiers de Paris sont en général homogènes, c'est-à-dire que toutes les rues d'un même quartier ont un air de famille. Ainsi vous ne prendrez jamais une rue du faubourg Saint-Honoré pour une rue du faubourg Montmartre, et alors même qu'un bandeau épais tomberait tout à coup de vos yeux dans le cœur du pays latin, vous ne vous croiriez jamais au faubourg Saint-Antoine.

Mazurke sentait vaguement qu'il était sur la voie. Il *brûlait,* comme disent les enfants au jeu de *l'Anguille sous roche.*

Bien que ses souvenirs de la bagarre fussent obscurs et presque nuls, ces rues mélancoliques, blanchâtres, désertes, lui rappelaient sa course solitaire.

Les mêmes idées lui venaient. Il songeait encore à Berthe et à Lucienne.

Mais quelle différence! Berthe était retrouvée. Et Lucienne! avait-il encore le droit de l'aimer?...

Mazurke doublait le pas pour secouer cette rêverie; il cherchait. Mais tout cela se ressemblait si bien : longs murs blafards, maisons isolées, terrains, chantiers, parcs à pierre de taille.

Et, çà et là, le maigre obélisque industriel : la cheminée à vapeur endormie.

Le ciel blanchissait du côté de l'orient; à l'ouest, l'horizon restait noir.

Mazurke passait d'une rue dans l'autre; ce qu'il avait de souvenirs se voilait au lieu de s'éclaircir.

Il hésitait; il prenait sa course tout à coup pour revenir sur ses pas et retourner encore.

C'était désormais le hasard seul qui pouvait le guider.

Il se disait bien :

— Je trouverai, morbleu! je trouverai!

Mais tous les enfants, petits ou grands, se disent cela pour soutenir leur courage qui chancelle.

Mazurke s'arrêta au beau milieu d'une rue

qui lui semblait être la reproduction exacte d'une douzaine d'autres rues qu'il venait d'explorer.

Il essuya son front en sueur.

En regardant aux deux bouts de la rue, il vit, à l'extrémité occidentale, encore plongée dans les ténèbres, un bouquet d'arbres dont les silhouettes se détachaient faiblement sur le ciel sombre.

Un vague souvenir s'éveilla en lui.

Ces arbres se dessinaient comme de grands casques surmontés de leurs panaches.

A ce moment où Mazurke faisait un appel désespéré à sa mémoire, le fond, où ressortaient les arbres, s'éclaira violemment.

Trois flambeaux gigantesques lancèrent à la fois leurs flammes ardentes.

Mazurke poussa un cri, et se redressa de son haut.

Il ne chercha plus.

## XXVIII

### Au dernier vivant!

Mazurke reconnaissait parfaitement les trois torches fantastiques qui avaient éclairé son combat contre les trois philosophes.

Il marcha en avant. Au bout d'une cinquantaine de pas, il retrouva la grille vermoulue, le petit terrain et la trappe.

Ce n'était pas par cette issue que Mazurke voulait pénétrer dans la cave.

Comme la maison du happe-monnaie Honoré ne s'ouvrait point de ce côté, Mazurke fit le grand tour et arriva devant la porte cochère en prenant la rue voisine et parallèle.

La porte cochère était très-solidement fermée.

Mazurke frappa.

On ne lui répondit pas.

Et pourtant il lui sembla entendre un bruit de voiture et de chevaux à l'intérieur de la cour.

Comme il ne faisait pas jour encore, Mazurke se dit :

— J'attendrai.

Il se promena de long en large sur le trottoir.

Pour compléter l'histoire exacte de cette nuit, nous devons placer ici une circonstance en apparence assez insignifiante, mais qui eut un fort tragique résultat.

Il s'agit du bon petit vieillard de cent quatre ans, M. Honoré, le fantôme.

Ce vieux Vitriàs n'avait pas fermé l'œil cette nuit. Depuis le départ des joueurs de la mort, qui avait eu lieu la veille vers quatre heures de l'après-midi, il s'était fait dans la maison un remue-ménage diabolique. S'il y avait eu des voisins (mais il n'y en avait pas), on eût entendu, douze heures durant, le bruit de l'or et de l'argent retourné à la pelle.

En outre, depuis quatre heures jusqu'à minuit, ces grands drôles, qu'il appelait ses « petites garçailles, » et qui servaient de guides aux joueurs de la mort dans les courses en fiacre, ces grands drôles, disons-nous, avaient sillonné

Paris en tous sens pour opérer le change d'écus contre des billets de banque.

Ils y allaient avec prudence, prenant dans chaque maison dix mille francs, quinze mille francs au plus.

Mais tous les changeurs de Paris y passèrent, et les *petites garçailles* rapportèrent plus de quinze cent mille francs en billets ou banknotes. Le reste du contenu de la cave était de l'or.

La circonstance dont nous parlions fut celle-ci :

Environ une heure avant l'arrivée de Mazurke, la porte cochère s'était ouverte, et les *petites garçailles* du happe-monnaie étaient sorties portant chacune une missive.

Le bon petit fantôme n'était peut-être pas si fort que M. Fargeau en fait de style épistolaire, mais il avait pourtant son mérite.

Les lettres étaient adressées à MM. de Beaujoyeux, Desbois, Peignon, de Monsigny, André Lointier, Bonnin, Romblon, et à madame la marquise de Beaujoyeux.

Elles contenaient en substance :

L'indication exacte de la maison du happe-monnaie ;

L'itinéraire qu'il fallait suivre, une fois entré pour arriver à la cave-tirelire ;

Et la prière de garder le plus profond secret.

Du reste point de signature.

Dans la position où se trouvaient Guérineul, Morin, Houël, Maudreuil, les Beaujoyeux et Romblon-Ballon lui-même, l'effet de ces lettres était certain.

Car il ne faut pas oublier que tous cherchaient, depuis des années, le lieu du dépôt.

Il ne faut pas oublier, en outre, que le délai de vingt années expirait le lendemain même à minuit.

Mazurke, cependant, arpentait le pavé non sans impatience.

De temps en temps il frappait à la porte, et la porte restait close.

Avait-il un plan, ce Mazurke? Mon Dieu, oui. Un plan élémentaire, naïf et primitif; un plan digne de l'homme qui avait écrasé d'un coup de tête la poitrine du boxeur Swift, fusillé six Arabes au galop, et empaillé un major autrichien.

Voici quel était son plan :

Entrer, soit de gré, soit de force, peu importait;

Arriver jusqu'au happe-monnaie, le prendre sous le bras comme un paquet, et le conduire à la cave;

Emplir ses poches d'or, jeter une sacoche sur ses épaules, offrir ses civilités au bonhomme, et retourner rue du Regard.

C'était simple comme bonjour.

Avec un pareil plan dans la tête, il était bien permis d'avoir de ces idées absolument terrestres, que les gens d'un goût délicat repoussent et dédaignent.

Mazurke, en définitive, n'avait rien pris depuis sa sortie de la cave.

Son estomac parla, et si vous saviez quelle voix il avait l'estomac de Mazurke !

Après tout, s'il faisait grand jour déjà, l'heure n'en était pas moins indue. On ne vient pas comme cela chez les gens, dès cinq heures du matin. La porte ne s'ouvrait sans doute que plus tard.

En raisonnant ainsi, et c'était puissamment raisonné, Mazurke tourna l'angle de la rue et descendit vers la barrière, afin de trouver un restaurant. Il est certain que nous eussions dû peut-être y regarder à deux fois avant de montrer notre héros marchant à la conquête d'un bifteck, dans un moment si solennel.

Mais cette fantaisie de bifteck l'empêcha d'être flambé comme un poulet.

Il déjeuna copieusement et bien. C'était sa partie. Au moment où il débouchait sa seconde bouteille de bordeaux, une explosion se fit entendre.

Mazurke n'y prit point trop garde, acheva sa tranche de bœuf et sortit.

Il pouvait être six heures.

Quand il retourna devant la maison du fantôme, la porte cochère était grande ouverte.

— A la bonne heure! se dit Mazurke; nous allons enlever ça en deux temps.

Il passa le seuil.

A ce moment, deux hommes le croisèrent. Ils étaient tout pâles. Mazurke les vit s'élancer dans la rue et s'enfuir, chacun de son côté, comme si le diable eût été à leurs trousses.

Il avait cru reconnaître M. Fargeau et Cousin et ami.

La cour était déserte, le vestibule aussi. Mazurke entra dans le salon. Il n'y avait personne.

Toutes les portes étaient, comme celle de la cour, ouvertes à deux battants.

Mazurke ne savait pas la route qui conduisait du corps de logis à la cave-tirelire. Il appela, pensant que le premier domestique qui se présenterait lui servirait de guide. Mais dans cette maison du happe-monnaie, il n'y avait pas plus de domestiques que de maîtres.

Personne!

Mazurke se prit à errer au hasard. Il allait,

le long des corridors, pénétrant dans tous les appartements et appelant toujours.

C'était une étrange demeure. Les trois quarts des pièces étaient sans meubles, et les pas de Mazurke marquaient dans la poussière épaisse qui couvrait le carreau.

La plus belle chambre, celle qui paraissait appartenir au maître, avait un grabat, une table et une chaise.

Ce luxe faisait honte à la misère des salles voisines.

Néanmoins, il y avait quelque chose de plus riche encore que la chambre à coucher du fantôme avec son grabat, sa table et sa chaise : c'était le salon où nous avons vu les joueurs de la mort réunis en conseil.

Mazurke y pénétra en dernier lieu, et ne put se défendre d'une certaine surprise en voyant ce bizarre tabernacle aux fenêtres murées, éclairé faiblement par la lampe qui pendait de la voûte.

La devise de la tontine, courant autour des frises, lui sauta aux yeux dans un de ces réveils soudains qui font jaillir la flamme des lampes. Il lut : *Au dernier vivant!*

— Est-ce qu'ils auraient joué enfin leur partie? Est-ce qu'ils seraient tous morts?

Il haussa les épaules et ajouta :

— Ils sont trop lâches!

Au delà du salon fermé, il n'y avait plus qu'un petit couloir conduisant à un escalier de pierre.

Mazurke ne douta pas que ce ne fût l'escalier de la cave.

Il s'y engagea résolûment.

Après avoir descendu quinze ou vingt marches, il s'arrêta cependant. L'air frais qui le frappait au visage ne pouvait lui laisser la moindre incertitude; il était dans la bonne voie. Mais il n'avait pas, comme naguère, une boîte d'allumettes-bougies, et il était payé pour savoir qu'on n'y voyait goutte dans ce souterrain.

Il se demanda s'il irait prendre la lampe du salon fermé.

Pendant qu'il hésitait, son regard s'abaissa. Il vit sous ses pieds une lueur faible et lointaine. Sa détermination fut prise. Il continua de descendre, mais sans bruit désormais, car l'idée lui était venue que les joueurs de la mort pouvaient bien être réunis dans le souterrain.

Dans cette hypothèse, il fallait prendre ses précautions.

Mazurke était sans armes.

Les marches succédaient aux marches, et l'escalier ne finissait point.

La lueur se faisait un peu plus distincte, mais aucun bruit ne montait.

Le pied de Mazurke sentit enfin le sol au lieu de la pierre des degrés. En même temps une bouffée d'air humide lui vint aux narines.

Cet air semblait chargé de fumée. Mazurke connaissait, pardieu ! l'odeur de la poudre. Cet air avait comme un parfum de bataille.

Du salpêtre et du sang!

La lueur qui venait du souterrain lui montra la fameuse porte doublée de fer.

Elle était ouverte comme toutes les autres.

— Entrons ! se dit Mazurke.

Du sang et de la poudre! cela ne l'avait jamais fait reculer!

Ce qui produisait cette lueur, c'était une bougie tombée au bas des marches, et dont la mèche touchait presque le sol. La flamme, combattue par l'humidité, éclairait à peine le premier pilier, près qu'elle était de s'éteindre, et laissait tout le reste de la cave dans les ténèbres les plus complètes.

Qu'y avait-il dans ces ténèbres?

Mazurke avança la tête. On ne voyait absolument rien, sinon çà et là quelques vagues étincelles salpêtrées.

Par terre, Mazurke ne retrouvait plus ces

jaunes reflets d'or qui l'avaient tant étonné la veille.

Et maintenant que sa tête était à l'intérieur de la cave, cette odeur de poudre devenait suffocante.

Quant au sang, peut-être était-ce une idée... Du sein de cette nuit opaque et lourde, un gémissement sortit.

Mazurke ramassa la bougie, et entra le front haut.

Il s'attendait un peu à recevoir deux ou trois balles dans la tête au moment où il levait la lumière qui l'éclairait en plein. Mais aucun mouvement ne se fit dans la cave.

Mazurke s'avança.

Quand il eut dépassé le pilier qui lui masquait l'endroit où il s'était réveillé, la nuit précédente, sur un tas d'or, un spectacle terrible s'offrit à ses regards.

Il y avait là, sur le sol, six cadavres affreusement mutilés.

Ils gisaient tous, sanglants et souillés, autour du squelette qui gardait sa position bizarre, et dont les yeux creux semblaient contempler curieusement ce grand carnage.

Mazurke se souvint de l'explosion qu'il avait entendue en déjeunant.

A la place du monceau d'or et de sacs de mille francs que vingt années avaient grossi, on voyait maintenant les débris d'une manière de coffre-fort d'où sortaient des canons de pistolets, noirs de poudre.

Évidemment, le petit fantôme avait disposé là une machine infernale pour se débarrasser, en une seule fois, de tous les joueurs de la mort.

Il avait réussi en partie.

Cinq hommes et une femme étaient là, broyés: Romblon-Ballon, Houël, Morin, Menand jeune, Guérineul, qui donnait encore quelques signes de vie, et Olivette, belle jusque dans la mort.

Ils avaient tous d'horribles blessures; sans doute la machine infernale avait éclaté au moment où ils essayaient d'ouvrir le coffre-fort : à l'exception d'Olivette qui avait été tuée d'une seule balle au sein, tous ces corps n'étaient plus que d'effrayants lambeaux.

Par un de ces jeux où le hasard nous raille, le squelette qui touchait un des angles de la machine restait parfaitement intact. Aucune balle ne s'était égarée dans ses os.

Mazurke était frappé de stupeur.

Comme Guérineul remuait encore, appuyé qu'il était contre une espèce de poteau, fiché

nouvellement en terre, Mazurke se pencha pour lui porter secours.

Mais le malheureux se tordit en une dernière convulsion, et tomba mort.

Sa chute démasqua le poteau, et Mazurke put lire en grosses lettres rouges sur un fond noir cette suprême moquerie du centenaire :

**Au dernier vivant !**

## XXIX

### Le billet de Lucienne.

Maudreuil et Fargeau avaient échappé à la catastrophe parce qu'ils étaient arrivés un instant trop tard. Le bon petit fantôme avait pourtant admirablement pris ses mesures pour que tout le monde y passât, mais le hasard déjoue parfois les calculs les mieux combinés.

En somme, sur huit, il en avait tué six, c'était un résultat.

Voici comment il s'y était pris pour attirer ses cohéritiers dans le piége :

Depuis longtemps, il nourrissait la pensée d'en finir avec ces chers amis, mais jusqu'au dernier moment il avait espéré qu'ils s'entre-

détruiraient les uns les autres. La veille encore, il gardait pour un peu cette illusion.

Quand il vit tous les joueurs de la mort lever la dernière séance sans coup férir et s'en aller en parfaite santé, ma foi, il se dit :

— Mettons la main à la pâte!

La vue de ce curieux en guenilles, qui semblait guetter la sortie des héritiers dans le terrain voisin, ne fit que hâter la détermination du bon petit fantôme.

Ce n'était pas par un tiers que les héritiers de Jean de la Mer devaient apprendre le chemin de la fameuse tirelire.

Le vieil Honoré se réservait cette tâche.

A la place de la montagne d'écus, transformée en billets de banque mis en lieu sûr, il fit installer un beau coffre-fort, appétissant à voir, une caisse de physionomie tout aimable.

Nous savons ce qu'il y avait dedans!

La caisse une fois installée, le vieil Honoré avait commandé une chaise de poste et fait sa dernière correspondance.

C'était une simple circulaire adressée aux joueurs de la mort et à Romblon-Ballon, dont la police l'avait parfois beaucoup gêné.

Il savait parfaitement que tous les membres de la tontine cherchaient plus ou moins adroite-

ment à mettre la main sur le trésor. En conséquence, il était sûr de l'effet de sa circulaire.

Car sa circulaire disait tout bonnement :

« M*** est prévenu que M. Honoré doit prendre la fuite aujourd'hui, emportant les fonds de la tontine. » (Ici l'adresse de la maison.)

Suivant le calcul du bon petit fantôme, chaque cohéritier devait croire que la lettre émanait d'un autre membre de la tontine, appelant tous les intéressés à la défense du trésor commun.

Il en fut ainsi. Personne ne manqua à l'appel.

Les six premiers se rencontrèrent dans la cour, une heure après le départ du happe-monnaie qui galopait maintenant sur une grand'route quelconque. Il y eut trêve tacite, et l'on descendit en toute hâte à la cave.

Devant le coffre-fort, tout le monde respira !

Le vieux coquin n'avait pas eu le temps d'exécuter son dessein.

D'un avis unanime on décida qu'il fallait partager avant l'arrivée de Maudreuil et de Fargeau. C'était toujours cela de gagné.

Romblon-Ballon n'avait droit à rien, mais il pensait bien avoir la grosse part.

On procéda à l'ouverture du coffre où le fantôme avait laissé la clef.

Une explosion terrible se fit, et nos six Vitriâs furent mitraillés. Le happe-monnaie avait mis dans le coffre assez de poudre et de balles pour anéantir un bataillon.

Il va sans dire qu'il ne restait pas une pièce de cinq francs dans la cave.

Mazurke remonta les degrés lentement.

— Reste trois! murmura-t-il en revoyant le jour :

Fargeau, Maudreuil et le fantôme.

Quelques heures après, la justice descendit dans la maison du happe-monnaie; car cela finit toujours ainsi : la justice vient constater solennellement le crime ou le malheur qu'elle n'a pu empêcher.

Ce que pensèrent les plumitifs en voyant le squelette et les six cadavres, nous le laissons à deviner. Peut-être, d'ailleurs, ne pensèrent-ils rien.

Sur les six morts, cinq avaient sur eux des papiers qui purent servir à les faire reconnaître.

Madame Oliva de Beaujoyeux, Desbois, Monsigny, Romblon-Ballon et Houël, eurent les honneurs d'un extrait mortuaire.

Mais le sixième cadavre n'avait point de papiers, sinon une copie manuscrite de *la Pari-*

*sienne*, chant national, et un fragment de la constitution.

En revanche, ses poches contenaient beaucoup d'oignons crus et quelques bonnes échalotes.

O pauvre ami! chère âme naïve! Menand, notaire silencieux! un peu voleur, légèrement faussaire, mais simple, mais doux, mais sans fiel!

O bon Menand! ô Menand jeune! Artichaut, puis Croûton! homme politique! esprit sérieux! seul soutien d'une pie infirme!

O belle nature! vous passiez, inaltérable comme le pur diamant, au milieu d'une civilisation corrompue. Vous aimiez les salons de cire, les tableaux-horloges et la musique militaire. Vous suiviez les tambours battant la retraite. Quand vous voyiez passer des pompiers, votre cœur tressaillait à l'espoir d'un incendie!

Vous éprouviez un mélange de frayeur et d'allégresse à guetter l'explosion du canon du Palais-Royal!

Vous regardiez les éclipses dans une cuvette!

Vous aviez l'adresse de changer vos vieux parapluies contre des parapluies neufs!

Enfin, ô Menand jeune! vous étiez charmant. Si votre décès a passé inaperçu parmi nos tour-

mentes politiques, la postérité vous rendra justice.

En attendant, adieu, noble ami, adieu, Menand! Croûton, adieu!

Mazurke sortait du souterrain aussi pauvre qu'il y était entré. Cette dernière ressource qu'il avait regardée comme assurée, à condition de surmonter certains obstacles, lui manquait au moment même où les obstacles étaient surmontés. L'argent qui était nécéssaire à Berthe, Mazurke ne l'avait pas et ne pouvait pas l'avoir.

Que faire?

Si encore il y avait eu quelque chose à tenter, fût cette chose l'impossible!

Mais rien.

Mazurke se dit :

— Je vais me rendre auprès d'elle. Mes mains sont vides, c'est vrai, mais elles peuvent du moins la protéger.

Et il partit.

Huit heures étaient sonnées quand il arriva rue du Regard. M. Fargeau avait dit à Berthe :

— A huit heures, il faut que vous soyez hors de Paris.

Il n'y avait plus personne dans la maison blanche.

C'était le jour aux logis abandonnés.

Une heure plus tard, l'hôtel Lointier allait perdre aussi tous ses hôtes.

Mazurke entra dans les appartements de madame de Marans comme il était entré naguère chez le happe-monnaie. Personne n'était là pour lui apprendre que la famille était partie.

Il attendit.

Vers huit heures et demie, un doute lui vint, il n'avait jamais mis les pieds dans cette maison. Comment l'y laissait-on seul? A défaut des maîtres, comment un domestique, au moins, ne s'informait-il pas des motifs de sa présence?

Il mit la tête à la fenêtre du salon qui donnait sur la rue. Des préparatifs de départ se faisaient à la porte de l'hôtel Lointier.

Il revint à la fenêtre ouverte sur les jardins, les jardins étaient déserts et muets.

Mazurke, sans savoir pourquoi, sentait l'inquiétude lui monter au cœur.

Où étaient-elles, Berthe et Lucienne? Où était Gabriel? Car il songeait même à Gabriel.

Et cette belle jeune fille, Clémence, où l'avait-on emmenée?...

A ce moment son regard s'arrêta pour la première fois sur la table qui était au milieu du salon. Il y avait un billet cacheté sur le tapis. Mazurke s'approcha machinalement. Il vit avec

une surprise extrême que le billet lui était adressé :

*Au capitaine Mazurke.*

Il arracha précipitamment l'enveloppe et courut tout de suite à la signature :

« LUCIENNE. »

Lucienne!

Mazurke fut obligé de mettre sa main sur son cœur qui sautait dans sa poitrine.

Lucienne! hélas! sa nièce Lucienne!

Lucienne lui écrivait :

« Clémence m'a dit ce que vous avez fait pour ma mère au théâtre de Diane. Je ne sais pas pourquoi vous nous aimez tant, mais je sais que vous nous aimez.

« Nous avons grand besoin de protection, et je n'ai confiance qu'en vous.

« La preuve que j'ai confiance, c'est que je vous laisse ce mot ici, au moment du départ. Je sais que vous viendrez, mais vous viendrez trop tard.

« J'ignore où nous allons. Dès que je le saurai, vous le saurez.

« LUCIENNE. »

Il n'y avait plus besoin de fleur bleue.

Oh ! la fille d'Ève ! « Je ne sais pas pourquoi vous nous aimez tant. » Elle ne croyait pas si bien dire, car elle pensait être toute seule dans la tendresse de Mazurke.

Mazurke eut un sourire de joie ; puis son front devint pâle.

— La voilà qui m'aime à présent! murmura-t-il : la fille de ma sœur ! Et moi, reprit-il en froissant le papier avec colère, moi je l'adore : c'est évident!... Le diable est toujours dans mes affaires!... Pour une fois que je suis amoureux en ma vie... mais là bien amoureux... il faut que ce soit de ma nièce !...

Un grand bruit se fit en cet instant à la porte de la rue.

Mazurke entendit des pas qui s'approchaient, et une voix tremblante d'émotion qui criait :

— Berthe ! Berthe !

Il serra la lettre de Lucienne.

Un homme, dont le visage disparaissait presque derrière le bandeau qui lui couvrait le front et les yeux, entra, les bras étendus, tâtonnant comme un aveugle.

La belle Milanaise, madame Paoli, le suivait.

Dès les premiers pas qu'il fit, les pieds de

l'aveugle s'embarrassèrent dans le tapis. Il chancela. Mazurke le reçut entre ses bras.

— Il a voulu venir..., dit madame Paoli.

Mazurke lui montra la porte.

Madame Paoli le reconnut et s'enfuit.

— Qui êtes-vous? demanda l'aveugle. Est-ce toi, Gabriel, mon enfant chéri?... Où est ta mère?... Où est ma fille... ma Lucienne?...

— Berthe, Gabriel et Lucienne sont partis, répliqua Mazurke.

— Ah!... fit l'aveugle; partis!... Il me l'avait dit... Mais vous... je sens votre cœur battre près du mien... me connaissez-vous?

— Oui, M. Lucien, je vous connais.

— Lucien!... vous m'avez appelé Lucien! Ayez pitié de moi; je ne puis voir qui vous êtes...

— Je suis Tiennet Blône, répondit Mazurke.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce qui se passa entre Tiennet Blône et Lucien Créhu de la Saulays, le lecteur le devine. Ils restèrent longtemps, assis l'un près de l'autre, dans le salon de madame de Marans.

Pas n'est besoin de dire non plus que la venue de Lucien était le résultat des révélations intéressées de madame Paoli.

Tiennet apprit en même temps que Lucien avait été riche et qu'il était ruiné.

Lucien, pour obéir à la dernière ordonnance du docteur Gabriel, son fils, avait l'intention de revoir son pays natal. M. Fargeau était entré dans cette idée avec un empressement visible.

Le départ avait lieu ce matin même.

Un domestique de l'hôtel Lointier vint cherche rLucien.

Tiennet et lui se levèrent :

— Avoir vécu si longtemps près d'elle!... dit Lucien; mais j'ai tes yeux à toi, pour voir maintenant, frère Tiennet!... Nous la retrouverons.

— Nous la retrouverons, répéta Tiennet dont la main pressait le billet de Lucienne, qui était sur son cœur; va en Bretagne et guéris-toi bien vite, afin que ton premier regard soit pour ta femme et tes enfants.

— Ma femme! mes enfants! Oh! si Dieu me donnait ce bonheur!

Ils se tinrent un instant embrassés.

Puis Tiennet le repoussa doucement en disant :

— Pars... Je sais où te rejoindre... quand tu entendras ma voix désormais, tu pourras remercier Dieu, car le bonheur sera près de toi!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

# QUATRIÈME PARTIE.

## LA MESTIVIÈRE.

# I

## Où M. Fargeau s'en va en guerre.

Vous tous, hommes d'action ou de pensée, qui donnez la vie à cette magnifique et improductive cité, vous tous, qui n'êtes pas les fils de Paris, mais seulement ses hôtes glorieux, quand la première fièvre agita votre cœur, quand le premier travail se fit en votre esprit, vous regardâtes autour de vous, et l'horizon étroit de la province vous apparut comme une inerte et odieuse barrière.

Il vous sembla que vous étiez captifs.

Et par delà les murs de cette prison natale,

vous devinâtes l'air libre, la lumière sans voile, l'horizon immense.

Paris, la grande arène des forts!

Paris, où il faut être quand on veut agir ou penser! Paris, le théâtre unique en ce monde!

Et vous laissâtes la province, cette pauvre mère qui ne voit jamais la gloire de ses fils; cette mère un peu ignorante et un peu trop naïve qui ne devine jamais d'elle-même le génie de ses enfants.

Bonne mère assurément, mais qui commence par rire et hausser les épaules, et railler, et se moquer, Dieu sait comme, quitte à voter plus tard les fonds pour une statue.

Excellente mère qui, pour citer un exemple triste, refuse à Chateaubriand un tombeau pendant sa vie, et lui dresse un autel après sa mort!

Vous prîtes votre essor, vous tous à qui Dieu donna des ailes.

Vous vîntes à Paris pour tâcher, pour combattre, pour vaincre.

Qui avec le burin, qui avec le pinceau, qui avec l'épée, qui avec la parole, et qui avec la plume.

Mais tous, ou presque tous, quand vous avez vaincu, la lassitude vous prend, la grande tristesse du triomphe.

Ce qui vous attire alors, ce n'est plus la lumière et ce n'est plus le bruit : c'est le silence, le demi-jour, l'horizon humble et borné.

Alors, vous retournez sur vos pas, et combien la route est changée ! Alors vous revenez, cherchant le repos et murmurant comme Chaulieu vieillard :

« Beaux arbres qui m'avez vu naître,
« Bientôt vous me verrez mourir. »

Il faut que la tombe soit où fut le berceau.

La vie dans le tourbillon ; dans la retraite la naissance et la mort.

Les livres sont comme les hommes.

Nous voici revenus, après vingt ans d'absence, dans ce grand château du Ceuil, berceau de notre drame.

Ces vingt années n'avaient guère changé les vieilles murailles du manoir, qui se dressait toujours, revêche et triste, parmi les hauts chênes de la forêt.

Mais l'intérieur avait subi l'effet ordinaire de l'abandon. La partie habitée autrefois par les maîtres s'était peu à peu dégradée. L'humidité avait mis les tapisseries en lambeaux. Et ce qui

jadis n'était que sévère arrivait au lugubre.

La cuisine seule n'avait pas bougé. Vous eussiez cru retrouver le même feu de souches dans la même énorme cheminée.

Seulement, la vieille Renotte, la païenne au rosaire, dormait au cimetière. Olivette n'était plus là, Olivette, la vive et la jolie : le beau gars Tiennet Blône, le fils de Toussaint le meunier, ne s'adossait plus souriant à son rêve, contre la grosse courte-pointe du lit à double étage.

Mais Mathurin Houin, vieux comme Hérode, tenait encore debout; Pierre Mêchet câblait des fouets comme devant; Yvon tressait de la paille.

Et les autres aussi étaient là autour de la crémaillère où pendait la marmite aux grous : Fancin, Pelo, Mérieul et Louisic du four à fouaces.

Un autre encore, ma foi oui! Yaume le pâtour, Yaume en personne, avec son costume de groom hongrois et son beau langage.

Censé, Mazurke n'est donc pas bien loin!...

Yaume émerveillait l'assemblée avec le récit de ses hauts faits. S'il avait voulu seulement faire un signe, Scolastique, Marielle, Yvonne, Noton, Goton et Catiche se seraient arraché les coiffes pour lui.

Mais il n'ambitionnait pas de s'épouser avec une fille censément du commun.

Il l'avait déclaré franchement. Il avait dit :

— Me faut aujourd'hui une bourgeoise calée avec de quoi en rentes ou métairies, ou pas du tout, à cause que j'en ai vu des grises !

---

C'était trois jours après notre dernière scène.

Dans la chambre où Jean de la Mer était mort, M. Fargeau, Lucien et Clémence étaient réunis.

Une explication venait d'avoir lieu.

M. Fargeau sifflotait en tourmentant le grand feu qu'on avait allumé malgré la saison, car ces murailles délabrées suaient le froid et l'humidité.

Ce sifflotement n'était pas du tout dans les habitudes de M. Fargeau.

Clémence le regardait avec anxiété.

Lucien semblait attendre.

— Comme cela, dit M. Fargeau d'un ton leste et froid qu'il n'avait jamais pris avec son prétendu frère, vous n'avez plus rien, mon pauvre garçon ?

— Non, répondit l'aveugle, je n'ai plus rien.

— Diable! diable! fit M. Fargeau qui remit les pincettes en place au gigantesque crochet de cuivre scellé dans la paroi de la cheminée, voilà quelque chose de bien fâcheux pour vous!

Il se leva et se prit à parcourir la chambre.

— Bien fâcheux! répéta-t-il, bien fâcheux!... d'autant plus que j'ai réfléchi... Je pense toujours aux autres, moi, vous savez... Vous ne pouvez guère rester dans le pays, à cause de l'affaire... cette diable d'affaire...

— Vous n'avez pas besoin de me la rappeler plus clairement, monsieur! interrompit Lucien.

— Monsieur? se récria Fargeau. Pourquoi ce ton, mon pauvre ami?... Mais vous savez bien que je ne prends jamais de colère... surtout contre les malheureux... Je voulais vous parler tout bonnement de l'affaire Besnard.

Lucien réprima un mouvement d'indignation. Le sang lui avait monté au visage.

Clémence ne savait pas ce que c'était que cette affaire Besnard; mais elle voyait la souffrance de Lucien, et M. Fargeau lui inspirait une véritable horreur.

Lui qui avait mangé pendant quinze ans le pain de l'aveugle!

M. Fargeau continuait de se promener bien paisiblement.

— Sans cette maudite affaire, reprit-il, je vous aurais bien offert la table et le logement au château, mon cher Raymond... Mais vous comprenez... en remettant les pieds sur les terres de notre oncle, j'ai dû redevenir M. Fargeau Créhu... Il ne faudrait qu'un moment pour qu'un domestique vous reconnût... et alors, malgré le temps écoulé depuis lors, je pourrais fort bien être compromis.

— Je partirai demain matin, monsieur, dit Lucien dont la colère s'en allait en mépris.

— Oh! répliqua Fargeau, ne vous pressez pas..., vous avez le temps. Demain matin ou demain soir, peu importe.

— Mais cela est infâme! s'écria Clémence qui ne put se contenir plus longtemps.

Fargeau vint se planter devant elle.

— Vous dites?... murmura-t-il.

— Je dis que cela est infâme! répéta la jeune fille qui ne baissa point les yeux; entendez-vous? infâme!

Fargeau tourna sur ses talons et se mit à ricaner.

— A la bonne heure! répliqua-t-il; à la bonne heure!... c'est parler, cela!

Il se frotta les mains.

Clémence s'était élancée vers Lucien. Elle se

mit à genoux près de lui, et couvrit ses mains de baisers.

— Mon oncle! mon bon oncle, dit-elle, je ne vous laisserai pas partir seul... Partout où vous irez, je vous suivrai !

Lucien la repoussait doucement.

— Pauvre enfant ! murmurait-il en lui rendant ses baisers; tu es sa fille !

Clémence se releva et prit le bras de Fargeau qui passait auprès d'elle en poursuivant sa promenade.

Son mouvement fut si rude, que Fargeau s'arrêta court, comme si la main d'un homme fort l'eût cloué à sa place.

Clémence le regardait fixement.

— Est-ce vrai, cela, monsieur? dit-elle.

Fargeau essaya de ricaner encore.

— Répondez ! fit Clémence; suis-je votre fille?

— Non, répliqua Fargeau.

Clémence lui lâcha le bras.

Ses deux mains se joignirent; son regard s'élança vers le ciel.

Il y avait sur ses traits une joie immense; il y eut dans sa voix une reconnaissance passionnée lorsqu'elle dit :

— O mon Dieu, soyez béni !

Fargeau était assurément un coquin sans

cœur ; il y avait pourtant un petit coin où le mépris pouvait encore l'atteindre, car il pâlit, et sa lèvre trembla.

Cet élan de gratitude envers le ciel, ces yeux mouillés, cette allégresse fougueuse, tout cela, parce qu'il n'était pas son père!

La figure de l'aveugle n'exprimait que de l'étonnement.

— Ai-je bien entendu? murmura-t-il. Il me semble qu'il a dit : « Non?... »

—Vous avez bien entendu, mon oncle! s'écria Clémence qui se jeta à son cou, je ne suis pas sa fille! je ne suis pas sa fille!... Que sais-je? Il m'aura prise à l'hôpital!... je suis l'enfant du hasard... peut-être l'enfant du crime... Mais, au moins, je ne suis pas sa fille, à cet homme!

Fargeau fit un pas vers elle.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, belle comme le Dédain tragique.

Fargeau s'arrêta.

Il haussa les épaules, et retrouva son sourire narquois.

— Fou que je suis! grommela-t-il; j'ai bien le temps de me mettre en colère... Mon bon ami, ajouta-t-il en s'adressant à Lucien, c'est une idée excellente qu'a cette chère enfant... Vous partirez ensemble... et croyez que ma

vive et sincère affection vous suivra partout.

Il prit un flambeau sur la cheminée.

— Au cas où je ne vous verrais pas demain matin avant votre départ, dit-il encore, bon voyage!

Lucien et Clémence restèrent muets devant cette froide effronterie.

Fargeau gagna sa chambre à coucher.

— Allons, se dit-il, voilà une petite histoire qui ne me coûte rien et que j'aurais bien payée deux ou trois cents louis... Bon voyage, mes chéris, bon voyage!... Je commence à croire que j'ai du bonheur!

Il ôta ses habits et fit sa toilette nocturne.

Avant de se coucher, il mit à son chevet une grosse montre à réveil.

— On dit que Napoléon dormit très-bien la veille d'Austerlitz, murmura-t-il en fermant les yeux : c'est demain mon Austerlitz, à moi!... Avant cinq heures du matin, il faut que je sois en bataille... Voyons si je pourrai dormir!

Il dormit bien, parce qu'une bonne conscience est le meilleur de tous les oreillers.

A cinq heures, la grosse montre-réveil fit un tintamarre effroyable.

M. Fargeau sauta hors de son lit.

On n'est pas très-brave à ce moment où le

corps frileux et engourdi subit encore les effets du sommeil. Quand M. Fargeau se fut frotté les yeux, il frissonna de la tête aux pieds.

Nous devons dire que ce galant homme était poltron à toute heure.

Mais ce matin, il avait, en vérité, ses raisons pour trembler.

Il s'habilla en toute hâte, fourra dans ses poches une paire de pistolets dont il visita soigneusement les capsules, et se munit en outre d'une pioche.

Il sortit par cet escalier de service où nous l'avons vu s'engager avec papa Romblon quand on alla chercher les fusils au magasin d'armes, la nuit du souper des funérailles.

Grâce à ce chemin qu'il prit, personne au château n'eut vent de son expédition matinale.

Il faisait froid. La terre rendait un de ces brouillards légers qui annoncent une belle journée.

M. Fargeau prit la route de la Mestivière.

Le jour était déjà clair quand il entra dans la forêt du Ceuil.

A mesure qu'il avançait vers le tertre, son pas se ralentissait. Il prenait de grandes précautions pour ne point faire de bruit.

Quand il arriva en vue des deux grosses ro-

ches qui faisaient à la Mestivière une sorte de porte naturelle, il s'arrêta pour écouter.

On n'entendait d'autre bruit que la voix du vent dans les arbres et le murmure doux de la Vesvre qui coulait au bas du coteau.

M. Fargeau se glissa dans le fourré.

Il jeta sa pioche sur son épaule et mit le pistolet à la main.

## II

### Le trésor.

Vers cette même heure où M. Fargeau, armé jusqu'aux dents, quittait le château du Ceuil, la porte d'une petite ferme située entre la Mestivière et l'étang de Bréhain s'ouvrait sans bruit.

Cousin et ami, les yeux gros de sommeil, sortit avec précaution, muni d'une bonne paire de pistolets et portant une belle pioche neuve sur son épaule.

Dans le sentier qui montait de la Vesvre au tertre de la Mestivière, un petit vieillard peinait, soufflait, geignait. La côte était rude. Le petit

vieux allait de tout son courage, mais la tâche était vraiment au-dessus ses forces.

Il portait une pioche sur son épaule osseuse et pointue.

Entre sa houppelande et sa chemise, il y avait des pistolets.

Personne n'aurait pu passer auprès de ce petit vieillard sans s'arrêter et sans se retourner pour voir son étrange mine : une face de parchemin d'un gris jaunâtre, encadrée par les flocons ternes d'une longue barbe blanche; un nez saillant, crochu et affilé comme un rasoir; des yeux morts, perdus dans un labyrinthe de rides.

Il semblait littéralement fléchir sous le poids de sa pioche.

Tandis qu'il grimpait, chacune de ses enjambées produisait un petit bruit sec, comme si l'on eût remué discrètement des osselets dans un sac.

En arrivant au sommet de la montée, il poussa un soupir de soulagement qui siffla comme le cri d'un merle.

Il posa sa pioche et s'assit au pied du chêne creux.

— Bon, bon, bon, bon! grommela-t-il; j'ai encore du nerf, puisque j'ai grimpé ça sans m'arrêter!... J'irai, bien sûr, plus loin que le

paysan suédois du journal... Et le paysan suédois a été jusqu'à cent trente-quatre ans... Il aura fait quelque imprudence!

Les os de ses mains se frottèrent joyeusement les uns contre les autres.

Puis il ouvrit une petite boîte d'argent et huma une prise de tabac d'un geste tout gaillard.

C'était notre aimable fantôme, frère aîné de Jean de la Mer.

Il avait à peu près un quart d'heure d'avance sur Fargeau et sur Cousin et ami.

— Ça fait qu'il me reste au moins trente ans à vivre, reprit-il, à supposer que je me laisse mourir à l'âge du paysan suédois... et pas si bête!... Quand je serai tout à fait vieux, je me soignerai... Parbleu! j'aurai de quoi!... Dans trente ans, mes deux millions auront fait des petits...

Du milieu de ses rides, sous les poils révoltés de ses sourcils blancs, un éclair aigu jaillit et s'éteignit aussitôt.

— Mes deux millions! répéta-t-il tandis que sa voix sèche et brisée se faisait caressante; mes petits mi mi mi mi!... mes chéris, chéris, chéris!... Allons! debout, jeune homme!... nous avons de la besogne... En avant!

Il se leva péniblement et reprit sa pioche. Tout en traversant le tertre, il continuait de bavarder avec lui-même, secouant sa tête embéguinée, et radotant tout doucement comme une portière qui balaye sa cour.

— Oui, oui, oui, oui! disait-il, j'ai de la besogne... J'ai peut-être eu tort de venir dans ce pays-ci... mais je croyais que ma mécanique ferait leur affaire à tous, là-bas, dans la cave... C'était si bien arrangé!... Pas du tout! Il paraîtrait que ce Fargeau et ce Maudreuil ont paré la botte... Je n'ai pris que le fretin... Et ces deux chers amis ont suivi ma piste... Je les ai bien reconnus hier tous les deux!... M'ont-ils vu? J'espère que non. Et d'ailleurs ils dorment à cette heure.

Il passait entre les deux roches, à l'endroit où l'homme de loi Besnard était tombé vingt ans auparavant, avec trois chevrotines dans la tête.

— Quelqu'un qui m'a vu, poursuivit-il pendant que son visage se rembrunissait, c'est cet homme... ce paysan... qui ressemble à Jean Créhu, mon frère défunt... et qui ressemble aussi à l'homme que j'ai trouvé un jour, endormi et souriant, à soixante pieds sous terre, dans la tirelire, auprès du squelette du vieux

Romblon... Celui-là m'a vu, j'en suis sûr... il faut se hâter!

Le fantôme avait tourné la roche. Il était entré dans cette partie du fourré où les Romblon avaient placé les joueurs de la mort autrefois avec des fusils bourrés d'étoupe.

Le taillis avait été coupé plus d'une fois depuis ce temps, mais les baliveaux restaient droits, robustes, énormes.

Le fantôme s'arrêta au pied du premier baliveau, entre la roche et le ravin.

La veille, seulement, il avait enfoui là le trésor provenant de la tontine.

Il était arrivé de Paris l'avant-veille.

S'il fût resté dans son trou, au cul-de-sac du Puits-Rondel, peut-être ceux qui le cherchaient n'auraient-ils point découvert sa trace de sitôt. Mais son trésor l'inquiétait et le rendait fou. Il voulut l'enfouir. Et parmi tous les lieux qui peuvent servir de cachette aux environs de la bonne ville de Vitré, il choisit le revers de la Mestivière.

C'était, par le fait, un endroit d'élite. Il n'y passait pas un chrétien en six mois.

Mais Maudreuil et Fargeau étaient des âmes en peine. Maudreuil et Fargeau battaient le pays comme des chasseurs.

La veille, ils avaient vu le vieillard sortir du fourré.

C'est pour cela qu'ils se levaient aujourd'hui, tous deux, de si grand matin.

Le fantôme avait enfoui son trésor au pied du premier baliveau. Le taillis faisait à ce lieu, de trois côtés, une enceinte presque impénétrable. Le quatrième côté se trouvait défendu mieux encore par les derrières de la roche.

Cette roche, au lieu d'être coupée ici à pic, comme elle l'était dans ceux de ses plans qui regardaient la Mestivière, descendait au contraire par une pente moussue et assez douce.

Si le hasard avait amené là un étranger, l'étranger aurait pu passer sur le trésor sans se douter qu'il foulait des millions; car, outre que les millions sont excessivement rares dans les taillis, même vitriâs, l'aimable fantôme était trop avisé pour n'avoir pas arrangé sa cachette.

Il avait replacé la mousse brin à brin; il avait replacé les feuilles et le bois mort. Il ne restait nulle trace de son œuvre.

La preuve, c'est que M. Fargeau et M. de Maudreuil avaient cherché en vain l'un après l'autre.

Le fantôme saisit sa pioche et cessa de bavarder.

Mais, au moment où il allait donner le premier coup, un bruit léger se fit sur la route du Ceuil à la Mestivière.

Le fantôme prêta l'oreille.

Un autre bruit se faisait dans la direction opposée, et semblait arriver du centre de la forêt.

Le fantôme attendit, retenant son souffle.

Il espérait que les bruits allaient s'éloigner, et il pensait :

« Ici, c'est quelqu'un qui descend du château pour se rendre à Vitré... Là, c'est un braconnier... peut être un cheveuil... »

Mais les bruits ne s'éloignaient pas.

Au contraire.

Et l'on devinait chez les deux êtres, invisibles encore, qui trahissaient ainsi leur approche, des précautions infinies.

Le fantôme se prit à trembler.

Il attendit encore un instant, appuyé sur sa pioche et l'oreille au guet.

Les bruits étaient tout proche.

Il glissa son outil dans le fourré et se coucha à plat ventre dans les feuilles, parmi lesquelles se confondait la couleur fanée de sa vieille houppelande.

Au même instant, les branches du taillis s'écartèrent à droite et à gauche.

Fargeau et Maudreuil étaient en présence.

Ils reculèrent tous deux et firent le geste de se viser, car ils avaient tous deux le pistolet armé à la main.

— Il y a assez pour deux, dit Maudreuil ; partageons !

— Soit ! répliqua Fargeau ; partageons !

Mais au moment où Maudreuil baissait son pistolet, Fargeau tira.

Cousin et ami tomba. Il avait reçu la balle dans la poitrine.

Fargeau se pencha sur lui pour se bien assurer qu'il était mort. Comme Maudreuil respirait encore, il lui déchargea son second pistolet dans la tempe.

Puis il regarda tout autour de lui.

S'il eût regardé au-dessus de lui, il eût vu, debout et immobile comme une statue, sur le sommet de la roche, un homme en costume de paysan vitriâs. Cet homme avait les bras croisés et s'appuyait sur une pioche.

Il avait tout vu. Il regardait, froid et calme comme un juge.

Fargeau ne l'avait point aperçu.

Au lieu de recharger ses pistolets, il prit sa pioche et tâta le terrain. Après une douzaine de coups inutiles, la pointe de la pioche toucha la

terre fraîchement remuée. Fargeau poussa un cri de joie.

— C'est là! dit-il; et c'est à moi!

L'émotion faisait trembler sa voix.

Il jeta sa pioche et prit dans son portefeuille la renonciation qu'il avait extorquée à Berthe.

— J'ai été chez le notaire, reprit-il; je lui ai montré cet acte... tout est en règle... Cet or qui est là, cette forêt, les terres qui l'entourent, le château, les fermes, les moulins, tout, tout est à moi!

Le paysan ne bougeait pas sur la roche.

Parmi les feuilles, le fantôme restait sans mouvement comme le tronc pourri d'un vieil arbre.

Fargeau ramassa son outil et donna un grand coup en terre.

Puis il ne cessa plus de travailler, avec exaltation, avec folie.

Lentement, bien lentement, le fantôme dégagea une de ses mains qui était sous son corps, et prit un pistolet entre sa poitrine et le revers de sa houppelande.

Fargeau travaillait.

Le fantôme se dressa derrière l'arbre.

Un coup de pistolet partit.

Fargeau laissa échapper la pioche. Il était blessé à l'épaule.

Le fantôme fit un pas vers lui. Fargeau voulut s'enfuir.

Mais le fantôme qui sentait sa main trembler lui déchargea son second coup à bout portant, et Fargeau tomba sur le corps de Maudreuil.

Le fantôme étendit ses bras décharnés, ivre qu'il était de sa victoire.

— Au dernier vivant! cria-t-il; c'est moi! moi! moi!... Il n'y a plus que moi!

Son talon déchirait le papier signé par Berthe qui avait glissé des mains de Fargeau.

Dans son transport, le fantôme redressa sa taille voûtée, comme il ne l'avait pas fait depuis cinquante ans peut-être, et ses petits yeux flamboyants jetèrent au ciel un triomphant regard.

Mais son regard se baissa comme s'il eût rencontré l'éclat trop vif du soleil.

Ses bras retombèrent le long de son flanc. Ses dents claquèrent.

Il venait d'apercevoir le paysan, appuyé sur sa pioche au sommet du rocher.

Le paysan se prit, en ce moment, à descendre vers lui avec lenteur.

Le paysan était Tiennet Blône.

Le fantôme frissonna de la tête aux pieds. Il porta la main à son cœur, puis ses jambes chancelèrent.

— Trente ans!... murmura-t-il; j'ai encore trente ans à vivre!

Tiennet Blône était à mi-chemin.

Le fantôme remua ses bras comme s'il eût cherché un appui. Ses yeux s'ouvrirent et tournèrent.

Tiennet l'entendit balbutier encore:

— Au dernier vivant!... trente ans!... on ne meurt pas sitôt!...

Il eut un tressaillement qui fit craquer ses os, et il tomba tout de son long, mort de vieillesse.

---

Tiennet Blône fit un grand trou au pied de l'arbre. Il enleva le trésor et mit les trois cadavres à la place.

## III

### Épilogue.

Le mois de mai n'était pas encore fini. C'était par une de ces belles matinées où le ciel de Bretagne dépouille son manteau gris et laisse errer seulement quelques nuages transparents sur son azur pâle.

Le soleil fouillait joyeusement la feuillée nouvelle, et l'antique forêt du Ceuil vous avait un air de gaieté comme ces vieillards de bonne humeur qui se ragaillardissent à point nommé pour l'heure de la fête.

Le printemps fleurissait; les marguerites riaient dans le gazon frais, et la jeune mousse étendait son opulent tapis entre les arbres.

Çà et là, les haies vives montraient, parmi le houx noir et la ronce qui rampe, la fleur d'or des genêts et ces éblouissants bouquets d'aubépine, parure des chemins rustiques.

L'air s'imprégnait de bonnes senteurs. Il y avait sous le ciel de la joie et du bien-être.

Vous souvient-il de ce sentier de la forêt où Tiennet Blône, monté sur petit Argent, livrait ses grands cheveux à l'averse et au vent, en chantant la chanson de :

Monsieur Bertrand dit à l'Anglais ?...

Pauvre Argent qui allait mourir dans la Vesvre débordée, et pauvre Tiennet Blône qui allait se briser le cœur contre ce roc : l'égoïsme d'une madame Marion, rentière !

Dans ce même sentier, nous rencontrons aujourd'hui deux de nos connaissances les plus intimes, des Parisiens, ma foi ! le beau capitaine Mazurke et madame de Marans.

En partant de Paris, la pauvre Berthe avait pris d'instinct le chemin de la Bretagne.

Quant à Mazurke, le soir de ce jour où Menand jeune (quel souvenir funeste !) avait mangé sa dernière échalote, il avait reçu un billet de Lucienne.

Ce billet disait :

« Nous sommes à Chartres, et nous repartons. »

Cela suffisait à Mazurke, qui prit la poste sur l'heure.

Madame de Marans s'appuyait sur le bras de Mazurke, et ils causaient comme de vieilles connaissances.

— C'est comme un rêve !... disait Berthe.

— Ma sœur, répondait Mazurke, moi, j'ai passé vingt ans à vous aimer, à vous chercher... Ce que j'éprouve de joie à tenir votre bras sous le mien, cela ne se dit pas... Je suis heureux, je suis fier ; il me semble que toutes les folies de ma vie sont expiées... Ah çà ! s'interrompit-il brusquement, on se tutoie entre frère et sœur ?

Berthe lui tendit son front en souriant.

— Je veux bien te tutoyer, mon pauvre Tiennet, dit-elle, mais nous qui sommes de vieilles gens, ne faisons pas comme les enfants.

Mazurke la baisa. Puis il resta un instant en admiration devant cette merveilleuse et noble beauté.

— Ma sœur ! ma sœur bien-aimée ! murmura-t-il, que Dieu est bon ! que Dieu est bon !

Il avait des larmes dans les yeux, ce grand Mazurke !

Berthe, elle aussi, était émue, mais il y avait dans son cœur une autre pensée.

Ils continuèrent de descendre le sentier en silence.

Lorsqu'ils arrivèrent devant les deux roches dont nous avons parlé si souvent dans ce récit, Tiennet s'arrêta et dit :

— C'est là.

Berthe s'éveilla de sa rêverie.

— C'est là ! répéta-t-elle ; la Mestivière !...

Elle dégagea vivement son bras et s'élança en avant.

Une fois sur le tertre, elle regarda tout autour d'elle.

Ses mains se joignirent, et ses joues s'inondèrent de larmes.

— C'est là !... dit-elle encore.

Puis elle ajouta en souriant parmi ses pleurs :

— Je ne l'avais jamais vue, moi, la Mestivière... mais il me semble que je l'aurais reconnue !... C'est là ! mon Dieu ! c'est là !...

Son doigt désignait le chêne creux, géant de la forêt du Ceuil, qui étendait toujours à l'extrémité du tertre ses branches énormes, grosses comme des troncs d'arbres ordinaires.

C'était là !...

Hélas ! faut-il dire ce qu'il y avait dans le cœur de Berthe en ce moment?

C'était le lieu du rendez-vous.

C'était là que son chien Chéri la conduisait chaque jour, alors qu'elle était aveugle et qu'elle avait seize ans.

C'était là qu'elle avait senti pour la première fois la main de Lucien trembler dans la sienne.

C'était là qu'elle avait entendu pour la première fois la voix de Lucien, émue et si timide, murmurer à son oreille :

— Berthe ! oh ! Berthe, je t'aime !

C'étaient là ses jeunes amours, ses souvenirs, son bonheur !

Elle allait d'un objet à l'autre, contemplant religieusement chaque chose : la balustrade qu'on avait mise là autrefois à cause d'elle ; la Vesvre dont elle avait écouté si souvent le murmure ; le creux du chêne, et cet endroit où, les bras étendus, elle s'était précipitée en disant :

— Mon Dieu ! prenez mon âme.

Toutes ces pensées, Mazurke les lisait sur son visage.

Il la suivait en silence, respectant sa joie douloureuse et la religion de ses souvenirs.

Elle se retourna vers lui. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Lucien! mon pauvre Lucien! murmura-t-elle; je l'ai vu... pour la première et pour la dernière fois!

Mazurke baissa la tête pour cacher un sourire.

Son regard se tourna furtivement vers le fourré.

Personne ne se montrait de ce côté.

— Tiens, Berthe, dit-il, voici la racine où tu attachas Chéri avec son ruban rose... Je le trouvai là, et j'eus une belle peur!

— Oh! cette affreuse nuit!...

— Et le jour qui l'avait précédée!... Cette promesse de mariage que tu cherchas en vain!... Mais tu étais aveugle, alors, ma pauvre Berthe... Peut-être que tu ne cherchas pas bien...

Il lui avait pris la main et il l'entraînait vers le creux du chêne.

Berthe se laissait faire.

— Nous étions là, dit-elle en voyant le banc de bois; il prit son fusil et il me dit : « Je vais à Vitré... » Oh! il me semble que toutes ces choses se sont passées hier!...

— Voilà le trou, interrompit Mazurke.

Il enleva deux ou trois poignées de mousse.

— A quoi bon?... commença Berthe.

— Cherche à ton tour, dit Mazurke.

Elle obéit comme on fait pour se prêter à un enfantillage.

Ses doigts rencontrèrent un papier.

Elle poussa un cri.

La promesse de mariage était entre ses mains.

Elle devint pâle et fut obligée de s'asseoir.

— Berthe... ma petite Berthe, dit Mazurke qui se mit à genoux auprès d'elle, si tu le revoyais?...

—Jamais! jamais! s'écria madame de Marans avec une exaltation soudaine.

—Tu ne l'aimes donc plus?

— Que Dieu te pardonne cette pensée, Tiennet!

— Alors... pourquoi...?

— Écoute!... Tu ne sais pas... et je ne puis pas te dire... quelque chose d'affreux... Une barrière que rien ne peut briser...

— C'est le père de tes enfants, Berthe.

— C'est pour cela... Il ne faut pas qu'il apprenne... oh! jamais, jamais, mon Dieu!... que la mère de Lucienne et de Gabriel...

— Et s'il le savait déjà?...

Berthe regarda Mazurke en face.

Ses deux mains s'appuyèrent sur son cœur.

— S'il le savait! balbutia-t-elle, je mourrais!... Le sait-il?

Comme Mazurke ne répondait point, la pâleur de Berthe devint livide. Ses lèvres tremblèrent.

— Il le sait! prononça-t-elle si bas que Mazurke eut peine à l'entendre.

Ses yeux se fermèrent. Elle ne respira plus.

Au moment où Mazurke se levait effrayé, il se trouva face à face avec Lucien.

— J'ai tout entendu, dit ce dernier; elle ne parle plus... Elle a dit qu'elle allait mourir... Berthe! Berthe!

Berthe était privée de sentiment.

— Est-elle morte? demanda Lucien avec un calme effrayant.

Sans attendre la réponse, il arracha le bandeau qui lui couvrait encore le front et les yeux.

Il poussa un cri terrible, au lieu du cri joyeux que lui eût arraché la lumière recouvrée un instant auparavant.

Car il n'était plus aveugle.

— Berthe! Berthe! s'écria-t-il en se jetant sur elle, je te vois!... Morte! morte!

Ses lèvres s'appuyèrent sur la bouche de Berthe à qui le souffle revenait, et il sembla qu'elle retrouvait la vie dans ce baiser.

— Berthe, dit Lucien écrasé par l'excès de sa joie, nous allions mourir ensemble !

. . . . . . . . . . . . . . . .

Le soir de ce jour, la famille Créhu de la Saulays était réunie dans la salle à manger du château du Ceuil.

Ils étaient tous là : Berthe, Lucien, Tiennet, Gabriel, Lucienne et Clémence.

Et ils ne mangeaient guère, les heureux !

Nous devons dire cependant que Mazurke n'avait pas entièrement perdu l'appétit.

Il était assis auprès de Lucienne, qui ne parlait pas, et qui avait le cœur bien gros parmi toutes ces joies.

Berthe et Lucien se regardaient, et regardaient leurs enfants. Berthe semblait dire :

— Vois ce que je te donne !

Mazurke repoussa brusquement son assiette.

— Voilà ! dit-il ; moi, je pars.

Lucienne tressaillit douloureusement.

Tous les yeux interrogèrent Mazurke.

—Tout le monde est content, reprit-il ; ma sœur Berthe a quatre millions pour enrichir tous ceux qu'elle aime.... Nous donnons notre belle Clémence à ce vaurien de Gabriel, qui a expié tous ses méfaits en rendant la vue à Lucien... Lucien a retrouvé sa femme... je n'ai plus rien à faire ici...

— Comment?... voulut interrompre Berthe.

— Petite sœur, voici mon cas... je suis amoureux fou de Lucienne, qui est ma nièce et qui m'aime...

Lucienne était rose depuis le front jusqu'aux seins. Elle n'osait plus lever les yeux.

Tout le monde gardait le silence.

— Parce que nous sommes une famille poussée Dieu sait comme et à la grâce du hasard, reprit Mazurke avec fermeté, ce n'est pas une raison pour transgresser les lois de la famille... Au contraire; il faut se serrer et mériter devant Dieu le bonheur que Dieu nous envoie... Je dis donc ceci : J'ai roulé par le monde, mais je suis resté bon chrétien... Si la religion catholique me permet d'épouser Lucienne, je reste ici avec vous pour le reste de mes jours... Sinon, je la baise au front une dernière fois, comme son père, je lui rends certaine fleur bleue que les quatre millions de Berthe ne pourraient pas payer... et je vais quelque part où l'on se bat... n'importe où.... au midi ou au nord, à l'orient ou à l'occident, me faire tuer comme un brave garçon qui ne peut plus être heureux !

Deux larmes roulaient sur les joues de Lucienne.

Berthe fit le tour de la table et vint prendre la main de sa fille.

— L'aimes-tu? demanda-t-elle.

Lucienne se pendit à son cou et répondit tout bas :

—Oh! oui, mère, je l'aime !...

Berthe mit la main de sa fille dans celle de Mazurke.

—Jean Créhu de la Saulays, dit-elle, n'était pas mon père... ma mère me mit au monde sur son vaisseau quelques jours après qu'il l'eut enlevée. Je te laissais m'appeler ta sœur, Tiennet Blône, parce que je t'aurais aimé pour frère.

Mazurke enleva Lucienne entre ses bras comme on saisit une proie.

— Vive Dieu! s'écria-t-il ; en ce cas-là on peut se battre sans moi ; je me fais poltron comme un millionnaire et je ne montre plus mes griffes que pour défendre mon beau trésor !

— Censé, se dit notre ami Yaume qui entrait en ce moment, apportant le rôti ; voilà M. Philippe qui en fait une fin, comme l'on dit, dans l'union du mariage... Ça me tenterait assez d'en agir pareillement de même à l'instant, mais ayant servi et voyagé en dehors des frontières et douanes, me faudrait plus huppé qu'une

paysanne de la campagne... J'ambitionne une bourgeoise dans le commerce ou domestique de confiance.... Je chercherai.... M. Philippe a bien trouvé!

FIN.

